ALGER.

DU SYSTÈME D'ÉTABLISSEMENT

A SUIVRE.

Depuis la conquête, la possession d'Alger coûte annuellement à la France 30,000,000 fr. et occupe trente mille hommes.

Après la sécurité de la Méditerranée qu'on pouvait assurer à moindre prix, quels sont les fruits de tant de sacrifices? — Pour le commerce, un débouché inférieur à celui qu'a offert la régence à certaines époques; pour ce qu'on appelle la *colonisation*, la mise en culture de quelque centaine d'hectares, l'ouverture de quelques communications, compensées par la dévastation de valeurs très supérieures à celles que nous avons produites.

La marche que nous avons suivie jusqu'à ce jour conduit-elle à une réduction notable dans les dépenses? — Une augmentation est tout aussi probable.

Conduit-elle, du moins, au développement d'avantages qui, dans un avenir même éloigné, assurent la compensation des charges du présent? — Personne n'a entrepris de le soutenir.

Une guerre continentale éclatant, laisserions-nous en Afrique un corps d'armée qui, dans un cas donné, pourrait sauver l'indépendance de la France? — Assurément non, et alors, tous les sacrifices antérieurs seraient à peu près perdus.

Après avoir posé ces questions, il semble qu'il n'y ait plus qu'à conclure à l'abandon de cette terre où les Romains firent prospérer une civilisation si féconde, et l'on s'étonne peu que de bons esprits, préoccupés des améliorations qu'on immobiliserait sur notre sol, avec ce que coûtent des résultats si mesquins et si éventuels, ne voient, dans la possession d'Alger, qu'un fardeau dont la France ne saurait trop tôt se dégager.

Mais si, en étudiant les mœurs, les intérêts, les vœux des populations indigènes, en contrôlant par leurs effets les règles de conduite suivies de 1504 à 1792 par les Espagnols à Oran, par les Français dans la province de Bône, de 1520 à 1794, par les Turcs, dans toute la régence, de 1516 à 1830, on venait à reconnaître que l'énormité des charges et la stérilité des résultats tiennent au système d'administration que nous avons pratiqué depuis quatre ans, au peu d'attention que nous avons accordé aux conditions dans lesquelles nous devons agir, à la fausse direction de nos vues; s'il ressortait de l'examen des faits que près de la moitié de nos dépenses est employée à détériorer notre situation; qu'à leur réduction semblent attachés nos succès; qu'il est facile de ramener promptement à une balance équitable les frais et les avantages de la possession d'Alger, d'y entrer dans une voie progressive d'améliorations, alors la question changerait de face; le problème sans solution qui agite les esprits s'éclaircirait, et toute la France en viendrait à considérer la possession d'Alger du même œil que nos populations du littoral de la Méditerranée. Leur enthousiasme pour cette grande et nationale entreprise est, comme on le verra plus loin, très éloigné d'être irréfléchi.

J'ai besoin d'excuser à mes propres yeux la témérité qui me porte à entreprendre cette tâche. Membre de la commission d'Afrique instituée par ordonnance du 12 décembre 1832, j'ai pu consulter beaucoup de documens ignorés du public : bientôt convaincu que toutes les questions relatives à notre établissement en Afrique étaient dominées par celle de l'établissement de nos relations avec



les indigènes, j'ai cherché, avant tout, à m'instruire de l'état social de ceux-ci, et j'ai rencontré chez quelques-uns d'entre eux une étendue d'instruction, une justesse de vues bien faites pour me guérir de la présomption qui expose notre nation, vis-à-vis de l'étranger, à de si fâcheuses méprises. A mesure que je pénétrais dans cet ordre de faits, je comprenais comment les mêmes causes, bien comprises en Egypte, avaient concilié à Bonaparte et à Kléber la soumission des populations musulmanes, et, mal comprises à Alger, nous les avaient aliénées; les vicissitudes de nos établissemens à l'extrémité orientale de la régence, de ceux des Espagnols à l'extrémité opposée, auparavant confuses et obscures, s'expliquaient d'elles-mêmes; je me rendais enfin raison de la solidité de la domination des Turcs, campés avec huit mille hommes sur le sol de la régence, de l'incertitude et du rétrécissement de la nôtre. L'Arabe est comme son cheval : celui-là seul en tire parti qui sait comment il veut être conduit.

Le gouvernement de Charles X n'avait cherché dans la conquête d'Alger que l'ascendant politique qu'elle pouvait lui donner pour l'exécution de ses projets sur l'intérieur de la France, et, l'œil fixé sur ce résultat, sur l'appui qu'il se promettait du retour d'une armée victorieuse et dévouée, il n'avait rien arrêté, rien prévu sur l'avenir des deux cent trente lieues de côtes que la Providence venait de livrer à la France : on parlait de céder la régence au vice-roi d'Egypte, sans songer qu'il y a plus loin d'Alger au Caire que de Paris à Saint-Pétersbourg, et que les déserts de la Libye sont moins faciles à traverser que l'Allemagne. Toutefois, malgré des fautes militaires que réparèrent le courage et la patience de nos soldats, M. de Bourmont prit vis-à-vis du pays une attitude convenable. Il se souvint de Bonaparte annonçant aux peuples d'Egypte que son but était de les délivrer de la tyrannie des Mameloucks, et proclama que la France n'avait d'ennemis que les Turcs, qui exploitaient et opprimaient la régence; qu'il venait détruire ce repaire d'aventuriers sortis de l'Albanie et de l'Asie mineure, qui formaient exclusivement la milice d'Alger, et constituer, dans l'intérêt de l'Europe et du pays, un gouvernement indigène. Ces espérances répandues portèrent leurs fruits : la population maure releva la tête, et lorsque le château de l'Empereur eut sauté, se

porta en masse à la Casbah, comme auparavant les janissaires. Le dey se soumit; une capitulation fut conclue le 5 juillet. Elle garantissait aux habitans que leur religion, leurs mœurs, leurs propriétés, seraient respectées, et le lendemain l'armée entra dans la ville (1). Ce fut sous ces auspices que le général Danremont fut envoyé à Oran au commencement d'août : il y arriva avec onze cents hommes, et y fut accueilli par les habitans avec un empressement dont son administration juste et modérée ne les fit pas repentir : son influence pénétra dans l'intérieur des terres; les Turcs passèrent à notre service, et nous gardèrent Mostaganem et Mascara. Dans la province de Bône, l'avenir, protégé par les souvenirs du passé, ne promettait que succès faciles; les populations n'avaient point oublié les avantages qu'elles avaient recueillis, malgré l'oppression des beys, de leurs relations avec les anciennes concessions françaises, et ce qui se passe aujourd'hui prouve combien il y avait peu à faire pour les attirer à nous.

Les espérances des premiers jours de la conquête s'évanouirent bientôt; les Maures, les Arabes, témoignèrent, chacun à leur manière, des dispositions hostiles : notre autorité fut en décadence, et dans bien des circonstances nous fîmes regretter au pays l'administration des Turcs.

La justification de ces paroles ne serait que trop aisée : elles sont bien pâles auprès des enquêtes et des procès-verbaux de la commission d'Afrique. Mais mon intention n'est point de remuer des griefs qui ne sont propres qu'à éloigner la réconciliation entre la France et l'Afrique; et quoique la justice et la politique nous indiquent bien des maux à réparer, j'aime mieux détourner les yeux et aborder, comme il aurait fallu le faire en 1830, les questions que j'ai commencé par poser.

Deux opinions extrêmes se sont jusqu'à présent nettement prononcées sur l'avenir d'Alger : l'une tend à l'*abandon*, l'autre à la

(1) *Art. 5 de la capitulation.* « L'exercice de la religion mahométane restera libre; la liberté des habitans de toutes les classes, leur religion, leurs propriétés, leur commerce et leur industrie ne recevront aucune atteinte; leurs femmes seront respectées, le général en chef en prend l'engagement sur l'honneur. (*Moniteur* du 13 juillet 1830).



colonisation. Quand nous aurons vu ce qu'il est possible et avantageux de faire en Afrique, la question d'abandon sera fort simplifiée et ne présentera plus qu'une seule face : occupons-nous d'abord de la colonisation.

Les partisans de la colonisation veulent former, dans l'ancienne régence, le plus solide et le plus étendu de tous les établissemens, celui que constitue l'exploitation agricole du sol : ils ont étudié celui de l'Afrique avec la même liberté d'esprit que s'il s'était agi de la Touraine ou du Languedoc : ils ont rappelé que Rome l'avait couvert de villes populeuses, de cultures florissantes; ils ont extrait des registres des douanes le tableau des denrées exotiques que nous offrirait, à cinq à six jours de navigation de nos côtes, cette Afrique française, et ont démontré, par des exemples incontestés de la fécondité naturelle du pays, qu'on pouvait y faire prospérer, avec des bras libres, la plupart des cultures compromises dans les colonies à esclaves; ils ont donné ce développement de richesse agricole pour base aux relations commerciales qui s'établiraient entre la régence et la France, et n'ont pas eu de peine à établir que notre navigation étant la plus chère de l'Europe, il faut combattre les concurrences en nous créant des relations dont le rapprochement laisse peu de place à cette cause d'infériorité.

De ces flatteuses espérances, aucune n'est complètement dépourvue de fondement, et l'on pourrait calculer le cours de leur réalisation progressive, si celle-ci devait s'opérer sur un sol vierge et libre comme l'était celui de l'Amérique : mais ce sol est occupé par des Arabes, des Kabaïls très décidés à en disputer la possession, et ce serait s'exposer à d'étranges mécomptes que de perdre de vue cette circonstance.

La condition du développement de la colonisation, telle que l'entendent les personnes qui ont inscrit ce mot sur leur bannière, c'est la transposition de la propriété des mains des détenteurs actuels à des mains civilisées, et cette transposition, il faut l'avouer nettement, c'est une révolution sociale complète, c'est la guerre la plus longue et la plus acharnée.

Cette considération émeut médiocrement de soi-disant colons qui prendraient, avec plus de justice, le titre de spéculateurs sur les terres. Ceux-là, on les dit en majorité à Alger, n'ont acheté que

pour revendre : grace à l'usage d'acquérir au prix du service de faibles rentes annuelles, ils n'ont presque pas engagé de capital, et des malheurs éloignés ne les menacent qu'assez indirectement; pourvu qu'à une époque plus ou moins rapprochée, un moment de tranquillité vienne donner du prix à leurs terres, leur but est atteint. La plupart de ces terres sont situées au-delà des avant-postes; la vérification des titres de propriété n'a pas été fort rigoureuse, et l'on se garde, pour cause, d'aller les visiter : mais, si un nombre suffisant de bataillons formait une ligne de postes au pied de l'Atlas, la sécurité qui en résulterait, si précaire qu'elle fût, s'exploiterait à grand profit; la spéculation s'échaufferait, le jeu s'engagerait à la hausse, et il faudrait supposer la bourse d'Alger bien différente de celle de Paris pour croire les détenteurs actuels très vivement préoccupés des chances fâcheuses que courraient leurs successeurs.

Ce peu de mots explique la popularité dont jouissent, dans les cafés d'Alger, tous les plans qui tendent à étendre le cercle de nos avant-postes : on ne s'y enquiert point si la France ne payerait pas, en quelques mois, fort au-delà de toutes les plus-values qui pourraient se gagner, et peut-être ces lignes y seront, aux yeux de quelques-uns, un acte d'hostilité contre nos possessions d'Afrique.

Les véritables colons, ceux qui viennent immobiliser leurs capitaux en Alger, attacher, dans l'acception la plus étendue de ce mot, leur existence au succès d'entreprises agricoles, ceux-là doivent regarder de plus près aux conditions dans lesquelles ils se placent : il y va pour eux de la fortune et de la vie; la France doit ne les livrer à aucune illusion, et ne leur promettre que ce qu'elle est assurée de pouvoir tenir toujours.

Les campagnes de la régence appartiennent à deux sortes d'habitans différens de langages, d'origines et de mœurs, les Kabaïls et les Arabes : ces populations ne se mêlent point; la première est indigène ; c'est celle que les Romains refoulèrent dans les montagnes; l'autre a pris la place de ces conquérans. Les Kabaïls habitent des maisons, les Arabes des tentes, et les rapports entre eux sont aussi éloignés, même dans leur manière de faire la guerre, que la vie nomade et pastorale des uns l'est de la vie sédentaire des autres : l'Arabe combat à cheval, le Kabaïl à pied. Ces divergences

peuvent être très favorables à notre politique vis-à-vis de ces populations; il n'y a aucune conséquence à en tirer par rapport à l'établissement agricole.

Hors à Bougie, nous n'avons, jusqu'à présent, guère été en contact avec les Kabaïls, et personne, parmi les partisans les plus décidés de la colonisation, ne leur a encore envié les rudes contrées où ils se sont maintenus contre les Romains et les Arabes. Il y aurait aussi peu de profits que de motifs à cette guerre contre une population belliqueuse qui, inexpugnable derrière ses rochers, n'aura pas la moindre envie, lorsqu'elle sera une fois rassurée sur nos vues, de venir nous disputer les positions qu'il peut nous être avantageux d'occuper sur les côtes et dans les plaines.

La colonisation ne peut donc convoiter que les plaines possédées par les Arabes. Quoique nombreuses, les notions que nous avons recueillies sur l'institution de la propriété parmi ces peuples ne sauraient être complètes, et ce que nous en savons reproduit la confusion qui existe dans les choses. Dans la plaine même de la Mitidja, aux portes d'Alger, ce qu'on appelle ferme n'a point de limites fixes, et l'étendue n'a d'autre désignation que le nombre de paires de bœufs nécessaire à sa culture. En général, la propriété a ce caractère de communauté municipale que lui a imprimé la domination romaine dans toutes les îles de la Méditerranée : un canton appartient à une tribu, et tout membre de celle-ci a la faculté d'y cultiver chaque année une place qu'il abandonne après la récolte pour être, au bout de quelques années de repos, ensemencée au même titre par un autre : tout le reste du terrain est destiné à la pâture des troupeaux communs. L'incertitude des limites, les besoins des troupeaux, l'état des pâturages, ne peuvent manquer d'être l'occasion de fréquens démêlés entre les tribus voisines. Pendant que les récoltes sont sur pied, la diplomatie les résout ou plutôt les ajourne : mais, vers le mois de septembre, la saison de la guerre s'ouvre pour l'Arabe, comme pour nous celle de la chasse. Ces alternatives des méditations de la vie pastorale et des agitations de la guerre ont développé à un haut degré ses facultés : il n'oublie rien, surtout les injures; son point d'honneur ne consiste pas, comme le nôtre, à braver le danger, mais à l'éviter, à le faire re-

tomber tout entier sur son ennemi, et ses luttes de tous les jours lui ont rendu familières toutes les ressources de la tactique la mieux appropriée au pays. La population arabe a pris tout le développement que comporte la quantité de subsistances que peuvent produire les terres avec le régime d'exploitation auquel elles sont soumises. Les enlever aux nomades, soit par la force, soit par des traités, c'est refouler les tribus les unes sur les autres. Si celle dont nous aurions pris la place cherchait à s'en faire une entre les tribus qui se sentiraient menacées par nous du même avenir, elle trouverait celles-ci coalisées pour la repousser, et n'aurait de ressource que de se mettre à leur service pour faire une guerre d'extermination à l'ennemi commun : il n'est pas douteux que nos soldats ne soutinssent avec une patience héroïque ces combats sans gloire, mais il ne faut pas perdre de vue que c'est pour des travaux agricoles, et non pas pour des bulletins, que nous cherchons en ce moment un champ.

De toutes les entreprises auxquelles peut se livrer l'homme, il n'en est point qui exige plus de sécurité, plus d'avenir, que les entreprises agricoles. Le capital une fois engagé ne peut plus être retiré; il est immobilisé comme le sol même auquel il est affecté, et, pour l'anéantir, il suffit d'une interruption de travaux : quant au revenu, les fruits du labeur de toute une année peuvent s'évanouir en une heure. Que serait-ce donc que des troupeaux, des récoltes, perpétuellement exposés à l'ennemi le plus agile, le plus implacable, le plus habile à dissimuler ses attaques et sa retraite? Le pied de l'Atlas fût-il garni de troupes, qui voudrait aller exposer des capitaux sur la foi qu'un officier ne pourra pas être négligent ou un caporal ivre un seul jour? Quand une telle assurance serait donnée, ce ne serait rien encore; l'existence des cultures serait subordonnée à des évènemens sur lesquels le gouvernement local n'aurait aucune espèce d'action. Vingt évènemens peuvent susciter en Europe une telle guerre que la France devrait, sans hésitation, retirer d'Afrique une notable partie de ses troupes, et n'y laisser que ce qui sera strictement nécessaire à la défense des côtes. Que deviendraient alors les fermes de la Mitidja? Elles disparaîtraient en une semaine, et les garnisons elles-mêmes se ver-

raient assiégées par terre et par mer. Dans un système différent, que nous examinerons bientôt, nous aurions les indigènes pour auxiliaires contre les ennemis du dehors.

Le bénéfice des entreprises agricoles les mieux conduites est trop limité pour de pareilles chances, et l'esprit aventureux dont il faut être doué pour les courir est exclusif des habitudes d'ordre, d'économie, de prévoyance, qui, dans la carrière de la culture, sont la condition du succès.

Un illustre maréchal, pour la personne duquel je suis plein de respect et d'affection, dont les opinions exercent d'ordinaire une grande influence sur les miennes, ne s'est point arrêté devant ces considérations et s'est montré favorable à l'établissement d'une ligne de postes militaires qui partant, à l'est d'Alger, de l'Aratch, passant à Belida et regagnant la mer en arrière du Mazafran et de Coléah, embrasserait dans son contour une étendue d'environ cent quartorze lieues carrées. On a déjà objecté contre ce projet que chaque hectolitre de grain qui croîtrait de la sorte à l'abri des baïonnettes, coûterait à la métropole dix fois ce qu'il rapporterait à son propriétaire; on aurait pu demander encore où sont les cinquante-quatre mille ames et les cinquante-quatre millions de capitaux disposés à courir, pour mettre en culture ces cent quatre-vingt mille hectares, des chances dont nous n'avons indiqué qu'une partie. Hors de circonstances exceptionnelles très différentes de celles où se trouve la régence, rien ne se développe si lentement que les colonies agricoles. Les preuves n'en sont pas bien loin d'Alger. Au moment où l'on faisait le plus de bruit de la colonisation, au mois de juillet 1833, la culture des villages de Kouba et de Dely-Ibrahim, où l'on comptait trois cent vingt colons, s'étendait sur quarante-neuf hectares. Le plateau de Boudjaréah, qui comprend les quinze lieues carrées les plus salubres et les plus voisines d'Alger, jouit d'une tranquillité parfaite; ce n'est point à l'expulsion des tribus d'Arabes que nous en devons la paisible possession, mais à l'émigration des Turcs et des habitans de la ville qui en étaient propriétaires : là les acquisitions peuvent se faire en sûreté; il n'y a ni marais pestilentiels à dessécher, ni tribus armées à combattre; quelques postes, en relations journalières avec Alger, des routes déjà tracées, assurent la sécurité et la commodité des rela-

tions; l'étendue des terrains fertiles est considérable, et cependant après cinq ans sur les 25,000 hectares du plateau, 150 à peine sont cultivés. La terre ne manque donc point aux colons, mais les colons à la terre, et rien n'est plus vain, pour le moment, que le système de colonisation; les essais de culture que nous voudrions projeter au loin dans la plaine n'auraient d'autre effet que de multiplier à l'excès les dépenses et les difficultés, et s'opiniâtrer à des combinaisons dans lesquelles les avantages sont si inférieurs aux charges, c'est en réalité vouloir dégoûter la France de ses possessions d'Afrique et travailler à leur abandon.

On voit donc que la colonisation indéfinie présente peu d'avantages, coûterait énormément et est à peu près impossible, du moins aujourd'hui. C'est dans un autre ordre de faits et d'idées qu'est placé le système à suivre.

Les Turcs étaient pour les Arabes et les Kabaïls des maîtres et des ennemis. Leur force, dans la régence, n'était pas de plus de huit mille hommes, aidés d'autant de Colouglis; et, s'ils n'avaient eu affaire qu'aux indigènes contre lesquels nous nous tenons sur la défensive avec trente mille hommes, rien n'était mieux assuré que la continuité de leur domination, déjà ancienne de trois siècles. Ce résultat était bien moins dû à une communauté de croyances, dont l'avantage peut être compensé, qu'à une politique qu'il nous serait facile d'imiter, que les Anglais observent dans l'Inde, que Bonaparte s'appropria instinctivement en mettant le pied sur le sol de l'Égypte.

Le principe de cette politique était simple : A NOUS LES VILLES ET LA MER! A VOUS LES CAMPAGNES! avaient dit les Turcs aux Arabes. *Nous nous réservons ce dont vous ne voulez pas, et, sauf le tribut qui est objet de religion, nous nous interdisons de vous troubler dans vos campagnes où nous n'avons que faire. Nous n'interviendrons entre vous que pour régler vos débats et protéger les caravanes. De la sorte, il n'existera entre nous aucun sujet de collision, et la paix sera le résultat naturel de la divergence de nos directions.*

Les Anglais ont agi de même dans l'Inde. Soigneux de ménager les coutumes, les préjugés des indigènes, ils ont évité, vis-à-vis d'eux, tout contact étranger aux opérations commerciales qui rapprochent les hommes sans les mêler. De nombreux froissemens

auraient été la conséquence inévitable de l'installation des Européens au milieu des Indiens, et, engagé malgré soi dans les querelles des nationaux, rendu suspect aux indigènes, le gouvernement aurait vu l'efficacité de son action politique sur ceux-ci s'énerver au milieu de ces complications. La faculté de devenir propriétaire a été circonscrite, pour les Anglais, dans des limites fort rapprochées de l'enceinte des villes principales qu'ils occupent. Pour mieux diriger le pays, on a religieusement conservé tous les ressorts de son organisation sociale et politique, et l'on s'est restreint à son exploitation commerciale. Les effets ont prouvé que c'était le moyen d'obtenir la plus grande somme d'avantages possible, que tout le reste n'était que complications et difficultés.

Avant de montrer comment la réduction de nos dépenses, l'abaissement des obstacles que nous rencontrons en Afrique, la réalisation des avantages qui, jusqu'à présent, ont fui devant nous, sont attachés à l'adoption d'un système analogue, qu'il me soit permis d'invoquer en sa faveur l'expérience trop dédaignée de nos anciens établissemens dans ces mêmes contrées.

Tout le monde ne sait pas qu'ils ont précédé, dans la province de Bône, celui des Turcs : leur première origine remonte à 1520. *Les concessions françaises* ont duré 274 ans, et se sont étendues de Tabarka à Collo, sur un développement de soixante lieues de côtes. L'histoire des vicissitudes qu'elles ont subies, éparse dans les archives de la marine et des affaires étrangères, renferme l'explication de nos mécomptes d'aujourd'hui, et le secret des prospérités dont nos pères furent quelquefois témoins.

Dans ces vicissitudes, deux alternatives sont bien distinctes : l'une, toute de combats, de pertes et de désastres pour la France, ne manque pas de se produire quand la haute direction des affaires est dans les mains de grands seigneurs ou de commandans militaires ; l'autre, de paix, d'influence réelle dans le pays, apparaît lorsque c'est le commerce qui traite et qui administre.

A la fin du XVIe siècle, les Barbaresques chassent du bastion de France le comte d'Argencourt ; en 1619, d'horribles cruautés sont exercées, sur les provocations de cet officier, par les Barbaresques envers nos compatriotes, et, en représailles, un Chiaoux et quatre-vingts Algériens sont massacrés à Marseille : en 1624, un

combat, engagé par une galère de Malte, arrête le rétablissement des relations commerciales; en 1637, Maertis, envoyé à Alger avec une escadre pour y négocier, tire, en partant, sur la ville; la population, voisine du bastion de France, se soulève, le prend, massacre et réduit en esclavage tout ce qui s'y trouve de Français; en 1664, le duc de Beaufort dirige sur Gigeri une expédition aussi bien motivée que celle que nous avons récemment faite sur Bougie, et obtient pour résultat l'anéantissement d'un commerce considérable que les Français et les Génois faisaient sur cette côte. Les plus hautes folies, les plus grands obstacles à notre établissement, l'excitation aux haines les plus implacables entre les indigènes et nous, appartiennent à la période où le duc de Guise était titulaire des concessions; c'était un colonisateur comme quelques-uns l'entendent. Voilà la part du système de guerre.

Sous François Ier, la pêche du corail s'établit et se développe; sous Charles IX, Sélim II fait concession à Thomas Lanches, négociant à Marseille, des places, ports et hâvres de Malfacarel, la Calle, Collo, le cap Rozes, Bône; en 1560, les indigènes et le sultan laissent élever le bastion de France à six lieues O. de Bône; de 1624 à 1633, Sanson Napoléon, négociant et guerrier, rétablit tout ce qu'avait perdu le duc de Guise; en 1638, Coquille et Th. Piquet, négocians aimés dans le pays, réparent le désastre de l'année précédente; en 1694, « *Pierre Hély et sa compagnie, nommée et avouée par l'empereur de France pour la pêche du corail et autres négoces, sont déclarés propriétaires incommutables des places dites le bastion de France, la Calle, le cap Negro, Bône, et autres dépendances. Il est défendu à toutes les habitans de ces côtes de vendre à d'autres qu'au dit Hély et à sa compagnie, les laines, cuirs, cire et autres marchandises. Il est convenu qu'en cas de guerre il ne pourra être inquiété, mais qu'au contraire il sera maintenu dans la paisible possession desdites places, dans lesquelles il est défendu à tout autre négociant d'aller et de commercer sans le consentement dudit Hély, qui, de son côté, s'engage à payer annuellement au divan 34,000 roubies d'or* (environ 105,000 francs). » Ce sont les termes du traité, et ils sont reproduits dans les traités de 1714, 1731, 1768, 1790. Pendant les disettes de 1703 à 1709, les concessions expédient annuellement en France 160,000 hectolitres de blé. En 1716,

des querelles s'élèvent entre la régence et la France ; le dey nous déclare la guerre. La milice se transporte au palais : « Sans l'argent que les concessions françaises, dit-elle au dey, répandent autour de Bône, la province ne pourrait pas payer les tributs sur lesquels est assise notre solde. Avant de commencer une guerre, dont la ruine de ces établissemens serait la conséquence inévitable, tu vas donc nous prouver que tu n'as pas besoin, pour payer les janissaires, des tributs de la province de Bône. » La milice d'Alger ne professait point nos principes constitutionnels sur l'inviolabilité du prince, et, soit que tout le revenu de Bône fût nécessaire à la balance de ses comptes, soit qu'il se souvînt de Duquesne, ou qu'il craignît les conséquences de sa responsabilité, le dey renonça à ses projets contre nous ; mais il avait fait des préparatifs, et pour qu'ils ne fussent pas perdus, il déclara la guerre à la Hollande, ce qui fut approuvé de tout le monde. Après diverses alternatives pénibles, dont la plupart résultent de la situation politique de la France ou de mesures prises par son gouvernement, les concessions sont placées, en 1741, sous la direction d'une *Compagnie d'Afrique* qui se constitue à Marseille, avec un capital de 1,200,000 livres. Elles arrivent ainsi, en donnant des bénéfices souvent considérables, à l'année 1794, où la Convention fait verser au trésor public 2,048,248 livres provenant de la liquidation du fonds social de la compagnie (1). Celle-ci, à l'époque d'une suppression dont

(1) Il n'entre pas, pour le moment, dans mon plan de discuter les circonstances commerciales dans lesquelles s'est trouvée la compagnie d'Afrique : je ne donne donc les détails qui suivent que comme un témoignage de la permanence et de la sécurité de ses relations avec les indigènes. Voici le relevé de ses inventaires de fin d'année pendant ses cinquante-quatre ans d'existence :

1741	—	1,200,000 liv.	1749	—	1,077,807
1742	—	952,159	1750	—	1,218,593
1743	—	956,871	1751	—	1,491,653
1744	—	1,235,572	1752	—	1,402,182
1745	—	1,171,444	1753	—	1,517,585
1746	—	1,236,724	1754	—	1,488,073
1747	—	1,180,832	1755	—	1,398,355
1748	—	1,178,068	1756	—	1,552,644

les causes étaient si étrangères à l'Afrique, exerçait une grande influence sur le pays : le provençal était devenu la langue des tribus voisines ; de grands troupeaux, de belles cultures, appartenant à des Français, étaient devenues le sceau de la paix, fondée

1757	—	1,303,404 liv.	1776	—	4,564,761
1758	—	1,379,577	1777	—	4,666,840
1759	—	1,415,802	1778	—	4,429,800
1760	—	1,450,323	1779	—	4,512,766
1761	—	1,288,412	1780	—	3,532,226
1762	—	1,114,769	1781	—	3,350,124
1763	—	1,088,537	1782	—	2,978,584
1764	—	928,100	1783	—	2,703,073
1765	—	875,662	1784	—	2,885,242
1766	—	474,674	1785	—	2,938,861
1767	—	575,701	1786	—	3,002,791
1768	—	598,343	1787	—	2,570,117
1769	—	838,757	1788	—	2,623,086
1770	—	964,441	1789	—	2,869,011
1771	—	1,339,698	1790	—	2,885,801
1772	—	1,983,541	1791	—	2,392,509
1773	—	3,296,709	1792	—	1,901,785
1774	—	4,812,735	1793	—	2,015,720
1775	—	4,520,722	1794	—	2,048,248

D'après les derniers inventaires, les charges courantes annuelles de la compagnie consistaient : en droits et présens aux autorités barbaresques. . . 188,137 liv.

Appointemens à Marseille, Toulon, Ajaccio.	25,900
Appointemens à la Calle, Bône, Collo, Tabarka, Alger, Tunis.	54,538
Vivres pour la Calle.	56,500
Dépenses diverses.	6,706
Loyers à Marseille.	3,300
Pensions de retraite.	9,400
Intérêt à six pour cent du capital primitif..	72,000
Total.	416,481 liv.

L'intérêt à six pour cent a toujours été exactement payé aux actionnaires et de plus, de 1772 à 1777, ceux-ci ont reçu annuellement un dividende de 300,000 liv. Ces résultats furent l'ouvrage du directeur Martin, qui vint en 1766 arrêter la décadence des affaires de la compagnie. *Cet état florissant*, disent les rapports du

sur les relations commerciales ; et pour maintenir ces mêmes populations contre lesquelles il faut aujourd'hui des armées, pour défendre ces magasins, ces troupeaux, ces cultures, quelles étaient les forces de la compagnie? la garnison de la Calle, composée de cinquante hommes, commandés par un capitaine, et munis de six pièces de canon de quatre qui n'ont jamais fait feu.

Voilà les résultats du système de paix.

S'il fallait le recommander par un autre contraste, il suffirait de rappeler l'occupation d'Oran par les Espagnols, contemporaine des concessions. Ferdinand-le-Catholique s'empare, en 1504, du fort de Mers-el-Kebir ; en 1509, d'Oran même. En 1708, pendant la guerre de la succession, les Maures chassent les Espagnols. En 1732, Philippe V fait partir de Carthagène une flotte de douze vaisseaux, deux frégates, trente-neuf bâtimens légers, et cinq cents transports chargés de vingt-cinq mille hommes d'infanterie, et trois mille de cavalerie ; Oran est repris au bout d'un mois : l'Espagne l'entoure des fortifications que nous occupons, et qui coûteraient, au prix où sont aujourd'hui les choses. 38,000,000 de francs. Les Espagnols, qui ne voulaient que soumettre les infidèles, occupent soixante ans la place avec une garnison de trois mille hommes et sans pouvoir en sortir autrement qu'avec un bataillon : las enfin de ce métier de dupe, ils la remettent en 1792 aux Algériens par un traité.

Il est pénible d'avouer que, depuis 1830, nous avons plus souvent imité les Espagnols d'Oran que les Français de Bône ; le le budget et la loi des comptes sont là pour le constater. Après quarante ans, nous ressentons encore l'influence de ces systèmes opposés; les souvenirs de l'occupation espagnole nous ont donné à Oran une guerre acharnée, et nous devons à ceux des concessions d'Afrique, les dispositions pacifiques que nous avons pu cultiver à Bône.

temps, *fut dû au soin que prit le sieur Martin de conduire toutes les opérations de cette compagnie sur les principes d'une compagnie marchande, de rendre son administration économe, fidèle et exacte*, *et* D'EMPLOYER PRINCIPALEMENT EN BARBARIE DES SUJETS PROBES, SAGES ET CONCILIANS AVEC LES MAURES. Ces derniers mots valent la peine d'être médités.

La régence d'Alger politiquement dominée, pendant trois siècles, par huit mille Turcs et par un dey, dont le revenu n'atteignait pas, dans les derniers temps, 2,500,000 fr.; une province entière maintenue en paix, durant cinquante-quatre ans, par une compagnie d'étrangers dont cinquante soldats formaient toute la force militaire; ces deux puissances, en apparence si frêles, ne pouvant être arrachées du pays, l'une, que par la brutalité de la Convention, l'autre que par l'effort des armes de la France, tout cela renferme d'assez hautes leçons sur le système à suivre à Alger. La destinée des Espagnols à Oran nous indique les écueils à éviter; en un mot, l'histoire du passé, l'expérience du présent, tout nous crie que nous ne saurions nous approprier l'Afrique et la civiliser que par le concours de l'organisation politique des Turcs, et du développement des relations commerciales.

Les Turcs, dit-on, avaient sur nous un immense avantage. La communauté de croyances leur attachait les indigènes par le plus puissant de tous les liens, tandis que la loi des populations musulmanes leur prescrit de ne voir en nous que des ennemis. Il ne faut pas plus s'exagérer la gravité de l'obstacle qu'il ne faut se la dissimuler.

D'une part, la religion n'a jamais empêché les sectateurs de Mahomet, ni de se faire la guerre entre eux, ni de contracter des alliances profitables avec ceux qu'ils traitaient d'infidèles. L'espace de 1792 à 1830 est occupé par de fréquentes alternatives de trèves et de combats entre les Arabes du beylick d'Oran et les Turcs, et les Maures se déclarent pour nous, en 1830, à notre entrée à Alger et à Bône. En 1820, la population de Collo chasse les janissaires, se déclare indépendante, puis redemande au dey une garnison, afin de rappeler chez elle le commerce français, que ses troubles en avaient éloigné; en 1831, les habitans de Bougie nous demandent un consul; cette même année M. Despointes, commandant le brick *l'Alcyone*, est choisi pour arbitre dans les querelles des tribus voisines d'Arzew.

D'une autre part, les mahométans, avec leurs idées de prédestination, se résignent loyalement devant la force; nous n'avons pas de soldats plus dévoués que les Turcs entrés à notre service. Les Arabes se contenteraient de tolérance pour leur religion, et le res-

pect que nous lui témoignerions leur inspirerait une profonde reconnaissance : l'attitude des populations musulmanes soumises à la Russie témoigne ce que nous pourrions à cet égard attendre des nôtres. Mais ce ne serait point assez, et il faut faire concourir à la consolidation de notre établissement tous les préjugés comme tous les intérêts du pays.

C'est pour les musulmans un point de dogme que le califat est l'empire de la terre. Le sultan prend le titre de *distributeur des couronnes*, et les Kabaïls de l'Atlas, les Arabes des plaines, sont sincèrement convaincus que si nous possédons Paris et Marseille, c'est qu'il nous en a fait don. Tant qu'Alger ne nous aura pas été concédé par lui (1), une politique ennemie pourra, dans un moment de crise, soulever contre nous le fanatisme religieux des indigènes. Le cardinal de Lorraine et Richelieu, qui, les premiers, dirigèrent leurs vues politiques vers les côtes de la régence, ne laissèrent pas une arme si dangereuse à la disposition de nos ennemis, et en 1624, le grand cardinal fit ratifier par Amurat IV la concession de Selim II. C'est ainsi que notre établissement a été légitimé aux yeux des habitans de la province de Bône, et qu'il n'a jamais été compromis que momentanément et par notre faute. Un traité plus étendu ne serait sans doute pas impossible à conclure aujourd'hui : nos armes n'ont enlevé au sultan que le plaisir assez innocent de garnir, sur l'almanach de sa cour, son pachalick d'Alger du nom d'un dey sur le choix duquel il n'avait pas la moindre action, et il serait facile d'intéresser ses sentimens religieux à la régularisation de notre possession. En effet, les biens *habous* et *ana* (2) sont nom-

(1) Constantinople a son almanach impérial, et le pachalick d'Alger a continué à y être porté au nombre des possessions du sultan; seulement, le nom du pacha y reste en blanc. Achmet, bey de Constantine, a, depuis notre occupation, soulevé les populations à l'aide d'un prétendu firman qui lui accordait l'investiture du gouvernement d'Alger.

(2) Les biens *habous* sont des espèces de majorats réversibles, après l'extinction de la famille ou de la lignée, à la Mecque ou à des établissemens religieux ou publics. Cette substitution protégeait les biens qui en sont grevés contre les spoliations et les avanies de l'autorité; ils peuvent, dans certains cas, et sur l'autorisation du cadi, être cédés en échange d'une rente qui est alors sujette à réver-

breux dans la régence, et la Mecque est aujourd'hui privée d'une partie de ses revenus : on pourrait, au prix de la reconnaissance de notre possession, se charger de régulariser la perception des rentes des établissemens pieux, et par cette convention, le paiement du tribut entre nos mains deviendrait pour les Arabes une prescription de la religion qui le leur défend aujourd'hui. Ceci est très important dans un pays où la loi politique est une avec la loi religieuse, et où le paiement du tribut constitue la reconnaissance de la souveraineté.

Cette difficulté capitale levée, notre position deviendra infiniment meilleure que celle des Turcs. Les indigènes n'avaient que des raisons de s'éloigner de ceux-ci ; ils n'en auraient que de se rapprocher de nous. Le lucre est aussi un dieu pour les Arabes ; ils ne recevraient un écu que par nous, maîtres, par la mer, de tous les débouchés : nous appellerions le commerce dans les rades inhospitalières d'où il ne partait autrefois que des forbans ; chaque bâtiment qui viendrait y mouiller établirait un point de contact entre l'Europe et les habitans de l'intérieur, et bientôt les conséquences d'une guerre maritime devenant à ceux-ci aussi dommageables qu'à nous, leur en ferait considérer l'auteur comme un ennemi. Quand notre civilisation se serait substituée, dans l'administration du pays, à la barbarie rétrograde des Turcs, l'intelligence rapide et l'esprit perfectible des Arabes iraient au-devant de toutes les mesures que nous prendrions dans leur intérêt et dans le nôtre.

La réduction considérable que l'adoption de ce système permettrait d'opérer sur les vingt-huit mille hommes de troupes que nous entretenons à Alger (1) ferait évanouir les plus vives animosités sur lesquelles se fonde la nécessité de leur présence. Nous n'avons pas eu le bon sens des Romains, qui se gardaient d'aller disputer aux peuples conquis leurs demeures et bâtissaient la ville romaine à côté de la ville barbare : nous avions promis de respecter la religion,

sibilité. Les biens *ana* sont les biens habous après qu'ils ont subi la vente à rente ci-dessus.

(1) Voici, d'après le budget de 1836, l'état de l'effectif à entretenir en Afrique : il est inférieur à celui des années précédentes et supérieur à ce qu'a jamais eu notre armée d'Égypte contre les forces réunies de l'empire ottoman et de l'empire

et nous avons établi nos manutentions dans les mosquées; la propriété, et nos dévastations n'ont épargné ni une maison dans la ville, ni un jardin à l'entour; les mœurs, et nous avons accablé de logemens militaires un peuple chez lequel l'appartement de la fille mariée est sacré pour le père. Ces violations de la capitulation, excusées, si l'on veut, par une déplorable nécessité, n'en ont pas moins eu pour effet de faire penser aux Arabes des campagnes, informés des souffrances de leurs coreligionnaires des villes, qu'il valait mieux être ennemis des Français que leurs amis et leurs voisins. Cet encombrement est aussi fâcheux pour l'armée que pour les habitans, et la cessation de cet état de choses est peut-être la première condition de l'efficacité de l'administration, du développement de la culture et du commerce, comme l'est aussi celle d'une

britannique. La bataille d'Héliopolis a été gagnée par onze mille Français sur soixante mille Turcs commandés par le grand-visir.

	OFFICIERS.	SOUS-OFFICIERS et SOLDATS.	TOTAUX.	CHEVAUX.
État-major	118	45	163	116
Gendarmerie	8	194	202	101
Infanterie française	435	11,105	12,138	129
Infanterie étrangère	209	5,982	6,191	59
Cavalerie française	162	2,469	2,631	2,275
Cavalerie étrangère	44	996	1,040	840
Artillerie	27	1,230	1,257	722
Génie	39	1,541	1,580	230
Six compagnies de discipline	30	1,207	1,237	2
Vétérans	36	1,320	1,356	
Vivres, hôpitaux, équipages	375	755	1,130	570
	1,481	27,444	28,925	5,138

Sur quoi, il y a dans les dépôts en France 1,075

Reste en Afrique 27,850

réforme économique dans les dépenses de la régence. Celles-ci devraient bientôt descendre, au grand avantage de l'Afrique et de la France, au dessous de quinze millions.

Les avantages de l'occupation balanceraient alors, aux yeux de ses adversaires les plus décidés, les charges qu'elle imposerait à la France : pour convaincre ceux-ci, il ne serait pas nécessaire de recourir aux promesses d'un avenir désormais assuré; il suffirait, on va le voir, des faits actuellement accomplis.

S'il ne faut pas attribuer exclusivement à la conquête d'Alger le mouvement qui s'opère de nos jours dans la Méditerranée, personne ne saurait nier qu'elle n'en soit la cause capitale. Il existe une mesure authentique, irrécusable, de ce mouvement; c'est le relevé du tonnage de nos ports dans cette mer. En voici le tableau, à partir de 1825, déduction faite de la pêche et du cabotage, qui, exclusivement réservés à la marine nationale, n'ont pas pu être sensiblement affectés par les évènemens que nous avons à considérer.

1825	—	548,229	Tonneaux.
1826	—	541,962	
1827	—	556,455	
1828	—	572,322	
1829	—	506,469	
1830	—	620,226	
1831	—	610,531	
1832	—	826,836	
1833	—	689,708	
1834	(1).		

La moyenne des cinq années qui ont précédé celle de l'expédition d'Alger est de 545,087 tonneaux : celle de 1832 et 1833, où les fruits de la sécurité assurée, en 1830, ont pu se recueillir, est de 708,272 tonneaux. L'augmentation est de 163,185 tonneaux, ou de 28 pour 100. Si elle était due à des causes générales, elle se

(1) Tous les élémens des tableaux du tonnage de 1834 ne sont point encore réunis; mais, à en juger par les produits des douanes des côtes qui suivent le même mouvement, il doit être à peu près le même que celui de 1833.

serait infailliblement reproduite dans le tonnage de l'Océan : trois grands fleuves, la Garonne, la Loire, la Seine, se jettent dans cette mer; elle sert de véhicule aux approvisionnemens et aux exportations de la capitale et de nos départemens les plus industrieux, elle baigne à la fois les plus riches provinces de la France et les contrées les plus commerçantes du monde. Cependant la circulation n'y a pas suivi l'essor pris dans la Méditerranée, le relevé suivant du tonnage en fait foi :

1825	—	950,927	Tonneaux.
1826	—	1,145,940	
1827	—	1,058,368	
1828	—	1,089,262	
1829	—	1,143,025	
1830	—	1,018,307	
1831	—	873,113	
1832	—	1,096,839	
1833	—	1,074,052	

Le rapprochement que nous faisions tout-à-l'heure sur la Méditerranée conduit ici à un résultat bien différent. La moyenne des cinq années de 1825 à 1829, est de 1,077,496 tonneaux : celle de 1832 et 1833 est de 1,084,995 tonneaux; au lieu d'un progrès de 163,000 tonneaux, nous n'avons ici qu'une augmentation insignifiante de 7,499 tonneaux; c'est moins de trois quarts pour cent.

Il faut donc reconnaître la puissance des évènemens qui se sont accomplis dans la Méditerranée : on peut revendiquer pour l'établissement d'un gouvernement régulier en Égypte, pour la libération de la Grèce et la pacification de l'Archipel, une part dans ces résultats; mais les effets spéciaux de la conquête d'Alger se manifestent suffisamment par les époques où le progrès devient le plus rapide : il est d'ailleurs sensible qu'exclusive de la sécurité de la Méditerranée, l'existence de la puissance barbaresque devait y comprimer l'essor de la navigation.

Quoique les états de tonnage ne comprennent pas les bâtimens de guerre, qu'il ne soit ici question que de la marine marchande, il n'y aurait pas à se prévaloir beaucoup d'un accroissement de circulation fondé sur le séjour de nos armées en Afrique, sur des

relations dont nous paierions chèrement l'entretien : ce qu'il importe de constater, c'est le développement des échanges. A cet égard, les perceptions des douanes prouvent, encore mieux que l'activité de la navigation, que, depuis la conquête d'Alger, une prospérité très réelle s'asseoit, pour nos départemens du midi, sur des bases très solides. Pendant les dix années que nous avons considérées tout-à-l'heure, les douanes ont rendu :

		Océan.		Méditerranée.
1825	—	49,607,303 fr.	—	20,713,343 fr.
1826	—	58,902,912	—	22,625,754
1827	—	53,525,654	—	21,967,679
1828	—	60,136,393	—	25,824,370
1829	—	60,662,248	—	22,093,789
1830	—	56,944,249	—	24,103,791
1831	—	55,419,151	—	24,076,359
1832	—	58,137,370	—	29,730,043
1833	—	55,493,842	—	28,590,088
1834	—	50,312,250	—	28,267,580

Pour conserver les mêmes termes de comparaison que par rapport au tonnage, la moyenne du produit des douanes pendant les cinq années qui ont précédé celle de l'expédition d'Alger est dans

	l'Océan.	la Méditerranée.
de.	56,548,902 fr.	— 22,644,987 fr.
Celle des années 1832, 33 et 34, est, en comptant pour l'Océan, à cause de l'entrepôt de Paris, la dernière comme égale à la précédente (1), de. . .	56,375,018	— 28,862,570
Tandis que l'Océan éprouve une diminution de. . . .	173,884	
Une augmentation de.. . .		6,217,583

(1) La réduction dans les droits de douane perçus en 1834 sur les côtes de l'Océan, n'est qu'apparente : une partie des produits s'est reportée sur l'entrepôt

se manifeste dans la Méditerranée; elle est de 27 et demi pour cent, sensiblement égale à celle du tonnage.

Cet accroissement dans le revenu de l'état fait plus que compenser l'excédant de dépenses que nous cause l'entretien en Afrique de troupes que nous aurions en Europe, et de plus, ces 6,000,000 fr. dont les produits de douanes se sont augmentés correspondent à un mouvement de 60 à 70,000,000 fr. de marchandises, dont moitié environ produites par l'industrie nationale. A ne considérer que la question de finances et d'intérêts matériels, nous sommes donc, dès à présent, en possession d'avantages dont la réalité peut diminuer nos regrets de ne les avoir pas acquis à meilleur marché, et dans la nature desquels il est de se consolider et de s'accroître par l'effet même du système auquel nous devrons la réduction de nos dépenses.

D'autres compensations se placent, d'ailleurs, en regard de celles-ci. Les inquiétudes que donnaient, après la révolution de juillet, les dispositions de quelques parties du midi de la France sont encore présentes à nos esprits : les réactions provoquées par les souvenirs de 1815, les regrets des uns, les exigences passionnées des autres, pouvaient faire éclater, au milieu des populations, une guerre civile qui eût été le signal de l'invasion étrangère; mais les regards se tournèrent du côté de l'Afrique, les imaginations escomptèrent, en les exagérant, les avantages de l'ère nouvelle qui s'ouvrait pour la Méditerranée, et la prospérité de Marseille, cette métropole du midi, répondit de la tranquillité des départemens appelés à la partager. Paris même, dont les agitations ébranlent toute la France, Paris a peut-être dû à la possession d'Alger d'éviter de grands malheurs. Dans les mois de janvier et février 1831, environ quatre mille cinq cents hommes de sa population la plus audacieuse et la plus turbulente ont été dirigés sur l'Afrique (1) : faute de pou-

de Paris dont les recettes se sont élevées à 6,722,982 fr. Il faudrait un long travail pour distinguer avec précision, dans cette somme, les provenances de l'Océan de celles des frontières de terre; mais en attribuant aux premières les trois quarts à peu près du produit, on s'écarte fort peu de la réalité.

(1) On demandera peut-être comment l'administration peut aujourd'hui diriger sur l'Afrique quatre mille cinq cents personnes. C'est que les gens qui sont

voir leur donner d'autre emploi, on en a formé le 67e de ligne. Ces *Parisiens*, soustraits aux mauvaises suggestions de l'oisiveté, de la misère, ces soldats enlevés à l'émeute, ont sauvé leur division dans la retraite de Médéah, et ne se sont pas montrés moins humains qu'intrépides à arracher des victimes aux désastreuses tempêtes de février dernier : ils ont tourné contre les Arabes un courage qui pouvait s'égarer dans les discordes civiles, et accru la gloire de leur pays lorsqu'ils l'auraient peut-être ensanglanté au cloître Saint-Méry. Aucun homme d'état ne voudrait, assurément, acheter au prix de pareilles chances l'économie que nous aurions pu faire sur l'occupation d'Alger.

L'évacuation de la régence compromettrait, on le voit, des intérêts dignes de ménagement, et elle ne nous permettrait pas de réduire, comme on l'a prétendu, l'effectif de notre armée des 30,000 hommes que nous y entretenons. Le pied de paix se règle,

embarrassans pour elle, le sont également pour eux-mêmes, et se jettent avec empressement dans la première voie qu'on leur ouvre.

Chargé, dans des circonstances critiques, de la sûreté de Paris, je reconnus promptement que le fonds de toutes les émeutes était dans une population flottante de vingt à vingt-cinq mille individus, privée de travaux, d'avenir, en partie par sa faute, en partie par celle des circonstances, disposée au mal quoique propre au bien, placée sous la main de tous les agitateurs, population différente des voleurs qui *ont un métier*, et ne se compromettent que le moins possible hors des limites de leur spécialité. L'éloignement ou du moins la réduction de cette population me parut le seul moyen d'assurer la tranquillité de la capitale ; la préfecture de police organisa un mode d'enrôlement pour Alger. Ces enrôlemens, qui ne pouvaient séduire aucun ouvrier occupé, étaient souvent plus nombreux que nous ne voulions. Mon opinion était qu'il fallait en porter le nombre à seize mille. Il fut facile de démontrer au conseil municipal de Paris l'intérêt qu'avait la ville à cette opération, et, par une délibération du 24 janvier 1831, il consentit à se charger des dépenses du voyage des volontaires jusques à la Méditerranée. Ces mesures, concertées entre mon collègue M. O. Barrot et moi, permirent la clôture des ateliers de charité qui étaient une charge énorme pour la ville, et assuraient de nouveaux troubles au lieu d'en faire disparaître les élémens.

Des recherches sur d'autres parties de la police de Paris m'ont convaincu qu'il y aurait grand parti à tirer de la possession d'Alger, dans l'intérêt de sa sûreté et de la moralité de la capitale ; mais, quoiqu'elles aient besoin d'être complétées, il serait trop long de les exposer ici.

non sur les exigences très limitées de la police intérieure, mais sur le besoin d'instruire et d'exercer le nombre de combattans nécessaires pour former, en cas de guerre, le fonds de l'armée : si cette instruction s'acquiert mieux en Afrique que dans les garnisons de nos places, le séjour de nos troupes n'y est pas tout-à-fait perdu. Les considérations d'économie ne s'appliquent donc guère au temps de paix, c'est-à-dire, dans l'état actuel de l'Europe, à neuf années au moins sur dix. Quant aux temps de guerre, notre établissement en Afrique fournit à plusieurs puissances, et notamment à l'Espagne et à l'Italie, de nouvelles raisons de tenir à notre amitié : peu de mots suffiront à montrer que, sous ce point de vue, les dépenses militaires que nous ferions à Alger sont de celles qui éloignent la guerre ou préparent la paix.

De 1509 à 1708 et de 1732 à 1792, l'Espagne a dépensé à Oran des sommes énormes en fortifications, et, malgré le peu de parti qu'elle a su tirer de cette possession, ce n'est pas sans raison qu'elle y attachait un si grand prix. En effet, ce port est à quarante lieues de Carthagène; c'est la meilleure station du cap Bon à l'Océan; des rades de Mers el Kebir et d'Arzew, on peut se porter, en une journée, sur les côtes d'Andalousie et de Murcie et intercepter, aussi bien que de Gibraltar, le cabotage espagnol. Si l'Espagne nous était hostile, les inquiétudes que nous lui donnerions d'Oran retiendraient, pour la défense de ses provinces méridionales, une partie des forces qu'elle serait tentée de porter sur les Pyrénées (1). D'un autre côté, quand le commerce aura repris son cours dans le beylick d'Oran, le plus riche de la régence, cette ville et Arzew seront les principaux marchés entre l'Afrique et la Péninsule; celle-ci sera attentive à ne point compromettre les avantages qu'elle en retirera, et toute nouvelle garantie, ajoutée à notre sécurité du côté de l'Espagne, rend une partie de nos troupes disponibles pour la défense de nos frontières du Nord et de l'Est.

(1) Il est difficile de présenter des considérations nouvelles sur les intérêts qui doivent nous faire tenir à l'Afrique. Celles qui se rattachent à notre position vis-à-vis de l'Espagne ont été le motif des alliances que François I[er] et Henri II contractèrent, contre Charles-Quint et Philippe II, avec Khayr-Eddin et son fils Hassan, second et troisième deys d'Alger.

La consolidation de nos établissemens de Bône inspirera des réflexions analogues aux princes d'Italie et intéressera la Sardaigne à ne pas ouvrir facilement à nos ennemis l'accès des Alpes. Déjà les marines italiennes profitent largement de l'hospitalité qui leur est offerte sur ces côtes d'Afrique qui étaient autrefois leur terreur; elles sentent toute la valeur de cet avantage, et les développemens qu'elles prennent sont autant de liens qui rattachent à notre politique les états dont elles dépendent.

La progression du tonnage, si remarquable dans nos ports de la Méditerranée, l'est encore davantage dans ceux des petits états qu'incommodait plus que nous (1) la piraterie barbaresque, et le mouvement commercial dont il est la mesure, s'étend à de grandes puissances éloignées, à l'Angleterre, à l'Autriche, à la Russie, aux États-Unis. Les intérêts se multiplient et se compliquent dans la Méditerranée; le tissu de plus en plus serré qu'ils y forment commence à être une garantie de l'isolement où seraient laissés les gouvernemens qui voudraient troubler l'ordre établi, et bientôt nous ne pourrons plus avoir d'ennemis faits pour se mesurer avec nous, que ne puissent atteindre sur cette mer les coups de notre marine. La France gagne assez en richesse et en influence politique à ce progrès civilisateur, et si l'impulsion qu'elle lui donne du haut des remparts d'Alger, étend son patronage, affermit ses alliés, tient en échec ses ennemis, elle ne doit pas regretter le peu de sacrifices qu'il lui coûte.

Il faut enfin considérer ce que deviendrait la régence, si nous l'abandonnions. L'Angleterre avec Gibraltar, Malte et Corfou, est suffisamment forte dans la Méditerranée; la Russie et l'Autriche le pensent du moins, et ce serait perdre beaucoup de nos droits

(1) Long-temps même avant Louis XIV, les Barbaresques avaient appris à respecter le pavillon français. En 1603, Mahomet III déposa les pachas de Tunis et d'Alger, dont les corsaires avaient couru sur nos navires, et dans le traité de 1604, conclu entre ces deux princes, le sultan déclara que « les pachas et gouverneurs sous la charge desquels se seraient faites des pirateries contre les Français, en seraient responsables et seraient privés de leurs charges, promettant d'ajouter foi aux lettres qui seraient écrites à ce sujet par l'empereur de France... » Il fut en outre convenu « qu'il serait permis aux Français de courir sus à ceux d'Alger et de Tunis, s'ils continuaient leurs brigandages. »

aux égards de ces deux puissances que de nous départir d'intérêts qu'elles regardent comme connexes, à beaucoup de titres, avec les leurs. Si nous savons administrer Alger, tout ce qui se rattache à cette position constituera bientôt une de ces questions que les diplomates appellent *séparées,* sur lesquelles on est d'accord quand on est en mésintelligence sur le reste, et par lesquelles des négociations inquiétantes sont souvent ramenées dans des voies de conciliation.

Ces considérations autorisent peut-être à conclure que l'abandon d'Alger n'a pu être proposé que faute d'un examen complet de la question, et l'accueil réservé à cette opinion dans l'armée, dans la marine et dans la population du midi de la France, l'empêchera sans doute de se reproduire.

L'expédition d'Alger pouvait avoir trois objets : l'anéantissement de la piraterie, l'exploitation commerciale du nord de l'Afrique, la colonisation agricole, telle à peu près que la firent les Romains, et la réalisation successive de ces trois objets semble devoir faire passer la régence par trois états différens.

L'occupation militaire des principaux points de la côte suffit pour garantir la sécurité de la Méditerranée. Ce but est aujourd'hui atteint, un peu chèrement, il est vrai; mais, quoi qu'on en dise, nous n'avons point été au-delà, et si nous avons assez fait pour la paix de la mer, tout semble à faire du côté de la terre. Les résultats obtenus sur le premier point doivent nous encourager à franchir un second degré.

Négocier avec le grand-seigneur, étendre à toute la régence les traités relatifs à nos anciennes concessions, aplanir ainsi les barrières qui séparent de nous les populations mahométanes, voilà la meilleure base à donner aux opérations ultérieures. Les exemples qu'ont laissés, à cet égard, Richelieu, ce bon gardien des intérêts et de la dignité de la France, et Amurath le conquérant (*elghazy*), peuvent être proposés, sans qu'à Paris ou à Constantinople personne ait aujourd'hui le droit de s'en trouver blessé. L'organisation turque, dirigée dans des vues de progrès et de civilisation, suffit, à l'égard des campagnes, à tous les besoins actuels; bien comprise, elle ôte la place aux collisions, nous met vis-à-vis des indigènes dans l'heureuse impossibilité de mal faire et ne leur laisse que des rai-

sons de se rapprocher de nous. Dans ce système, on pourrait reporter sur les travaux maritimes les sommes destinées à quelques établissemens militaires (1) qui deviendraient inutiles. Creuser et élargir des ports toujours garnis de nos vaisseaux, ce serait travailler pour notre marine, aussi bien qu'à Marseille et à Toulon; ce serait aussi créer, par la multiplicité des échanges, une nouvelle existence aux indigènes. En même temps que l'accès des ports deviendrait plus facile, des routes devraient se ramifier à l'entour et pénétrer à l'intérieur; elles serviraient nos intérêts commerciaux aussi bien que ceux des Arabes, et nous fourniraient le moyen de nous porter au secours des tribus amies avec plus de promptitude et de succès que ne pouvaient le faire les Turcs. Les mœurs, les préjugés des indigènes devraient être l'objet du respect le plus minutieux; une seule de nos institutions pourrait leur être proposée avec avantage : la fixité et l'inviolabilité de la propriété sont choses qui se comprennent parfaitement dans les pays qui en sont privés. Lorsque deux mois après le débarquement en Égypte, Napoléon convoqua au Caire le grand divan, il lui fit constituer la propriété et reconnaître en échange le principe de l'impôt: cette mesure excita l'enthousiasme des populations, et le grand homme qui la prit, croyait, avec raison, la conquête de l'Égypte mieux assurée par là que par la bataille des Pyramides. Nous aurions dû en faire

(1) Voici les allocations portées au budget de 1835 et les propositions faites, pour 1836, au chapitre XVII du département de la guerre.

	1835.		1836.
Fortifications d'Alger, Oran, Bône, Bougie.	250,000 fr.	—	500,000 fr.
Bâtimens militaires et logemens des services administratifs dans les quatre places ci-dessus..	600,000	—	1,150,000
Outils et matériel du génie, défenses des camps et lignes avancées. . .	150,000	—	150,000
Crédits alloués pour l'année courante..	1,000,000		
Crédits demandés pour l'année prochaine..			1,800,000

autant dans la régence, et attendre, pour spéculer sur les terres, que les limites et les propriétaires en fussent bien connus. Il faudrait, sauf les réglemens de commerce, distinguer les territoires régis par le Code civil ou par le Coran, et admettre au bénéfice de nos lois les indigènes qui voudraient résider dans nos circonscriptions.

Plus tard enfin, la colonisation agricole s'étendrait à mesure que l'ouverture des routes, la constitution de la propriété, le commerce, lui auraient frayé les voies. C'est à l'ombre de pareilles garanties, et non pas derrière des baïonnettes, qu'elle peut cheminer. L'individualisation de la propriété, le débouché ouvert aux denrées, modifieraient bientôt la culture des Arabes, et la charrue, multipliant les produits de la terre, rendrait disponibles les vastes espaces qui suffisent maintenant à peine aux troupeaux. Des faits nombreux recueillis sur divers points de la régence, l'empressement des Arabes à se porter sur nos travaux pour gagner un salaire médiocre, ne permettent pas de douter que cette révolution ne fût facile. Tentée prématurément, la colonisation agricole ne ferait qu'y apporter des obstacles et nuire à l'exploitation commerciale du pays, celle, au bout du compte, à laquelle nous avons le plus d'aptitude et d'intérêt.

J'aurai peut-être l'occasion de montrer avec quelques détails quelle était l'organisation gouvernementale des Turcs, de faire l'histoire de nos concessions d'Afrique, d'interroger sur les principaux travaux qu'il serait possible et profitable de faire les documens statistiques que nous possédons sur la régence. Je n'ai voulu aujourd'hui que rassurer ceux que l'expérience des cinq années qui finissent fait désespérer de l'avenir d'Alger.

Nous sommes donc placés entre deux systèmes : l'un de guerre et de brutalité, onéreux au présent, dépourvu d'avenir, et conduisant, un peu plus tôt, un peu plus tard, par le dégoût, à l'abandon ; l'autre de paix et de progrès, ménager des ressources de la France, profitable à l'Afrique, n'employant la force qu'avec discernement, tendant enfin, par des voies avantageuses à toute l'Europe, à la réalisation de la grande pensée de Napoléon, qui voulait faire un lac français de la Méditerranée. Nous réfléchissons depuis près de cinq ans au choix à faire : il est temps de se prononcer.

Il y a dans l'existence des peuples de grandes occasions auxquelles ils ne manquent point impunément. L'inquiétude d'esprit, qui met mal à l'aise de nombreuses classes de la société, n'a plus le débouché des guerres de la république et de l'empire. Gardons-nous de lui fermer celui qui s'ouvre pour elle en Afrique : elle ne se replierait sur elle-même qu'au détriment du repos de la France et de l'Europe ; et, si les colonies à esclaves sont à jamais condamnées, ce n'est peut-être que dans le développement du système de colonies des anciens, dont les États-Unis sont une si grande application, qu'est placé le salut de nos vieilles sociétés.

J.-J. Baude,
Député de la Loire.

DE

L'ÉCOLE FRANÇAISE

EN 1835.

SALON ANNUEL.

I.

Gardez-vous de réclamer contre les *salons annuels* : si la peinture parvient à se relever parmi nous, elle le devra peut-être à ce mode d'exposition. En demandant que les époques fussent ainsi rapprochées, on a voulu que les arts du dessin devinssent une habitude et non plus un accident dans la vie publique. L'Opéra français est ouvert toute l'année : les représentations de l'Opéra italien, les concerts, se succèdent pendant six mois ; le musicien est par conséquent sans cesse en présence du monde qui le juge et le fait vivre, et vous voudriez que, suivant l'ancienne habitude, la peinture ne se montrât au jour qu'à des intervalles éloignés, irréguliers même ; vous prétendriez qu'il en fût du salon comme des éruptions du Vésuve : un beau spectacle, mais que les voyageurs de tous

les ans n'ont pas la chance de rencontrer ! Je sais tout ce qu'on reproche à l'exposition annuelle, la multiplication indéfinie des tableaux, la précipitation des artistes, la tendance commerciale des arts : mais a-t-on le droit d'attribuer de tels résultats à une si petite cause? Si le nombre des tableaux augmente dans une progression qui semble indéfinie, c'est qu'on en vend toujours davantage; est-ce donc un mal qu'il se place beaucoup de tableaux, et n'y a-t-il que les mauvais qui se vendent? On ne cite que les exemples fâcheux, les succès d'emprunt de certains portraitistes, la vogue passagère de certaines peintures, et l'on ne songe pas que jamais les hommes d'un vrai talent n'ont trouvé dans la société plus de ressource; on ne réfléchit pas que tout ce qui, bon ou mauvais, établit de plus en plus les arts dans les mœurs, est une conquête pour leur prospérité.

Quant à la précipitation que mettent certains artistes à terminer les ouvrages qu'ils destinent au salon, il ne me semble pas que ce mal soit nouveau : en tout temps, nos peintres ont préféré le chemin du lièvre à celui de la tortue. Quand le salon ne s'ouvrait que tous les deux ou trois ans, j'en ai connu beaucoup, et des meilleurs, qui ne s'inquiétaient de leurs tableaux qu'un mois avant l'ouverture : j'en ai vu même qui ne pensaient à exposer qu'après la réussite de leurs rivaux. N'oubliez pas qu'alors le salon durait au moins six mois, pendant lesquels la physionomie de l'exposition se renouvelait trois fois de fond en comble; pendant ces six mois, on expédiait plus de peinture qu'on ne l'avait fait durant les deux années précédentes. Le salon annuel nous a délivrés de ces paroxysmes de production : la sévérité avec laquelle on a maintenu la règle qui défend l'introduction de nouveaux ouvrages après l'ouverture, n'a pas produit de moins salutaires effets : aujourd'hui l'existence d'un artiste ne dépend pas d'un pair ou non dont la chance ne s'offrait que trois fois en dix ans. N'est-on pas prêt au jour marqué? on se console par la pensée qu'une année de plus ramènera l'occasion de se produire. Le grand jour de la publicité fait-il voir qu'on s'est trompé de route? A dix mois la revanche, et que tout soit dit! Quant aux hommes qui, préoccupés d'un but sérieux, filent une toile plus lente, aux peintres d'histoire, aux statuaires, ils se garderont de moins en moins d'agir comme a fait cette année M. Bru-

net, l'auteur de l'*Exorcisme de Charles II*, d'improviser en peu de jours une toile de vingt pieds, et d'ajourner ainsi de gaieté de cœur des espérances bien légitimement conçues. Ils s'apercevront au contraire qu'on gagne à ne pas solliciter chaque jour la renommée; qu'il vaut mieux faire regretter son absence, que d'importuner les gens par de trop fréquentes visites. Enfin, les meilleures innovations ont leur expérience à faire : le système des salons annuels, pour en être à son début, ne me semble pas produire de si mauvais résultats.

Un autre avantage qu'on ne peut contester au salon annuel, c'est de varier la physionomie des expositions. On ne verra, par exemple, reparaître ici presque aucun des noms qui l'an dernier excitaient de si vives querelles. Alors MM. Ingres et Delaroche avaient divisé les arts en deux camps; et l'opinion profitait, ce me semble, de l'exagération mutuelle des partis. Cette fois, le nom de M. Ingres ne figure pas au livret, et l'on nous fait craindre que ce silence ne soit désormais obstiné. On prête à l'Achille moderne des projets, non de repos, mais d'éternelle colère. On sait que, dans l'intervalle du salon dernier à son départ pour Rome, M. Ingres a exécuté une tête de Christ et un portrait de M. le comte Molé: le portrait de M. Molé, que beaucoup de personnes ont été admises à voir, a fait grande sensation dans le monde des arts. On s'attendait au renouvellement du succès qui accueillit le portrait de M. Bertin l'aîné; mais l'artiste s'est refusé à ce que son œuvre franchît le seuil du Louvre, et le public en est réduit à croire sur parole une renommée trop unanime pour qu'on la craigne partiale. Il est possible que le succès du *saint Symphorien* n'ait pas répondu à toutes les espérances de M. Ingres: on pourrait croire que la franchise de certaines critiques, franchise d'autant plus confiante qu'elle s'alliait à un sentiment plus vif d'admiration, ait ouvert une blessure momentanée dans une ame démesurément impressionnable; mais la mauvaise humeur, si justifiée qu'on la suppose, devait s'en tenir à ses premiers effets. M. Ingres n'a pas le droit de bouder un public qui l'admire, ni de dénier une opinion qui le comprend. La retraite est salutaire à qui sent sa main trembler, sa vue s'affaiblir; mais dans l'âge de la production et des succès, quand on est un des premiers artistes de son temps et de son pays, on ne fait pas de

la peinture pour sa propre satisfaction; on est comptable de ses ouvrages à l'opinion publique; le salon est la barre du tribunal devant lequel il n'est pas permis de faire défaut.

Privé de ces illustrations de premier ordre, le salon de 1835 n'en offre peut-être qu'un champ plus curieux à l'observation. On remarque une rénovation heureuse de physionomie dans les sommités de l'exposition. Ainsi les noms que nous citerons en première ligne sont peut-être tout-à-fait nouveaux à la plupart de nos lecteurs; c'est d'abord, avec M. Ary Scheffer, M. Bouchot, M. Forestier; c'est en même temps M. Champmartin, reparaissant avec éclat parmi les peintres d'histoire: M. Louis Boulanger, M. Gigoux ont fait de grands efforts, en partie couronnés de succès; M. Vinchon s'est acquitté avec quelque bonheur d'une tâche difficile, et M. Lehmann s'est signalé par un début du plus heureux augure; dans la peinture anecdotique ou de demi-caractère, nous trouvons MM. Schnetz et Lugardon assez près de M. Delaroche. Parmi les peintres de scènes familières, il nous faudra bien accoler quelques noms modestes à celui de M. Biard, ce nouveau colosse de la caricature. En marine, M. Lepoittevin prend une revanche sérieuse de nos critiques passées. Pour les animaux, M. Brascassat rappelle le Paul Potter, moins la couleur, il est vrai, et la naïveté. En fait de portraits, outre les ouvrages toujours si distingués de M. Champmartin, nous trouvons un certain nombre de morceaux frais, fins et solides, à opposer aux succès bourgeois de M. Dubufe et aux fusées de M. Lépaulle. Le paysage présente un magnifique développement de promesses acquittées et d'espérances à concevoir; c'est dans le paysage que la marche de l'école nous semble à la fois la plus indépendante et la plus avancée. A côté des noms déjà bien appréciés d'Aligny, de Cabat, de Corot, de Paul Huet, ceux de MM. Bodinier et Marilhat réclament une place d'honneur. La peinture d'intérieur n'est plus le monopole de Granet; grace aux efforts de MM. Aurèle Robert et Perrot, elle a quitté la route fausse de Bouton, imparfaitement modifiée par Dauzats; elle est redevenue aussi réelle, aussi simple que la peinture de paysage; enfin, au-dessus de ce microcosme de la miniature, de l'aquarelle et du lavis, monde que nous abandonnons de grand cœur à son *train-train* de petites ventes et de modestes leçons, nous



voyons surgir les portraits de Mme de Mirbel, produit d'un talent toujours plus pur et plus brillant, et qui se classe à part par sa direction vraie et sérieuse.

Mais avant d'en venir à l'examen détaillé de ces ouvrages qui dominent l'exposition, il est bon de jeter un coup d'œil sur la direction actuelle de la peinture en France, d'indiquer ses rapports et ses dissemblances avec le passé, et de lui montrer, s'il est possible, son avenir. La critique n'a plus le droit d'aborder un tel examen d'une façon spéculative, depuis que de force on l'a intéressée dans la question; car la critique partage avec le salon annuel la responsabilité de tout ce qui se fait de mal aujourd'hui dans les arts. Au dire de bien des gens, la critique a détruit l'autorité des écoles et brisé l'indépendance des arts; c'est en faisant trop d'attention à des conseils dirigés dans des vues toutes littéraires que les peintres se sont embarrassé l'esprit d'une foule de pensées nuisibles au but de leur art. La critique n'a point respecté les vieilles gloires, elle en a créé de nouvelles à bon marché; elle a fait un pêle-mêle d'idées et de systèmes, dans lequel les jeunes têtes ont perdu de vue leur chemin. Ce n'est ni de la mauvaise foi, ni même de l'ignorance, qu'on reproche à la critique : on lui en veut de sa prétendue puissance seulement; on trouve mauvais qu'elle puisse quelque chose.

Quand il s'agit de distribuer les reproches entre les parties intéressées, on ne peut rejeter tout le fardeau sur l'épaule de son voisin; il faut se reconnaître coupable d'une portion du péché, il faut se croire une grande puissance, et s'en défier en même temps. Toutefois, nous n'avons le droit de nous trouver ni si forts, ni si coupables. Le mouvement actuel des arts s'accomplit sous une impulsion qui atteint le monde entier de l'intelligence. La foi ne préside plus à l'invention; tout aujourd'hui ressort de l'examen, et le propre de l'examen est de créer la discorde. Nous avons connu un temps où l'on pouvait encore jurer sur la parole du maître : David régnait en despote sur les arts, il faisait voir à tous exactement comme il voyait lui-même. Peu importait alors que l'accaparement des conquêtes eût entassé dans le Louvre mille chefs-d'œuvre divers; tous les artistes envisageaient ces chefs-

12.

d'œuvre à travers le même prisme; les amateurs passionnés de telle ou telle peinture formaient des centres à part qui n'agissaient en rien sur la manière de voir des artistes de profession. Après cette époque, et la retraite du maître, et la mort ou l'affaiblissement de ses principaux élèves, est venu le grand mouvement des études historiques. Pour la première fois peut-être, les œuvres de l'art ont été jugées, non suivant une théorie absolue, mais eu égard aux temps, aux lieux et aux influences de toute espèce. L'éclectisme a d'abord envahi la critique; puis il a gagné les artistes eux-mêmes, et le temps de la réforme (je dis *la réforme* dans le sens historique et religieux) est venu.

Remarquez qu'à cette époque, et bien avant qu'il ne fût question de la puissance de la critique, les écoles un peu compactes qui subsistaient encore, s'étaient déjà fondues d'elles-mêmes; sous l'influence de Géricault, le *romantisme* avait pris pied dans l'atelier de Guérin, le pur et timide classique. Quand la jeune armée, conduite par les Delacroix, les Scheffer, les Sigalon, les Champmartin, donna pour la première fois au salon, la plume spirituelle qui secondait le mouvement d'attaque dans les colonnes du *Constitutionnel*, n'était encore que la plume d'un secrétaire écrivant sous la dictée des artistes rénovateurs, colorant leurs idées, mais n'en produisant aucune de son chef. Après la déroute de l'atelier de Guérin, celui de M. Gros fit encore quelque temps bonne résistance, et se vengea du salon en couvrant des couronnes académiques les jeunes peintres fidèles aux saines doctrines; mais la désunion se glissa là comme ailleurs, et M. Gros ferma son atelier dans un accès de douleur et de découragement. Je ne parle pas de la tentative malheureuse que fit M. Hersent pour se donner de bons élèves au lieu de produire de bons tableaux, ni de l'atelier de M. Lethière, lequel vécut petitement à côté des ateliers plus nombreux jusqu'à la mort du professeur, atelier, du reste, auquel le succès de M. Bouchot vient de donner une illustration tardive; car il n'est ici question que de ceux qui ont joué un rôle puissant et étendu dans l'école. Ce qui est incontestable, c'est qu'avant que la critique ne fût devenue une espèce de puissance, il n'y avait plus de religion, de symbole commun dans les arts, et cela par des causes auxquelles la critique n'a que faire.



Je n'ai, du reste, ni le loisir ni l'intention de recommencer le procès tant de fois intenté à l'école de David. Historiquement parlant, je ne connais rien de plus admirable que cette résolution prise par un homme, au beau milieu de sa carrière, de se refaire lui-même, et de refaire violemment le goût, les doctrines et la pratique de toute une nation dans les arts. Ce qui distingue l'entreprise de David des entreprises semblables tentées en France par Vien, et en Allemagne par Raphaël Mengs, c'est qu'il ne perdit jamais de vue le fonds même de la peinture; non-seulement il prétendit quelque chose de plus pur, de plus noble, et de plus philosophique par la pensée, mais encore il voulut une peinture plus solide et plus positive : en cela, il se rapprocha de Reynolds, le seul peintre peut-être qui ait allié une belle pratique à une théorie presque irréprochable. Les vues de David n'étaient ni aussi vastes, ni aussi justes que celles de Reynolds; il n'avait qu'une idée imparfaite de l'importance chimique des procédés, et même il professait un dédain mal entendu pour cette partie de l'art si essentielle à l'effet et à la conservation des tableaux : la nature ne lui avait donné que des facultés incomplètes pour l'ordonnance générale d'un ouvrage, d'où il suit que ses conseils à cet égard ne pouvaient avoir ni clarté suffisante, ni efficacité réelle. Enfin, toute la partie de l'art qui procède du Titien et du Corrège, l'harmonie et le clair-obscur, paraissent avoir été jusqu'au bout lettre-close pour son esprit. Mais David sentait la nature d'une manière forte et vraie; il la rendait par parties avec puissance et réalité. Ses meilleurs élèves, sans aucune exception, n'ont eu sur ce point essentiel ni la même conviction, ni une habileté égale à la sienne : Girodet s'est perdu en voyant la nature à travers l'antique, au lieu de voir l'antique à travers la nature; M. Gros, dans ses ouvrages les plus recommandables, a toujours manqué essentiellement de solidité; il a constamment fait creux et *lanterne*; c'est par le côté de l'imitation que M. Gérard, si supérieur à David pour le sentiment de l'ordonnance, a manqué dans sa meilleure peinture. David a donc pu légitimement penser qu'il n'était pas compris; il a dû désapprouver la direction que la peinture avait prise au-dehors de son atelier : c'est ce qui explique la tendance au vrai de ses derniers élèves, M. Rouget, M. Schnetz, M. Drolling. Mais ces derniers, et

particulièrement M. Drolling, qui résume mieux que personne l'état intermédiaire de la peinture entre les plus illustres élèves de David et les tentatives de réforme romantique, ont, pour leur malheur, réfléchi trop exactement l'organisation de David dans ses imperfections comme dans ses qualités. Nous avons vu régner pendant quelque temps la peinture de morceau, sans recherche de pensée ni même de style, ce qui la faisait reculer bien en-deçà de David. On conçoit que le public, auquel, avant tout, il faut des émotions dans l'art, ne se soit pas arrangé d'un tel résultat; on comprend la faveur générale qui accueillit M. Horace Vernet, quand il tenta de donner droit de noblesse dans la peinture à la prose contemporaine; on s'explique la rapide contagion qui dévora les ateliers à l'apparition des doctrines romantiques.

Ces doctrines qui, plus encore que leurs rivales, procédaient par exclusion, ne pouvaient obtenir qu'un succès partiel et momentané. Heureusement pour l'art, les tendances nouvelles ne s'étaient pas concentrées dans l'enceinte de Paris. Il existait à Florence un autre élève de David, méconnu dans sa supériorité par ses condisciples, et qui retrempait dans l'étude des maîtres une organisation toute primitive. M. Schnetz avait trouvé dans les pâtres de la campagne romaine un aliment à ses facultés si puissantes, tant qu'elles restent naïves; et, sous l'influence de son ami, M. Léopold Robert remontait, par une incroyable combinaison de sentiment, de patience et de simplicité, aux sources même de l'inspiration antique. C'est au milieu de la confusion créée par la dissolution de l'école, quand le nord, appuyé sur Rembrandt et Rubens réhabilités, aidé du secours de la mode propice aux nouveautés anglaises, menaçait d'effacer parmi nous toute trace de ce que nous considérons comme la grande et la vraie peinture, c'est alors que MM. Ingres, Schnetz et Robert se sont présentés comme ses auxiliaires inespérés. On sait le reste, et la progression du contre-mouvement déterminé par ces artistes n'est plus un mystère pour personne. Mais cette réaction n'était pas le résultat des travaux compactes d'une école : des efforts individuels l'avaient produite; elle a continué, dans sa marche, à se montrer individuelle. Est-ce un mal pour l'art? Nous sommes loin de le penser.

La France n'est pas le pays des écoles : l'agglomération des

individus n'y a jamais produit que de fâcheux effets. La France, qui a possédé tant de grands sculpteurs au XVI[e] siècle, n'a compté alors que des peintres du second ordre. D'où vient cela? C'est que toute la pratique ne procédait que d'un ou deux maîtres italiens, qui eux-mêmes n'avaient reçu que de seconde main les saines doctrines de la peinture. L'école italienne étouffait ce que la France pouvait renfermer de talens originaux. Vouet, formé sur l'exemple du Guide, était lui-même un homme plus indépendant; aussi le siècle de Louis XIV dut-il à Vouet ce que le siècle des Valois n'avait point possédé, d'habiles praticiens. Mais quel serait aujourd'hui le rang de notre ancienne école, si Poussin et Claude ne se fussent formés seuls, si Lesueur n'eût pas renié dans ses derniers tableaux la manière de Vouet, son maître? Après cette époque, les écoles continuent en France une persévérante tyrannie de la médiocrité fastueuse. A un Lebrun succède un Coypel, à un Coypel un Lemoine, à un Lemoine un Vanloo, à un Vanloo un Boucher. Vien lui-même, à qui l'on a prêté tellement à crédit de si belles intentions, Vien ne représente au fond qu'une réaction du style Vanloo contre le style Boucher. Pendant toute cette succession de calamités officielles, qui nous empêche de tomber au dernier rang des peuples pratiquant la peinture? Un Subleyras, un Largollière, un Wateau, un Latour, un Joseph Vernet, un Greuze, tous gens qui n'ont que faire avec les écoles dominatrices. En dehors même de l'école de David, beaucoup plus digne de commander que toutes les précédentes écoles, il surgissait des hommes indépendans, et dont les ouvrages résisteront mieux peut-être à l'effet du temps que ceux des meilleurs élèves de David; témoin Prudhon, témoins même MM. Ingres et Granet, qui n'ont d'élèves de David que le nom. Ce n'était pas du moins de cette façon qu'un Titien ou un Giorgion procédait de Jean Bellin, un Daniel de Volterre de Michel-Ange, un Jules Romain de Raphaël, un Guide et un Dominiquin d'Annibal Carrache.

En France, disons-le franchement, l'air est mauvais pour la peinture. Les convenances sociales sont à peu près toutes nées dans notre pays, et des convenances sociales il n'y a qu'un pas aux conventions de l'art. Le Français est rarement peintre par instinct: il l'est presque toujours par raisonnement et par philosophie.

Ajoutez à cela qu'il acquiert vite la superficie de l'art, et très lentement le fond. Rapprochez, en France, une vingtaine de jeunes gens qui se destinent à la peinture : les facultés d'adresse seront certainement en majorité dans la réunion; elles prendront vite le dessus; elles deviendront aisément tyranniques et dédaigneuses pour les facultés plus solides. Il y a plus, elles seront raisonneuses et dogmatiques; elles trouveront d'admirables systèmes pour se justifier à elles-mêmes leurs propres imperfections; elles séduiront sans peine tous ceux à qui manque la faculté de deviner ce qu'ils n'ont pas encore vu. Mais la même disposition systématisante, qui fait les théories burlesques de nos écoles, est celle qui produit nos peintres philosophes, et nous n'avons à opposer aux autres nations, comme type d'une supériorité qui nous soit propre, que la philosophie de nos grands peintres. L'observation précise, la conception claire, l'expression simple, voilà ce qui fera toujours de nos premiers artistes d'autres artistes que les grands peintres italiens, néerlandais ou espagnols. Ces qualités, on ne les gagne chez nous que par la résistance et l'isolement. Si nous avons cette année un progrès à constater vers le bien, c'est à la résistance et à l'isolement de certains hommes que nous en sommes redevables.

Ne dites donc plus que c'est la critique qui a mis en poudre l'école, qui a frappé le pasteur et ses troupeaux. Vous lui faites beaucoup trop d'honneur; et maintenant, quand vous aurez examiné avec bonne foi la longue série des tableaux exposés, si vous êtes frappés, comme tous les hommes sincères et éclairés, des résultats vraiment satisfaisans de tant d'efforts tentés dans des routes si différentes, ne conviendrez-vous pas qu'on a gagné quelque chose à cette effrayante dispersion de l'école? Depuis six ans, la seule tentative de cohésion qui ait été suivie de quelque succès, a été faite par M. Ingres. Nous sommes loin de contester ce que les leçons d'un tel maître ont dû avoir de bonne influence sur les jeunes gens qui les ont suivies; seulement, pour attribuer toute la réaction heureuse que nous signalons aux leçons de M. Ingres, il faudrait que tout ce qui se fait de bien aujourd'hui procédât de la direction d'idées particulières à ce maître; il serait également nécessaire que les ouvrages des élèves de M. Ingres, tout en s'éloignant du type de l'école, continuassent à s'y rattacher par un air

de parenté : or, c'est ce qui n'est exact ni dans l'un ni dans l'autre cas. Observez même une singulière confirmation de ce que nous avons dit des écoles françaises. C'est au retour d'Italie, tout plein de l'exemple des maîtres, que M. Ingres a ouvert son atelier. L'amour et la recherche du beau semblaient le drapeau obligé de cette école. Et voilà qu'au beau milieu des concours de l'Académie, après l'espoir donné par le prix de M. Flandrin, surgit une épidémie de laideurs, un je ne sais quel assemblage de monstres tortus et cagneux, escorté de préceptes qui se répandent, et qui disent : que tout est beau, et par conséquent bon à prendre dans la nature ; les jeunes élèves de M. Ingres ne sont plus que des Ostade greffés sur du Raphaël. M. Ingres serait-il travaillé dans le sein même de son atelier par une maladie de révolte ? Qu'il doit souffrir, se disait-on, de cette gauche et grossière déviation de ses doctrines ! Et que serait-ce pourtant, si M. Ingres s'était laissé entraîner lui-même ? si les taches qui déparent son admirable tableau de *saint Symphorien*, provenaient de l'invasion de certaines idées dont ses précédens ouvrages ne laissent pas deviner la trace, et auxquelles peut-être il serait resté éternellement étranger, s'il eût continué de vivre dans un salutaire isolement.

M. Ingres est parti pour Rome ; il y a retrouvé ses plus habiles élèves. Revenu sans doute d'une préoccupation passagère, et puisant dans les maîtres une force de conviction que ses propres ouvrages n'imprimaient pas complètement à ses paroles, il peut donner à la France quelques artistes supérieurs. On est en droit d'espérer qu'il renouvellera le fait exceptionnel qu'a déjà produit l'école de David. On doit être convaincu qu'il empêchera la souche des dessinateurs de se sécher sur notre sol. Graces lui soient rendues, et pour ce qu'il a fait, et pour ce qu'il doit faire encore ! Mais, soyez-en convaincus, quel que soit le talent des élèves de M. Ingres, ils seront redevables de la moitié de leurs succès à l'esprit de sage indépendance qui s'est établi chez nous dans l'opinion. Aujourd'hui les préjugés n'existent plus dans le public ; pour en trouver encore les traces, il faut remonter haut dans l'échelle même des arts. Chose étrange pourtant ! l'homme doué d'une organisation originale, qui se sent en mesure de se frayer une route à lui-même, n'a presque rien à redouter de l'opinion. Sans doute,

il ne conquerra pas du premier coup l'unanimité des suffrages; l'esprit de notre époque ne veut pas même qu'un succès unanime se déclare pour personne. Mais si l'homme dont nous parlons possède une seule des qualités de l'art, il rencontrera aussitôt de la sympathie dans une portion du public; il trouvera dans cette critique, dont on dit tant de mal, un avocat et un répondant. Heureux seulement cet homme s'il arrive jusqu'au public, s'il obtient la permission d'être jugé! Et remarquez qu'ici nous ne nous faisons pas l'écho d'amours-propres blessés, de médiocrités soulevées par de légitimes refus. Il nous a suffi de recueillir un à un les faits signalés depuis trois ans pour nous faire une idée très exacte et probablement très impartiale de la direction que suit le jury d'admission dans ses jugemens. Ce serait une puérilité que de supposer une intention malveillante contre qui que ce soit dans une réunion d'hommes où des vues personnelles n'obtiendraient en aucun cas la majorité des suffrages. Ce qui nous semble au contraire évident et parfaitement conforme à la nature des choses, c'est que cette indépendance d'opinion, qui s'est établie dans le public, n'ait point encore trouvé place dans le jury de peinture. Là on laisse, comme par le passé, une grande part à l'habitude dans les jugemens; on n'a pas pris son parti sur ces soufflets que l'aspect insolite de certains ouvrages donne à la première vue; on n'aime point à être troublé par des difficultés d'interprétation dans une opération qui se passe gravement et paisiblement; on sourit avec indulgence à la médiocrité innocente et soumise; on se cabre contre le talent qui cherche et qui la plupart du temps n'a pas encore trouvé.

La sévérité du jury d'admission, d'autant plus frappante qu'elle s'allie à la plus inconcevable faiblesse, n'a pas seulement l'inconvénient de décourager ceux qui, presque toujours, le méritent le moins; elle rend incomplet le travail de la critique; en retranchant de l'exposition ce qui semble au jury porter un cachet d'extravagance, elle nous empêche d'apprécier l'intensité de la fluctuation d'idées et de manières qui existe dans l'art, de mesurer, en quelque sorte, les points extrêmes de l'oscillation du pendule! car enfin, pour qu'on refuse des tableaux de M. Tony Johannot, de M. Delaberge, de M. Dauzats, il faut bien croire qu'il a passé quelque étrange folie par la tête de ces artistes, que M. Johannot a repré-

senté Henri IV sous la figure d'un *palæotherium*, que M. Delaberge a fiché les feuilles de ses arbres en bas et les racines en haut, que M. Dauzats a peint une cathédrale roulant comme l'entrepont d'un vaisseau de guerre. Or, le public tiendrait singulièrement à savoir à quoi s'en tenir là-dessus. Nous regrettons que de pareils élémens de comparaison nous manquent pour éclairer notre jugement; toutefois, il nous semble permis de conclure de ce que nous avons sous les yeux, que l'école est revenue des tentatives excentriques. La tendance au solide, au vrai, se manifeste de toutes parts, et dans presque toutes les directions; ce n'est plus seulement comme à l'époque intermédiaire dont nous avons parlé, une vue étroite d'un seul côté de la nature. La vérité se cherche dans l'ensemble comme dans les détails, dans la couleur comme dans le dessin, dans le sens noble comme dans le sens familier. On se persuade qu'avant d'être poétique, exalté, rêveur, atroce ou bouffon, avant de poursuivre Homère ou Shakspeare, de se plonger dans les brumes druidiques, ou d'encenser le soleil de l'Indoustan, il faut être peintre et faire positivement de la peinture. Je sais qu'ici l'on doit faire une distinction importante; notre intention n'a jamais été et ne sera jamais de recommander un faux-semblant de raison dans l'art, qui évite soigneusement tout ce qui peut surprendre ou inquiéter la vue, une sorte de *juste-milieu* timide, pauvre et décent, qu'on voit sans trop de répugnance, et qu'on oublie presque aussitôt, un passable, ou un presque-bien, qui ne comporte jamais l'excellent, une portée moyenne à l'aide dè laquelle on pousse tranquillement sa pointe sans offusquer personne, on élève honorablement sa famille, on devient propriétaire-électeur le jour où l'on a cessé d'être peintre. Une telle direction, trop souvent encouragée par les faveurs du pouvoir, est ce qui dans l'art produit le plus de mal. Notre conviction, notre devoir est de la combattre partout où nous en voyons poindre la velléité. Tout autre est le caractère de la raison dont nous nous faisons les soutiens, et sans laquelle il nous semble qu'il n'est point au monde de peinture. On est loin d'être d'accord sur le but suprême de l'art; les uns prétendent qu'il est fait pour émouvoir, les autres pour plaire, d'autres enfin pour instruire et corriger. Mais ce que personne ne peut nier, c'est que son but immédiat ne soit de

rendre, d'imiter la nature; entre la réalité elle-même et le résultat le plus faible et le plus vague de l'imitation, il existe une foule de degrés, une longue échelle, une gamme progressive; dans cette gamme, chaque homme, chaque temps choisit son diapason, et si rien à l'entour ne donne l'exemple d'un degré plus élevé, si faible que soit le produit de l'imitation, l'œil s'y habitue, s'en contente et n'imagine rien de mieux ni de plus fort. On serait tenté de croire qu'il suffirait des ouvrages anciens pour donner à chaque homme le sentiment de sa faiblesse relative. Mais l'expérience démontre qu'une cause, en apparence si puissante, n'agit point efficacement. En Italie, indépendamment de tout autre motif, la proportion décroissante du mérite des peintres a été accompagnée de l'affaiblissement graduel du diapason. Depuis le Guide jusqu'à Camuccini, en passant par Carle Maratte, Battoni, Appiani et les autres, le délavement des teintes et l'effacement du modelé ont toujours été en croissant. Or, les hommes qui subissaient cette dépression avaient sous les yeux la *Madonne* de Foligno et le *saint Jean* de la tribune de Florence. On a songé bien avant David à refaire de la peinture d'après l'antique et les maîtres : d'où vient néanmoins que, sur le continent, la vraie renaissance de la peinture ne commence qu'à David? c'est que David a relevé le premier le diapason de la peinture. Il a copié Valentin avant d'imiter le *Faune à l'enfant* ou l'*Achille Borghèse*. Cette qualité indispensable, on l'appelle d'ordinaire l'exécution; mais l'expression n'est pas juste, si elle induit à confondre l'exécution d'atelier avec l'imitation forte de la nature. Dans l'atelier, la convention, le *lazzi*, se substituent sans cesse, sous le pinceau, à l'imitation du modèle; on peut avoir une exécution d'atelier foudroyante, et n'arriver à produire que de la peinture fausse et incomplète.

J'en prendrai dans l'exposition actuelle un exemple vraiment illustre. M. Gros a exposé un énorme tableau et une petite toile. Sur l'un, vous voyez, ou plutôt vous êtes invité à voir Hercule livrant Diomède à ses propres chevaux qui le dévorent; sur l'autre, c'est Acis et Galatée qui se mettent dans une grotte à l'abri des poursuites de Polyphème. Le public, qui n'a plus la clef de la peinture mythologique de M. Gros, s'afflige et se compose comme devant une grande ruine; il semble qu'on ne voie plus qu'un fan-

tôme du peintre des *Pestiférés de Jaffa*. Pour nous, nous ne saisissons aucune 'différence entre ce peintre, pris dans le sens restreint et matériel de la peinture, et l'auteur du *Diomède*. S'il existe une différence, elle est à l'avantage du dernier; jamais le pinceau de M. Gros ne s'est montré ni plus habile, ni plus brillant. Il y a dans les *pectoraux* du Diomède, dans ses *rotules*, une puissance de main à confondre l'imagination; les membres de la Galatée sont modelés dans le clair avec une finesse et une confiance dont aucun peintre vivant n'est capable. Voilà certainement ce que l'exécution, mais l'exécution d'atelier, entendons-nous bien, a jamais pu produire de plus étourdissant. Au-dessous du *Diomède* on voit le groupe de *Françoise de Rimini et* de *son amant*, de M. Scheffer. Selon l'esprit de l'atelier, ce sont deux figures plates et pauvrement rendues; le pinceau s'y montre à la fois pesant et timide; et pourtant, mettez de côté le choix du sujet, la convenance de la composition, la justesse de l'expression, toutes choses pour lesquelles M. Gros ne peut plus entrer en parallèle avec personne, le groupe de la *Françoise* vous paraîtra justement beaucoup plus mal *exécuté*, mais beaucoup mieux *rendu* que celui du *Diomède*.

L'école a donc compris qu'on se perdait à vouloir *exécuter*, qu'on marchait sans cesse en avant en cherchant à *rendre*. Avec une telle conviction, on se défie de sa main; on n'a confiance qu'en la nature; on s'aperçoit que cette nature n'est accessible à l'art qu'autant qu'on l'embrasse dans son unité, qu'on reporte sur la toile une contre-épreuve aussi une que la nature elle-même. Les lois de l'unité sont dans l'ensemble des proportions, dans la pondération des mouvemens, dans l'harmonie de la lumière, dans l'accord de l'intention morale avec l'action extérieure. Maintenant, si vous voulez être peintre, il est bon sans doute que vous orniez votre esprit de toute espèce de littérature; que vous évoquiez les âges écoulés avec leur caractère et leur esprit, que vous cherchiez à ravir notre ame dans les audaces du dithyrambe, ou à la plonger dans les délices de la volupté. Mais, pour l'amour de Dieu, commencez à mettre une tête ensemble, le nez au milieu du visage, et les deux yeux à leur place, c'est là le point essentiel. Je n'oublierai jamais ce que me racontait un jour un grand peintre de portraits: « Je me suis exténué, disait-il, à chercher l'expression de la physionomie

et l'originalité des poses dans mes ouvrages; mais c'était peine perdue, et chaque jour je me sentais déchoir. Enfin je m'avisai qu'il serait bon peut-être de songer sérieusement au matériel de l'imitation; je cherchai à reproduire l'ensemble des traits, et à mesure que j'avançais dans cette voie en apparence toute matérielle, mes portraits s'animaient à vue d'œil; l'expression naissait d'elle-même, les poses devenaient aussi caractérisées et aussi dissemblables entre elles que les poses même des individus. »

Et voici justement le point admirable que l'école me semble avoir atteint : elle a fait pour toute la peinture ce que mon peintre faisait pour ses portraits : elle a cru enfin qu'on devait mettre le nez au milieu du visage.

II.

Ces réflexions et celles qui précèdent me servent de transition naturelle à l'un des tableaux les plus remarquables de l'exposition : elles en feront mieux apprécier sans doute le mérite tout-à-fait hors de ligne; je veux parler du *bon Samaritain* de M. Forestier. M. Forestier est un homme peu connu de la masse du public, ou mal apprécié par elle. N'ayant exposé qu'à de rares intervalles, et toujours des ouvrages d'un caractère sérieux, froid et guindé, ceux qui l'ont regardé l'ont toujours fait avec plus d'ébahissement que d'admiration; on sait dans les arts ce qu'est le genre de mérite de M. Forestier, comme on connaît dans les sciences les expériences de M. Ampère ou les problèmes de M. Cauchy : seulement, par malheur pour M. Forestier, il n'en est pas des peintres comme des savans que l'on glorifie sur parole. Ce qui nuit encore à l'intelligence du talent de M. Forestier, c'est qu'il y a évidemment en lui deux hommes, l'artiste académique et le peintre solide et fort : le premier fait méconnaître le second. Une chose nous paraît manquer essentiellement à M. Forestier : c'est le sentiment du geste, et par conséquent la faculté d'exprimer l'action. Dépourvu de cette ressource, M. Forestier a recours à ce que l'académie lui a fait apprendre : il est convenu, il est outré; il le cède sous ce rapport aux plus académiques de ses contemporains. A côté de cela, M. Forestier conçoit la forme dans le sentiment le plus large et le plus élevé :

son contour nerveux et arrêté ne le cède en précision qu'à son modelé : nul n'attaque avec plus de sûreté les raccourcis les plus difficiles, n'accuse plus nettement les parties essentielles de la construction, ne sait mieux faire tourner les corps sans rondeur, n'exprime mieux les plans accidentés d'une surface sans rompre l'unité d'aspect de cette surface. En ce genre, M. Forestier n'a jamais mieux fait que cette année; son tableau est toute une école de peinture. Peut-être, *le Possédé* du même peintre, qu'on voit à la galerie du Luxembourg, renferme-t-il des parties aussi habilement étudiées : mais dans ce tableau, la nature du sujet fait dominer l'action, et j'ai dit que M. Forestier n'était pas heureux à exprimer l'action. Le sujet du *bon Samaritain* lui est beaucoup plus favorable : la principale figure du tableau est un blessé sans mouvement, et le vieillard qui le secourt n'exige pas, dans la simplicité de sa pose, une étude d'expression dont M. Forestier se serait probablement mal tiré. La figure du prêtre, qui passe son chemin sans prêter l'oreille aux gémissemens du blessé, offrait une difficulté du même genre, et M. Forestier est loin d'avoir évité cet écueil.

Pour rendre justice à ce peintre, et une justice aussi éclatante qu'il le mérite, il faut donc faire abstraction de la manière dont le sujet est conçu. Il faut oublier aussi que la couleur n'est pas heureuse, que les draperies sont lourdes et chiffonnées, que le paysage n'a ni atmosphère ni profondeur. M. Forestier a mieux fait que tout cela, il a résolu le grand problème de l'art; il a donné à ses figures un relief qui le dispute presque à la nature. Sous ce rapport, M. Forestier rend à notre école un service essentiel, il la maintient à un diapason que celles des autres pays ont depuis longtemps perdu. Il n'est pas malaisé sans doute de remarquer les défauts graves du tableau de M. Forestier; il l'est beaucoup plus à ceux qui ne se sont pas rendu compte des difficultés de la peinture et de son but, de se convaincre de cette vérité néanmoins incontestable : qu'il n'y a pas d'artiste vivant en France et à plus forte raison en Europe, capable de modeler avec autant de vigueur et de science que M. Forestier.

J'ai commencé l'examen du salon par l'homme qui me paraît le plus énergique dans l'ordre matériel de la peinture; c'est préci-

sément d'énergie que manque le modelé de M. Champmartin; et pourtant, s'il est une qualité qui séduise dans sa *Prédication de saint Jean*, c'est le talent avec lequel le peintre fait ressortir les objets sans effort, et presque en se jouant de la peinture. Si l'on vous disait qu'un peintre dont la pâte est onctueuse et beurrée, dont le contour a souvent de l'indécision, a abordé un tableau d'une douzaine de figures en pleine lumière, avec un terrain gris, un ciel blafard et pommelé, et que ces figures, sans sortir de l'harmonie générale, sont colorées avec séduction et s'enlèvent bien les unes sur les autres, vous croiriez qu'il s'agit d'une sorte de prestige. La *magie* est en effet la qualité dominante du tableau de M. Champmartin : il y a de plus un grand calme de pose et de physionomie dans les personnages qui écoutent la voix du précurseur, une nuance de coquetterie, et beaucoup de grace dans les femmes; quelques parties bien comprises comme masse dans la peinture des nus; en somme, c'est un tableau original et insouciant. En l'étudiant, on se sent aller à cette paresse vague de conception comme en donne la chaleur des tropiques, et l'on comprend que le peintre, qui a bien vu l'Orient, se soit laissé aller à une semblable paresse. A Paris, où l'on n'a pas une idée exacte des peuples levantins, où l'on ignore que dans ces climats il n'y a pas d'intermédiaire entre la somnolence du repos et l'intensité la plus ardente de l'action, on voudrait que saint Jean eût fait pleurer, ou crier, ou gesticuler les auditeurs qu'il persuade. Moi, je voudrais seulement que M. Champmartin n'eût pas fait ses terrains de la même couleur précisément que ces belles chèvres si soyeuses qu'il a peintes aux pieds de saint Jean : quant au reste, je ne m'en soucie pas plus que le peintre lui-même.

Les deux tableaux dont je viens de parler, quoique remplis de mérite, ont le défaut d'être écrits dans une langue que la masse du public ne comprend pas. Il n'en est pas de même des *Funérailles du général Marceau*, ouvrage par lequel M. Bouchot vient de prendre rang parmi nos peintres d'histoire. Les personnes qui suivent avec soin les concours de l'académie n'ont pas oublié le tableau qui valut, il y a douze ans, à M. Bouchot la moitié du grand prix. Le sujet, tiré de l'histoire des Atrides, avait été conçu par M. Bouchot dans un sentiment lugubre et terrible qui compensait largement la

faiblesse de l'exécution, et saisissait l'ame du spectateur. Aujourd'hui encore, si vous entrez dans la salle où la série des grands prix de peinture est exposée, parmi tant d'ouvrages complètement insignifians, le tableau de M. Bouchot est du très petit nombre de ceux qui captivent l'attention. M. Bouchot est bien là l'élève de M. Lethière; vous retrouvez cet aspect sauvage qui pétrifie la foule devant le tableau des *fils de Brutus*. Depuis ce temps, si ce n'est des portraits dépourvus de force et de simplicité, nous n'avons vu de M. Bouchot qu'un tableau d'églogue antique dans lequel le peintre avait vainement essayé d'animer, avec les teintes vives et fraîches de Rubens, ces débauches de bouffonnerie mythologique dont l'antiquité ne nous a pas laissé le secret. Les *Funérailles du général Marceau*, tableau dans lequel se montre toute l'expérience d'un homme arrivé à la maturité de son talent, nous rappellent cependant la *Mort de Clytemnestre*, exposée à l'École des Beaux-Arts, et le tableau des *fils de Brutus*. M. Bouchot a pour lui le succès populaire, et l'opinion des artistes ne dément pas l'instinct de la foule. Un mérite qu'on ne peut contester à M. Bouchot, c'est d'avoir le premier su consèrver le sentiment historique dans une scène de notre histoire moderne, sans altérer la vérité du costume, ni la vraisemblance de l'action. Ajoutez à cela que l'émotion qui ressort du sujet a saisi le peintre, et s'est reproduite avec énergie sur la toile. Il n'y a pas jusqu'au fond grisâtre et froid de l'ouvrage qui ne soit en harmonie avec la solennité triste de la scène, et ne contribue à l'effet qu'elle produit. On voudrait sans doute plus d'air, une perspective plus exacte, une meilleure disposition des groupes; tout n'est pas d'une correction irréprochable, et généralement le dessin manque de finesse et d'élévation. Quelques têtes sont bien peintes, particulièrement celle du jeune officier autrichien qu'on voit à la gauche du tableau. M. Bouchot a mal fait, je crois, d'arrondir le bras du mort, que les soldats autrichiens et français portent à sa dernière demeure; cette souplesse peu naturelle donne au cadavre l'apparence d'un blessé évanoui. C'est là le seul reproche sérieux qu'on puisse adresser à M. Bouchot, sous le rapport de la clarté. Les soldats républicains, tels que M. Bouchot les a conçus, sont bien des soldats sans souliers et sans linge, dans toute la vérité de l'histoire, mais il n'y a pas d'apparence d'ironie dans

l'exactitude dont s'est piqué M. Bouchot. C'est là un mérite bien rare dans un temps comme le nôtre, où les artistes ironiques, Charlet et Decamps, occupent et méritent un rang si élevé.

J'ai déjà incidemment parlé de la *Françoise de Rimini*, de M. A. Scheffer, tableau que, dans mon opinion, il faut réunir aux trois précédens pour compléter la liste des bons ouvrages historiques de cette année. Le public fait tacitement un bien grand éloge de M. Scheffer, en ne tenant pas mieux compte à sa *Françoise* du mérite de la difficulté vaincue. La tâche n'était rien moins qu'aisée : *les ténèbres visibles* de l'enfer, et dans cet abîme un groupe de fantômes humains que le vent fait tournoyer en l'air comme un flocon de laine. Il fallait rendre vraisemblable à nos yeux la représentation d'une scène aussi étrange, et y faire entrer l'expression des affections humaines, l'amour résistant aux tourmens éternels dans Françoise et Paolo, la compassion d'un ami sur les traits de Dante. Quel problème à résoudre! Et pourtant tout cela est si nettement exprimé, qu'il semble au spectateur qu'un enfant s'en serait tiré sans peine. Le tourbillon qui souffle dans les cheveux de Françoise et gonfle les plis de son linceul, présente obliquement aux regards le groupe des amans flagellés par la vengeance divine. Déjà ils ont dû glisser une fois devant Dante et son guide immobiles : ceux-ci les attendent au passage pour leur adresser la parole. Il semble qu'on va voir sortir des lèvres de Dante le cri plein d'affection :

O anime affannate,
Venite a noi parlar, s'altri nol niega!

Ce tableau est une belle conquête de l'Italie sur un de ses vieux antagonistes. M. Scheffer, le peintre né de ces beautés blondes et frêles qui inspiraient Shakspeare, s'est efforcé, dans une ombre il est vrai, de reproduire le caractère grave et plein de la beauté méridionale; il a cherché dans Paolo la largeur des formes et la fierté du dessin. Le parti qu'a pris M. Scheffer de réformer sa manière non-seulement de peindre, mais encore d'envisager la peinture, est évidente à tous les yeux. Seulement, à chaque effort nouveau qu'il tente, la peine se fait un peu sentir, et ce n'est qu'à

l'ouvrage suivant que le public comprend bien tout ce que le peintre a gagné. Le tableau de cette année est le signe d'un nouveau progrès dans le talent de M. Scheffer; ne nous étonnons pas s'il se sent encore un peu mal à l'aise sur le terrain qu'il aborde. M. Scheffer, tout en conservant l'ordonnance originale de son tableau, n'avait qu'à s'abandonner à la pente de son ancienne peinture, laisser courir la touche capricieuse de son pinceau, mettre des chausses *mi-parties* à Paolo, et son succès eût été un succès de vogue. Mais M. Scheffer tient, avant tout, à se satisfaire lui-même; lui, que la mode a long-temps courtisé, il se soustrait courageusement au joug de la mode. Je ne pense pas que celle-ci fasse durer long-temps sa rancune.

III.

Le *Samaritain*, le *saint Jean*, *Marceau*, *Françoise* surtout, voilà sans doute des ouvrages très recommandables; je n'ai pas besoin toutefois d'avertir qu'il manque à l'exposition un tableau du premier ordre. Sans le style, il n'est pas de véritable peinture d'histoire, et les quatre tableaux que je viens d'examiner pèchent tous plus ou moins par le style. Cette réflexion me fait donner le pas cette année au paysage sur la peinture d'histoire. Mais ici je rencontre une difficulté qui pourrait arrêter ma plume, si je n'étais soutenu au fond de l'ame par une ferme conviction. Le paysage est une partie de l'art dans laquelle la discorde des opinions est flagrante; non-seulement les peintres se précipitent dans les routes les plus opposées, mais encore l'opinion qui les juge se partage en une multitude effrayante de contradictions; autant de têtes, autant d'avis; personne ne s'entend; c'est une véritable tour de Babel.

Je sais des gens qui trouvent un moyen bien simple pour expliquer cette discordance : c'est de déclarer le paysage une chose absurde *à priori*; et je l'avoue, plus j'y réfléchis, moins je me sens en état de combattre une si singulière opinion. Quand je songe à ce qu'il faut de concessions de la part de notre esprit, et d'habitude de

la part de notre œil, pour reconnaître un espace immense, l'horizon, la mer, les montagnes, sur les cinq ou six pieds carrés d'une toile, je me demande s'il peut résulter d'une telle convention une impression positive, si le jugement que nous portons de la manière dont la nature a été imitée n'est pas nécessairement aussi arbitraire que le mode lui-même de l'imitation. Je n'ignore pas qu'en remontant à la source de l'art, la même observation s'applique à toute espèce de peinture. On sait qu'un portrait, présenté aux regards d'un homme qui n'en a jamais vu, ne produit sur lui aucune impression distincte. Le Turc, un peu plus avancé que le sauvage, comprend le contour; mais l'ombre lui fait l'effet d'un trou, et la demi-teinte lui paraît une tache. Toutefois, si vous rassemblez dans nos pays civilisés un certain nombre d'hommes d'une éducation nulle ou vulgaire, si vous offrez à leurs regards une peinture dont le sujet soit accessible à leur intelligence ou de nature à émouvoir leur ame, vous verrez ces hommes s'accorder dans l'impression que produira sur eux cette peinture : mais essayez d'appliquer une expérience semblable au paysage ; choisissez dans les Poussin, les Claude, les Ruysdaël, l'ouvrage qui vous semblera le plus harmonieux, le plus séduisant et surtout le plus vrai; puis amenez devant ce paysage les pâtres qui l'habitent, les voyageurs qui le côtoient cent fois par an, pas un ne reconnaîtra le site, pas un n'en recevra la moindre impression ! Que si, traversant les rangs de la société instruite, qui avoue naïvement sa complète indifférence, vous remontez jusqu'aux artistes, en trouverez-vous un sur dix dont les opinions, sur le paysage, vous semblent autre chose qu'un reflet de ses premières habitudes? J'ai de fortes raisons d'en douter. En fait d'art, nous autres modernes, nous n'avons certainement inventé que deux choses, le paysage et l'harmonie; quant à l'harmonie, les trois notes de l'accord parfait semblent une horrible dissonance aux sept huitièmes de l'espèce humain; quant au paysage, la plupart des hommes n'y voient pas des images plus distinctes que nous n'en apercevons tous dans les nuages ou dans les nœuds d'une racine de buis. Et pourtant nous osons dire aux paysagistes : Ceci est bien, ceci est mal; voici la bonne et la mauvaise route!

Ce *memento* de l'incertitude fondamentale de nos jugemens en

matière de paysage me semble bien nécessaire pour nous inspirer de la tolérance à l'égard des jugemens d'autrui. Une seule chose, dans ce dédale d'opinions, me semble évidente, c'est que le paysage ne tient à l'art que par l'impression que la nature inanimée produit sur notre ame, et par la vie, la passion que nous prêtons en revanche à cette nature. L'habitude que nous nous sommes faite d'écrire nos propres pensées dans tout ce qui frappe notre vue, donne une signification positive aux moindres objets. Le paysan, qui n'a jamais détourné ses yeux du sol arrosé de ses sueurs, ne sait ce que nous voulons dire quand nous lui parlons d'un paysage gai ou d'un paysage triste; et nous, nous ne savons que répondre au peintre, quand le paysage qu'il nous offre n'exprime ni tristesse ni gaieté. Réduit à la tâche d'imitation matérielle, quand cette imitation en elle-même est quelque chose de si convenu, le métier de paysagiste est ce qu'il y a de plus puéril en ce monde; autant vaut coller des bandes de drap sur un plan en relief, ou enfeuiller les arbres avec du papier vert. Ce travail-ci vaut l'autre.

Je n'éprouve donc aucun embarras à dire ce qu'on doit exclure et flageller. S'il fallait préciser ma pensée par des exemples, les noms arriveraient sous ma plume à la douzaine; mais hors de là, je me défie de ce que mes opinions ont d'exclusif. Mon incertitude redouble lorsque, comparant ma manière de voir à celle d'hommes qui me paraissent réunir de la sincérité à une heureuse organisation, je m'aperçois que la conviction de ces hommes est toute différente de la mienne. Ainsi, j'ai été le premier à recommander chaudement la manière large, grave et abstractive de MM. Aligny, Édouard Bertin et Corot, et je trouve en face de moi des opinions tout aussi ardentes que les miennes, et qui se prononcent en faveur de M. Paul Huet. Si je condamnais le paysage de M. Paul Huet sans reflexion et par la seule raison qu'il m'affecte moins directement, j'agirais à l'étourdie, et je serais probablement très injuste. Il est évident que M. Paul Huet pèche par le métier, qu'il éprouve un certain embarras à bien exprimer sa pensée; mais quand j'ai lancé, il y a quatre ans, un ballon d'essai en faveur de M. Aligny, la pratique de ce peintre était encore très défectueuse à certains égards. Entre les ormes échevelés dans lesquels M. Paul Huet se complait, et le feuillé de bronze des chênes

verts, auquel M. Corot ne montre pas moins de fidélité, je ne sais vraiment exprimer aucune préférence. Mais de ce que je condamne à la fois M. Paul Huet et M. Corot sous un rapport accessoire, faut-il pour cela que je les sacrifie à M. Watelet ou à ses continuateurs? Je l'ai déjà dit, j'aime mieux les fabricans de plans en relief.

Laissons donc de côté les imperfections extérieures de la peinture de M. Paul Huet, et remontons, s'il se peut, jusqu'au principe de cette peinture. Ou M. Huet n'a pas assez vu, ou son organisation ne se prête pas assez à refléter des impressions d'un ordre varié; dans tous les cas, c'est un paysagiste incomplet. Il ne sait faire résonner qu'une seule corde, la corde triste et pauvre de nos climats et de nos plaines: pour lui, la magnificence de la nature est dans les arbres d'un parc; les souffrances de la nature, dans la pluie qui bat une chaumine. Le ciel limpide, la mer bleue, les rochers incandescens, toutes les richesses et les graces de la nature méridionale sont pour lui comme si elles n'existaient pas. Un nuage plat s'abattant sur une déclivité molle et indécise, une ombre froide sous des arbres moussus, des mares vertes et dormantes, voilà ce que M. Paul Huet comprend, ce qu'il rend avec un sentiment monotone, mais vrai, poétique. Sous ce point de vue, sa *Soirée d'automne* renferme des parties vraiment admirables, et qui doivent lui gagner les suffrages de ceux même auxquels une direction toute différente d'idées rend très difficile l'intelligence de ce genre de peinture.

En me voyant circonscrire ainsi le talent de M. P. Huet, il ne faut pas croire que j'oublie les tentatives que ce peintre a souvent faites pour dépasser les bornes de sa spécialité. C'est l'issue même de ces tentatives qui le ramène à ses sujets favoris : une domination plus étendue dans le royaume du paysage lui plairait sans doute; mais un vol si haut le fatigue, et il se rabat bientôt dans ses broussailles. M. Corot revient aussi cette année d'un monde pour lequel il n'est pas fait, et il se rencontre avec M. Huet à la croisée du chemin; M. Corot a quitté, de guerre lasse, les chemins creux et les clairières de nos bois; il a revu l'Italie : il a retrouvé ces vastes horizons dont il rend si bien la limpide reculée, et son talent, tant soit peu fourvoyé, lui est fidèlement revenu. M. Corot aussi, sous

quelques rapports, ne parle la langue du paysage qu'en bégayant : sa touche est toujours lourde et matte ; la souplesse, l'humidité, le charme de la nature, lui sont comme étrangers. Pour que son talent se manifeste avec éclat, il lui faut un sujet comme celui qu'il a choisi cette année, une *Agar abandonnée dans le désert*. Ici l'aspect général ne saurait être ni trop uniforme ni trop désolé : le paysage de M. Corot a quelque chose qui serre le cœur avant même qu'on se soit rendu compte du sujet. C'est là le mérite propre au paysage historique, c'est-à-dire l'harmonie du site avec la passion ou la souffrance que le peintre y veut placer. C'est comme un orchestre dramatiquement instrumenté sous des chants expressifs. Si, comme il arrive souvent dans l'école allemande, l'orchestre a plus d'importance que le chant, un opéra ainsi conçu est la contre-partie exacte du paysage historique. On passe à un homme tel que M. Corot la faiblesse de ses figures, comme on excuse dans le *Fidelio* de Beethoven la brièveté des mélodies : seulement il faut que les figures du paysagiste soient à leur place, et qu'elles disent bien ce que le peintre a voulu leur faire dire. Sous ce rapport, M. Corot est irréprochable : je trouve une simplicité non cherchée, une naïveté véritable, dans la manière dont il a fait planer en l'air, comme un oiseau, l'ange que Dieu envoie au secours d'Agar. La scène, belle de caractère, bien entendue de perspective et de dégradation, se termine par d'admirables plans de montagnes que surmonte un ciel lumineux. M. Corot a deviné l'analogie de certaines parties de la Maremme de Toscane avec les paysages orientaux : il a suivi l'exemple du Poussin, qui savait fondre les détails de la campagne de Rome dans les lignes des croquis qu'on lui apportait de l'Asie. Mais tout ce mérite, je dois en convenir, M. Corot l'eût démontré bien plus clairement au public, s'il ne s'était pas obstiné à faire les terrains du même ton que les rochers, à épaissir outre mesure les ombres portées, à donner à tous ses arbres un feuillage de *cochlearia*.

Sous ces rapports essentiels d'imitation, M. Aligny se montre cette année bien en avant de M. Corot ; la jolie *Vue de Civitella*, qu'on voit à l'entrée de la grande galerie, participe encore de la manière vague que jusqu'à ce jour M. Aligny avait conservée dans ses premiers plans. La *Vue d'Amalfi*, à laquelle on peut reprocher

un ton trop rosé dans la partie du tableau qui reçoit la lumière, montre chez M. Aligny un progrès notable d'exécution. Les deux arbres de droite sont aussi bien conçus, aussi élégamment exécutés, que M. Boguet aurait pu le faire, il y a vingt-cinq ans, dans ses meilleurs dessins. Les rochers du premier plan, reflétés dans la demi-teinte, sont rendus avec une finesse et une précision merveilleuses : que M. Aligny applique ces qualités nouvelles de son pinceau à un ouvrage important, et l'on verra si le public pourra supporter encore les premiers plans, comme en fait l'école routinière, crépis au plâtre neuf, sur un fond de cirage à l'anglaise.

M. Aligny n'est pas le seul dont nous admirions les progrès : voici venir M. Bodinier, l'an passé imitateur timide et maniéré des peintres du *Campo Santo*, aujourd'hui plus harmonieux, plus complet que pas un des paysagistes du salon. On connaît le mérite singulier des peintres italiens du XIV[e] siècle dans le paysage : on sait quel effet produit l'emploi résolu des teintes plates qu'ils ont introduites dans les fonds de leurs fresques. En voyant, il y a quelques années, M. Aligny et les hommes de son école chercher la simplicité d'effet, on a qualifié leur tentative de singerie des peintres gothiques : ce reproche, tout-à-fait injuste à l'égard de M. Aligny, s'appliquait exactement au premier paysage de M. Bodinier; les fonds découpés, les premiers plans secs et froids, les plantes maigres, parallèles et rangées comme dans les lignes d'une platebande, rendaient problématique à l'œil la direction noble et sérieuse des idées de M. Bodinier. Cette fois, les premiers plans n'ont pas encore toute la largeur de touche qu'on pourrait désirer : mais les fonds ont la plénitude et la solidité de la nature; l'aspect du paysage unit la gravité de l'intention à la plus irréprochable vérité. Quant aux animaux et aux figures, ils sont admirables : le jeune pâtre, qui, couché par terre, dessine, comme Giotto, sur la face aplatie du rocher, ferait à lui seul un charmant tableau.

Ces plantes inflexibles des peintres gothiques dont je parlais tout-à-l'heure, m'amènent à citer *la vieille Femme et le Mouton* de M. Delaberge, bien qu'à tout prendre il vaille mieux abandonner ce jeune peintre aux réflexions que l'effet de son tableau doit lui inspirer. Après d'incroyables efforts dans la voie de l'imitation minutieuse, M. Delaberge en est venu à neutraliser ses qualités de

profond coloriste : l'expérience qu'il fait aujourd'hui lui démontrera sans doute, beaucoup mieux que les conseils de la critique, que l'abstraction de certains détails est une des lois fondamentales du paysage, et qu'il n'y a point de paysage sans parti pris. Si M. Delaberge se résout à accepter cette vérité, si en même temps il cesse de se défier de lui-même à certains égards, il accomplira facilement la vocation qui l'appelle à tenir le premier rang parmi nos paysagistes familiers.

M. Jadin doit profiter aussi de la leçon sévère que le public lui inflige à propos de sa *Vue d'Aigues-Mortes*. L'an dernier, la *Plaine de Montfort-l'Amaury* lui avait conquis un grand et légitime succès. Aujourd'hui, M. Jadin est descendu de la peinture positive à la peinture de décors. On peut risquer de ces grosses couleurs à l'Opéra pour combattre la lumière dévorante du gaz : mais dans une toile de cinq pieds carrés, quelque mérite relatif dont on fasse preuve, on devient avec de tels moyens complètement inintelligible : quant à moi, du moins, il m'a été impossible de saisir la pensée de M. Jadin.

M. Cabat est certainement plus clair : doit-on le croire plus vrai ? j'hésite encore à le dire. On s'aperçoit que M. Cabat a fait cette année un effort sérieux pour échapper à la nuée de ses imitateurs. Il a étudié sur nature une assez grande page de la forêt de Fontainebleau : il a déployé un talent remarquable dans le dessin des arbres, le modelé des terrains et la dégradation des plans. Seulement M. Cabat est un de ces hommes qui, vivant avec la nature, s'obstinent par système à ne pas la voir telle qu'elle est, qui confondent le *procédé* et le *parti pris*, qui se placent en face de leur modèle avec la résolution formelle de le voir et de l'imiter dans le sens le plus accessible à leur pratique. On dirait de M. Cabat et de tous les hommes distingués qui suivent la même route, tels que MM. Jules Dupré, Flers, Bucquet, Rouillet, etc., que chacun s'est choisi un verre de couleur avec lequel il doit considérer les objets : la réunion de leurs ouvrages produit l'effet de la nature observée à travers les vitres d'un kiosque chinois. Il y a deux ans, c'était pour M. Cabat la vitre verte ; sa *Mare d'Auteuil* était peinte au verre bleu ; sa *Gorge-aux-Loups* l'est au verre jaune : un tel procédé n'a qu'un

inconvénient, c'est de supprimer tout l'air et toute l'humidité de la nature. M. Cabat deviendra certainement un grand peintre de paysage quand il prendra la résolution de voir avec ses yeux.

Je n'ai jamais dissimulé ma sympathie pour les hommes qui, dans l'art, se défient des séductions de la facilité. M. Marilhat, tout au contraire, s'était annoncé au dernier salon avec une manière résolue qui laissait craindre l'envahissement prochain de la peinture de convention. Cette année, sans rien perdre de sa confiance en lui-même, M. Marilhat nous révèle un incontestable progrès. Il serait difficile de trouver des plantes mieux dessinées, des lignes plus noblement comprises, des premiers plans mieux ajustés, une couleur plus chaude, une plus belle conduite de pinceau que dans son *Paysage composé des environs de Rosette*. Cet ouvrage produit d'autant plus d'impression que le public est moins à même de comparer le site avec la nature modèle. Nous devons l'avouer, notre témoignage particulier n'est pas entièrement favorable à M. Marilhat; la nature du Delta nous paraît ici agrandie et arrangée par un procédé intermédiaire entre celui de Cassas et celui de M. de Forbin. La petite *Vue de Fouah* est bien autrement vraie, et peut servir à contrôler l'exactitude du paysage de Rosette. M. Marilhat a trop de positif dans le talent pour ne pas redouter l'application du proverbe : *A beau mentir qui vient de loin.*

Nous ne sommes plus d'ailleurs dans le temps où, de bonne foi et sans prétention aucune, M. J.-V. Bertin pouvait impunément intituler un paysage : *Site de Messénie,* sans avoir approché de cent lieues les côtes de la Messénie. M. J.-V. Bertin est la meilleure preuve peut-être de l'obligation qu'a le peintre de faire parler le paysage. Depuis l'apparition de ses premiers tableaux, il a vu se renouveler à plusieurs reprises la face de l'école; à la vogue de Watelet a succédé la vogue de Michalon; il semble que M. J.-V. Bertin, médiocre imitateur de la nature, dessinateur timide et coloriste froid, moins vrai dans ses études que M. Bidauld, inférieur à Chauvin comme harmonie, et à M. Boguet comme précision de formes, il semble qu'un tel peintre n'aurait pu résister au premier choc; et pourtant vous le voyez encore debout, vous ne pouvez vous défendre d'une impression agréable en étu-

diant ses derniers ouvrages. C'est que M. J.-V. Bertin a, dans ce qu'il fait, le sentiment de la simplicité et de la grace; c'est qu'un certain parfum de l'antique émane de ses tableaux.

IV.

Je viens de faire, en faveur d'un homme de mérite injustement oublié par la critique, une exception à la règle que je me suis imposée de signaler dans l'exposition, non tout ce qui est bien, mais seulement ce qui indique une nouvelle direction d'idées. Ainsi je prie qu'on ne m'impute pas à mauvaise volonté la prétermission nécessaire de beaucoup de noms qui devraient trouver place dans une revue complète. Tel est le cas de MM. Giroux, Lapito, Rémond, Dagnan, et de Mlle Sarrasin, la Marphise de l'art dont Mme de Mirbel est la Bradamante. Mlle Sarrasin n'a point été au-delà de ses magnifiques études des Pyrénées; M. Dagnan en est encore à sa fraîche forêt de l'an dernier; M. Giroux n'a pas complètement dépouillé le vieil homme : il ne s'ensuit pas pour cela que j'accuse ces artistes et bien d'autres, d'avoir reculé.

J'attendrai, pour m'occuper sérieusement des peintres de marine, qu'un retour à la vérité forte se soit manifesté parmi eux. M. Gudin est toujours le Gudin d'autrefois; M. Garneray se montre inégal; les progrès de M. Mozin sont sensibles : il y a transformation complète chez M. Lepoittevin dont les eaux et le ciel sont vraiment très beaux : seulement n'oublions pas que M. Lepoittevin avait à revenir de loin, et qu'il n'est encore qu'à moitié de la route.

M. Granet, M. de Forbin, M. Dauzats, ont gardé leurs positions; M. Perrot s'est porté en avant : sa vue intérieure du *Campo Santo* de Pise est non-seulement un chef-d'œuvre de patience, un véritable monument d'exactitude; c'est aussi un excellent tableau, un tour de force de perspective aérienne, et dont l'illusion vaut celle des dioramas. Une couleur plus ferme, un dessin plus hardi, se révèlent dans le *Baptistère de Saint-Marc à Venise*, peint par M. Aurèle Robert; on voit de plus dans ce tableau des figures bien éclairées, bien disposées, et d'un beau caractère. M. Aurèle Robert s'est

créé du premier coup une spécialité dans laquelle il lui manque peu pour devenir un maître.

Je me laisserais plus facilement aller à ma sympathie pour M. Brascassat, si l'éclat de son exécution, et la force de modelé qu'il donne à ses animaux, compensaient pour moi l'abus que ce peintre fait des teintes neutres. Les teintes neutres sont à la véritable harmonie des tons ce qu'un fantôme est à un corps. Cette observation n'empêchera pas le taureau de M. Brascassat de produire partout et long-temps un irrésistible effet.

M. Ziégler a conservé dans ses portraits sa puissance d'effet et son extraordinaire habileté à peindre les armures. M. Decaisne nous montre une tête de *Mater dolorosa*, bien peinte, correctement dessinée, et d'une admirable expression. On remarque d'excellentes têtes d'étude de M. Court, des portraits de M. Bouquet, de M. Mottez, de Mme Rude, conçus dans un sentiment original. M. de Creuse annonce un dessinateur ferme et vrai. M. Henri Scheffer se distingue plus que personne par le sentiment juste de la physionomie. Le modelé de M. Steuben, dans ses portraits, n'est pas moins précieux que par le passé; mais peut-être a-t-on le droit de le trouver un peu rond. Dans sa *Bataille de Waterloo*, M. Steuben fait habilement vibrer la corde populaire. On aime à voir, comme gage de promesses qui se soutiennent, une étude de jeune fille, par M. Amiel. Il faut noter M. Gallait parmi les débutans qui donnent des espérances. M. Collin a fait avec talent, sur ce qui reste dans le midi de la France de la race des *Gitanos* ou *Bohémiens*, des études curieuses, et dont l'anthropologie profitera. Les progrès de Mme de Léomenil, autrefois Mlle Girard, dans le portrait au pastel, sont tout-à-fait dignes de remarque. M. Henriquel-Dupont se distingue plus qu'à l'ordinaire encore par l'harmonie délicieuse de son exécution. M. Dupré abuse de notre bonne foi : il date de Paris un dessin fait certainement à Athènes. M. Dupré ne fera pas les dupes qu'il s'imagine; s'il produit des témoins, je les récuse. Non certes, l'inspiration qui fait de tels ouvrages n'est pas une chose qu'il puisse tirer le matin de sa valise comme une pipe de tabac de Salonike.

J'aurais l'air de hasarder une mauvaise plaisanterie si j'osais parler des nouveaux progrès de Mme de Mirbel. Je connais des

amateurs de musique qui prétendent aussi que cette année Rubini est en progrès; la chose est possible, sans doute, mais qui pourra l'apprécier? Il en est de même de M[me] de Mirbel, dont le talent est arrivé à un degré de perfection qui émousse la louange tout autant que la critique. Il faut le dire cependant, au risque de se répéter, le portrait de la jeune madame P..... vaut tout ce que Petitot a jamais peint de plus délicat. Celui du roi produit l'effet des belles pierres gravées antiques. Quand on l'isole des objets de comparaison, la tête grandit à l'œil et revêt la puissance de la nature.

Après nous avoir montré Richelieu traînant Cinq-Mars à sa suite, et Mazarin mourant, M. Delaroche nous a donné cette année la *Mort du duc de Guise*. Son tableau, exécuté avec plus de soin encore que les précédens, et dans la même dimension, est aussi dans ce sentiment de comédie qui a fait dire à de bons juges que c'était là du Molière en peinture. L'intention du peintre se révèle dans la figure du roi, soulevant la portière et regardant du coin de l'œil si son ennemi est bien mort; elle n'est pas moins évidente dans la manière remplie de courtoisie dont les assassins s'écartent pour laisser voir au roi l'accomplissement de ses ordres. Mais le peintre reprend toute sa dignité, quand il montre le noble cadavre étendu sur la gauche du tableau. M. Delaroche n'a rien produit de plus ferme ni de mieux rendu que cette figure.

M. Delacroix, absorbé sans doute par les travaux de la salle qu'il décore au palais de la chambre des députés, n'a exposé qu'un petit nombre d'ouvrages, d'une importance secondaire. Les *Natchez* offrent un paysage d'un beau caractère; *le Prisonnier de Chillon* est une ébauche pleine d'ame et d'énergie. Dans sa *Crucifixion*, dont le Christ surtout nous semble remarquable, M. Delacroix s'est montré trop préoccupé du souvenir de Rubens.

M. Lugardon conserve ses qualités de dessinateur correct et hardi dans son *Guillaume Tell sauvant Baumgartner*. La faiblesse du paysage nuit à l'effet que devrait produire le tableau de M. Lugardon. Ce peintre éprouve, du reste, le sort de tous les hommes organisés pour la finesse du dessin : il faudrait qu'on mît à chacun de ses tableaux une étiquette ainsi conçue : *Le public est prié de faire attention au tableau de M. Lugardon, excellent dessinateur.* M. Sturler est aussi un peintre qui cherche la forme avec persévé-

rance et bonne foi ; mais pour lui, l'étiquette aurait beau faire : la *Mort de Suenon* et la *Mort de Brunehaut* sont des énigmes qui ne valent pas la peine qu'on les devine. On comprend mieux la peinture de M. Lestang, et la *Mort de Camoëns*, que ce peintre a exposée, mérite tout le succès qu'elle obtient. La composition en est simple et touchante, la peinture onctueuse et d'une belle pâte. M. Lestang est un des jeunes peintres qui, en dehors de l'influence de M. Ingres, témoignent le plus clairement de la bonne direction que la peinture semble avoir prise.

M. Lehmann, au contraire, a écrit le nom de son maître, M. Ingres, sur les moindres contours de son tableau. Cette influence se combine chez ce jeune homme avec celle de son organisation allemande, qui le porte à quelque chose de raide dans le trait et de cassé dans les plis. Plus qu'aucun des élèves de M. Ingres, M. Lehmann me semble doué du sentiment de la composition. On ne saurait, sans l'avoir vu, se faire une idée de la souplesse avec laquelle sont agencées les quatre figures dont se compose le tableau du *Départ du jeune Tobie*. Joignez à cela des qualités fortes de dessin, une expression naturellement grave et sentie, et vous trouverez de quoi compenser amplement ces fautes saillantes, comme j'aime tant, pour mon compte, à en rencontrer dans un *Maiden-speech*. Les portraits de M. Lehmann sont aussi fort beaux, quoique un peu durs, et produisent beaucoup d'effet.

Avec M. Lehmann nous aimons à citer Mlle Ellenrieder, dont les tableaux ne peuvent être considérés que comme des études d'après les maîtres, mais chez laquelle il faut reconnaître un goût de dessin admirable et un sentiment d'une extrême pureté. M. L. Boulanger est aussi revenu à l'imitation des maîtres vénitiens, dont il exposa pour son début un brillant pastiche. Autrefois, M. L. Boulanger ne voyait les Vénitiens que par l'épiderme du ton ; aujourd'hui il les imite dans la forme et la tournure. Quand nous voyons un homme tel que M. L. Boulanger, appelé tôt ou tard à prendre un rang élevé dans l'art, revenir sur ses pas, tenter sur lui-même un nouvel essai de réforme, quelque incomplet que cet essai nous paraisse, nous admirons une semblable persévérance, nous y reconnaissons un gage d'avenir. Le malheur est qu'un peintre soit en quelque sorte obligé d'exposer le fruit de toutes ses

tentatives. J'aurais voulu, pour M. Boulanger, qu'il pût apporter sous son bras la *Judith* et le *Prophète*, les accrocher furtivement un quart d'heure, et se dire : Je marche, mais je n'arrive pas encore.

On sait gré à M. L. Boulanger d'avancer; on remercierait volontiers M. Schnetz de ce qu'il veut bien se soutenir. Se soutenir, pour M. Schnetz, c'est faire un tableau d'une couleur franche, d'une composition heureuse, et dans laquelle se trouve une figure d'une expression miraculeuse : c'est celle de la jeune fille malade, que la vieille mère couvre de son corps, pour la défendre des attaques d'un de ces Allemands qui pillèrent Rome en 1527, à la plus grande gloire de l'empereur Charles-Quint. Heureusement que ce reître est ivre-mort, sans cela nous en voudrions à M. Schnetz du choix d'un pareil sujet. Cette figure d'ivrogne me rappelle, je ne sais pourquoi, la *Vieille folle*, que M. Pigal a si drôlement représentée, serrant, avec une énergie *michelangesque*, son bancal de mari entre deux portes. Je puis réparer ainsi un oubli grave que ce dédale de tableaux m'a fait commettre. M. Biard, dont la marche, il y a deux ans, nous semblait indécise entre Robert et Charlet, paraît s'être décidée pour la voie la moins sérieuse. Son *bon Gendarme*, son *Apprenti barbier*, arrachent le rire comme les meilleurs J. Steen; ces deux petits chefs-d'œuvre sont de plus touchés avec délicatesse. M. Biard comprend tout ce que ce genre de peinture exige de finesse dans l'exécution. J'aime beaucoup moins la *Traite des Nègres*, tableau dans lequel M. Biard a procédé par accumulation comme Hogarth. Ce n'est pas que je ne reconnaisse, sous un aspect gris et lourd, un grand mérite de dessin et d'expression dans ce tableau : je me plains seulement de ce que la représentation d'un sujet si odieux amuse ma vue sans émouvoir mon ame. J'ai beau faire, la *Traite des Nègres*, avec ses horreurs d'esclaves martyrisés et garottés, me fait l'effet d'un pendant aux *Comédiens ambulans* du même peintre.

C'est aussi par le défaut d'une expression profonde, ou plutôt par l'absence d'un mérite saillant au milieu de beaucoup de qualités estimables, que pèche le tableau de M. Vinchon, destiné à la chambre des députés, et représentant Boissy d'Anglas devant la tête de Féraud. Je n'en suis pas moins émerveillé qu'un résultat si

satisfaisant, quoique presque négatif, ait pu sortir du mode détestable, et nous l'espérons, à tout jamais abandonné, des concours. M. Gigoux n'est pas un artiste négatif, tant s'en faut! c'est encore un de ces hommes dont la marche nous échappe, et dont les progrès nous confondent. Depuis que M. Gigoux expose, nous avons vainement cherché à découvrir une qualité vraie chez ce peintre, notre espérance a toujours été déçue, et pourtant M. Gigoux a marché. Aujourd'hui la *Communion de Léonard de Vinci* nous démontre que personne n'est plus en état que M. Gigoux de conduire à bien et sans embarras une vaste machine pittoresque. Ce point accordé, il est inutile, je pense, de relever le dessin maniéré et souvent grotesque de M. Gigoux, le galbe pesant de ses figures, le *lazzi* constant de l'expression. Un seul reproche domine ici tous les autres, et condamne le tableau. Je ne blâme pas seulement M. Gigoux d'avoir traité ce sujet dans une manière antipathique à celle de Léonard; à mon sens, M. Gigoux devait choisir un saint dans sa religion, peindre la mort du Josépin ou l'apothéose de Piètre de Cortone. C'est l'inconvenance radicale de la conception que j'attaque; cette inconvenance me semble effacer tout le mérite qu'on peut reconnaître à l'exécution. Quoi! l'histoire vous dit que Léonard a voulu, par respect, recevoir le saint sacrement hors de son lit, et vous me montrez un vieillard à moitié nu, que deux portefaix (dont l'un se nomme François Ier) traînent à bas de son lit comme s'ils voulaient le jeter à la porte! J'engage ceux qui seraient tentés d'admirer le tableau de M. Gigoux à relire attentivement cette phrase de Vitruve: « Pour moi, je crois que l'on ne doit point estimer la peinture si elle ne représente pas la vérité; ce n'est pas assez que les choses soient bien peintes, il faut aussi que le dessin soit raisonnable, et qu'il n'y ait rien qui choque le bon sens. »

V.

Ce n'est pas ma faute si les sculpteurs contribuent eux-mêmes à diminuer l'importance que leurs travaux devraient avoir dans l'opinion. Jamais l'exposition de la statuaire n'a été si pauvre, jamais les hommes de quelque valeur n'ont paru mieux s'entendre

pour manquer ensemble à l'appel. La décoration des monumens qu'on achève en vertu de la loi des cent millions, occupe, il est vrai, presque exclusivement nos principaux sculpteurs. Le motif qu'on allègue pour excuser leur absence est donc acceptable pour cette fois; seulement il ne faut pas que ces artistes s'imaginent être devenus trop grands seigneurs pour désormais paraître au salon. Les fonds extraordinaires sont bien près de s'épuiser: à l'encombrement des travaux succédera l'inaction. Heureux alors celui qui de statuaire ne sera pas devenu un entrepreneur de sculpture! dans ces ouvrages pressés où l'on commande beaucoup plus qu'on n'exécute soi-même, on perd facilement l'habitude du travail, et quand le moment est venu de se rajeunir par une production originale, les sources de l'inspiration sont taries.

Quoique chargé de travaux considérables à l'arc de triomphe de l'Étoile, M. Etex n'a point imité l'exemple de ses collègues; il ne s'est pas cru dispensé de rappeler son nom au public; et si l'on doit lui adresser un reproche, c'est d'avoir exposé trop de morceaux à la fois. M. Etex est jeune: sa réputation, très jeune aussi, a besoin de mûrir par de nouveaux succès; il n'est pas seulement tenu de se soutenir, on doit exiger de lui qu'il marche en avant, et qu'il accomplisse les hautes espérances qui reposent sur son début. Les deux bas-reliefs en marbre de M. Etex sont fort remarqués; dans l'un il a représenté l'*Éducation de Laurent de Médicis et de ses frères*, dans l'autre le baiser que Françoise de Rimini donne à son amant après la lecture qui les perdit. Le mérite incontestable de M. Etex dans ses ouvrages, c'est d'avoir observé fidèlement le caractère des époques, de s'être fait *moyen-âge*, comme on dit, sans renoncer à la grace et à la pureté des formes. Non-seulement la composition de ces bas-reliefs est heureuse, mais encore l'exécution en est conduite dans le vrai sentiment du genre. La *Léda*, du même statuaire, se recommande par l'unité de galbe et d'aspect. Des trois bustes également en marbre qu'il a exposés, l'enfant me semble le meilleur; il unit l'élégance à la naïveté. Le reproche qu'on peut adresser à tous ces ouvrages, c'est qu'étant destinés à être vus de près, il eût fallu que le sculpteur les terminât avec un soin plus scrupuleux.

Les deux bustes de M. Dantan aîné, qu'on a déjà vus à l'expo-

sition des envois de Rome, ne méritent pas une semblable critique; ce sont des ouvrages d'un fini précieux et d'une très bonne exécution, quoique un peu ronde. Les bustes de M. Legendre-Hérald manquent de simplicité. M. Mercier, que nous nommons pour la première fois, et qui débute d'une manière distinguée par les bustes en marbre des plus jeunes fils du roi, a trouvé la vulgarité en cherchant le naturel de l'expression. M. Grevenich a exécuté pour Versailles un buste du grand Condé, d'un faire large et dans le caractère de l'époque. On remarque un très bon buste en plâtre de M. Duret, de jolies statuettes-portraits de M. Barre fils, et même de M. Pradier, le *Raphaël* et le *Benvenuto Cellini* de M. Feuchère, l'un marbre, l'autre modèle en plâtre; deux statues de demi-nature, ajustées avec goût dans le sentiment du XVIe siècle.

Les modèles de statues en plâtre ne sont ni très nombreux ni très remarquables. Le *Job* de M. Klagmann est plus pauvre encore que vrai; les lignes de cette figure ne sont pas comprises dans le sentiment de l'art. La *Cléopâtre* de M. Grevenich n'est pas non plus conforme aux lois de la ronde bosse. Exécutée en bas-relief, ce serait une bonne imitation des nymphes de Jean Goujon. M. Duseigneur, dans son *saint Augustin*, fait preuve d'un retour sincère aux règles sérieuses de l'art. Ses draperies sont encore lourdes et chiffonnées, la tête n'est ni antique ni africaine, comme devait l'être celle de l'évêque d'Hippone; pour exprimer le moment où saint Augustin conçoit le repentir de ses fautes, M. Duseigneur l'a représenté fléchissant et comme près de tomber à genoux; ces sortes de mouvemens intermédiaires ont toujours en sculpture l'inconvénient de l'obscurité. L'aspect général de ce modèle a de l'ampleur et de la simplicité. La *Madeleine* de M. Gechter présente une composition très heureuse, mais dans laquelle la forme manque d'élévation. Le meilleur de tous ces modèles est certainement le *jeune David*, de M. Chaponnière; ici le galbe est pur, la tête gracieuse et naïve; l'artiste a tiré bon parti de la grande épée et de la grosse tête de Goliath; on aimerait à voir M. Chaponnière perfectionner sur le marbre l'étude de cette agréable figure.

La curiosité des artistes avait été d'avance éveillée par l'annonce des ouvrages de M. Préault: on parlait de tentatives plus que har-



dies; mais le jury d'admission n'a pas laissé au public la liberté d'en juger par lui-même. Il eût fallu pourtant à cette exposition de la sculpture au moins quelque chose d'étrange pour raviver l'attention. On dirait, à parcourir cette salle, d'une séance de la chambre où l'on discute un projet d'intérêt local. Les rangs sont vides et les tribunes se dégarnissent.

VI.

Si le public était en goût de s'occuper de la gravure en médailles, j'appellerais son attention sur les travaux de M. Bovy, qui a le mérite de ne pas désespérer d'un art à peu près effacé de nos mœurs. Les ajustemens nouveaux qu'a risqués dans le cadre de ses médaillons M. Barre père, artiste dont la réputation est solidement établie, pourraient donner lieu à quelques développemens d'une critique spéciale. La gravure à la manière noire nous offre quelques excellens ouvrages de M. Prévost. Dans la gravure au burin, décidément abandonnée à son sort par l'indifférence du gouvernement, les noms de M. Girard et de M. Leroux se présentent à notre mémoire. L'ouvrage capital de M. Leroux est une *Léda*, d'après un prétendu tableau de Léonard de Vinci; c'est la plus grande planche sur acier qui ait encore été exécutée. M. Leroux a trouvé dans l'emploi de ce procédé des ressources d'effet toutes neuves, et dont il s'est habilement servi. M. Richomme, dans son admirable planche de *Henri IV jouant avec ses enfans*, d'après M. Ingres, a donné une digne sœur à celle d'*Adam et Ève*, d'après la fresque de Raphaël. Nous y retrouvons, avec plus d'expérience, le graveur pur et harmonieux qui recueillit alors de si justes applaudissemens.

Mais, je le sais, on fatigue aisément le lecteur par une nomenclature qui pourtant ne dépasse pas les bornes de la plus stricte impartialité. Il me tarde d'ailleurs de parler du dernier tableau de Léopold Robert. Ce tableau, qu'on devait voir au salon, n'étant arrivé qu'après l'expiration du terme de rigueur, est devenu l'objet d'une exhibition particulière. La mort récente de l'artiste, et les circonstances de cette mort, redoublent l'intérêt qu'excite son der-

nier chef-d'œuvre. Il n'appartient à personne, encore moins à ceux qui ont aimé la personne du peintre, et admiré l'extrême pureté de son caractère, de scruter les causes d'un tel suicide, ni d'en juger l'intention. Robert emporte avec lui le secret de ses chagrins, secret qui peut-être ne sera jamais pénétré. Mais son tableau reste, et joint à vingt autres tableaux tous vraiment supérieurs, il assure à l'homme qui les a produits une des gloires les plus durables de notre école.

Le tableau des *Pêcheurs de l'Adriatique* appartient à une série d'ouvrages dans lesquels Robert s'était proposé de parcourir le cercle des saisons en Italie. Le premier qu'on a vu, c'était l'automne; Robert avait réalisé cette saison par une scène de vendanges des environs de Naples. Ce tableau, connu sous le nom du *Retour de la madona dell'Arco*, appartient au public; on le voit dans la galerie du Luxembourg. En représentant l'*Arrivée des moissonneurs dans les Marais Pontins*, Robert exprima l'été; ce second tableau appartient au roi : on a cessé de le voir depuis son apparition au salon de 1831. Le peintre a voulu cette fois rendre le caractère poétique de l'hiver en Italie. Ce troisième ouvrage, d'une dimension supérieure au précédent, qui lui-même était plus grand que le premier tableau, vient d'être acquis par un particulier; il est à regretter qu'on ne se soit pas arrangé d'avance pour que les *Saisons* de M. Robert fussent réunies dans une des salles du Luxembourg. Plus tard, elles n'auraient pas été déplacées à côté des *Saisons* du Poussin.

On sait le principe sur lequel repose toute la peinture de Robert : il remonte aux usages naturels comme à la source de toute poésie; il fait voir l'homme dans ce qu'il a pu conserver des traces de son développement primitif; le combat des affections inhérentes à l'homme avec ses besoins, tels que les climats et les lieux les modifient, est l'élément dont il tire les beautés de l'art en les élevant jusqu'à l'expression la plus grandiose. Parmi les conditions du poème dont le nouvel ouvrage de Robert est comme le troisième chant, l'une des plus nécessaires est l'harmonie du site avec le caractère de la saison. Léopold Robert s'est fidèlement conformé à cette loi. Une plage grise et nue au milieu des mornes lagunes de Venise, est le lieu qu'il a choisi. Nous sommes ici déjà



loin des palais de Venise et de ses places de marbre, si magnifiques encore dans leur désolation; le peuple que Robert représente est le peuple vif, simple et gracieux dont Goldoni a reproduit les mœurs et le langage dans sa comédie vénitienne des *Baruffe Chiozzotte*, idylle digne de Théocrite, noyée au milieu de deux cents pièces toutes farcies de poudre, de perruques et de paniers. Chiozza est encore une trop grande ville pour la muse de Robert; elle s'est réfugiée dans le pauvre village de Palestrina, entièrement habité par des pêcheurs.

Le moment choisi par le peintre est celui qui précède immédiatement le départ pour la pêche de long cours. Le ciel est gris et sans présages; un regard exercé pourrait peut-être y lire le vague pronostic d'un gros temps. C'est pour cela, ou peut-être seulement à cause des périls de cette mer pendant la mauvaise saison, que tant de tristesse est répandue sur la scène, et surtout sur les groupes des femmes à la gauche du spectateur; une vieille assise semble craindre de ne plus vivre quand les pêcheurs reviendront; une jeune femme qui porte un enfant dans ses bras, pleure en dedans; une toute jeune fille, auprès d'elle, exprime seule, par sa physionomie ouverte et curieuse, l'insouciance naturelle à son âge. Ces trois personnages sont abrités par une muraille, tapissée d'une vigne jaunie, et sur laquelle un rayon du soleil vient mourir; de l'autre côté, c'est la barque dont une partie de l'équipage hisse la vergue et prépare les agrès. Au milieu du tableau, le patron distribue des ordres; deux jeunes garçons l'accompagnent; l'un d'eux, à qui l'on a confié la madone de la poupe, et la lanterne qui doit brûler aux pieds de cette madone, part évidemment pour son premier voyage; son visage, rayonnant de fierté et de joie, offre un contraste heureux avec l'expression triste ou indifférente du reste des assistans. Au-delà est un vieillard qui porte des courges pour la provision de la barque; son âge l'exclut d'une vie de fatigues et de dangers. Dans cette suite de travaux, que les générations se lèguent l'une à l'autre, il représente l'anneau qui va se briser au bout de la chaîne; l'enfant qui porte la madone renoue cette chaîne à l'extrémité opposée. Plus près du spectateur et à sa droite sont deux matelots, l'un debout, l'autre assis; leurs traits sont sérieux sans se crisper jusqu'à la tristesse; leur

âme n'éprouve ni confiance puérile, ni vaine inquiétude : c'est l'équilibre de sentimens et d'impressions nécessaire à l'âge viril, quand l'homme accomplit sa plus large part des devoirs matériels de son espèce. Pour compléter ce tableau d'une même situation agissant diversement sur toutes les nuances d'âge et de sexe, Robert a représenté au premier plan, entre les groupes de femmes et de pêcheurs, un adolescent roulant des filets avec un sérieux presque important : ce n'est plus la gloriole de l'enfance qui se croit utile à quelque chose ; ce n'est pas encore la confiance de l'homme fait, certain qu'on a besoin de lui. Au fond du tableau d'autres pêcheurs dérivent déjà vers la mer : leurs femmes les attendent au passage, sur le bord du canal, et montrent leurs enfans en signe d'adieu.

Le jugement public décidera si, dans cet ouvrage, le peintre de l'Adriatique a surpassé celui des Marais Pontins ; ce que nous pouvons affirmer, sans crainte d'être démenti par personne, c'est que l'exécution de Léopold Robert s'était remarquablement améliorée sous le rapport de la force et de l'habileté. L'influence des chefs-d'œuvre de l'école vénitienne sur la manière du peintre est évidente ; le groupe des femmes semble une inspiration directe de Jean Bellin, mais un Jean Bellin suave et élégant comme Raphaël.

Cet irrésistible besoin qui pousse les artistes tels que Léopold Robert vers les lieux où les convenances sociales n'ont pas encore dénaturé le type de l'espèce humaine, ne pourra bientôt plus être satisfait aussi près de nous. Chaque année, chaque jour efface un trait du modèle, pour y substituer une copie de nos usages, un reflet de nos idées. Le monde dans lequel l'intelligence humaine a reçu son plus beau développement, cette ceinture riante des contrées dont la Méditerranée est le centre, avait, il est vrai, sous mille invasions, vu disparaître presque toutes les traces de la civilisation antique ; mais l'heureux tempérament des causes naturelles qui avait donné à cette civilisation son caractère artiste, ayant conservé son action indépendante des fureurs de l'homme, chaque pli de vallée dans lequel un mur naturel protégeait la culture d'un sol fertile, était devenu comme le centre d'un monde oublié, reproduction partielle, mais exacte, du monde de l'antiquité. Ces derniers vestiges vont disparaître ; le souffle délétère de l'esprit

moderne pénètre en tout lieu ; on ne se dérobe point à son influence ainsi qu'au torrent des barbares ; l'homme court au-devant de ce souffle, et l'aspire comme un fluide régénérateur. Partout l'uniformité du costume devient le signe de l'uniformité des idées. Avant un siècle, toute la famille européenne sera confondue sous le niveau des mêmes habitudes et des mêmes lois. Quand cette nécessité providentielle sera accomplie, les peintres d'alors seront réduits à se créer une individualité factice, à chercher en eux-mêmes les sources d'une inspiration intime, et à ne plus espérer qu'en leurs propres ressources pour produire le beau dans l'art. Mais tant qu'il y aura hors de la société des modèles purs et entiers, la prétention de se suffire à soi-même ne produira que des œuvres incomplètes et boiteuses, et qui pâliront devant l'étude de la nature.

Il y a dix ans, les hommes qui dominaient la peinture avaient tellement exagéré l'importance des procédés mécaniques de l'art, que la poésie pittoresque semblait morte sans retour. Quelques artistes de talent, méconnaissant la mesure de leurs forces, ont cru qu'on pouvait faire de la peinture comme le Créateur a produit la lumière, d'un souffle, d'un mot. Dans le péril que de tels hommes faisaient courir à la partie positive de l'art, il a fallu réclamer à la fois, contre ces hommes et contre leurs devanciers, l'application des principes du bon sens ; on a dû protéger en même temps les efforts souvent incertains et toujours pénibles des hommes dans lesquels repose le germe du renouvellement, contre les séductions ou les succès de la routine et de l'adresse. Ce but paraît atteint ; l'école est entrée dans une voie plus large et plus tolérante qu'à aucune autre époque. Mais l'art nouveau n'est pas encore trouvé ; le bloc est à peine équarri ; pour fouiller le marbre, pour atteindre la vraie beauté, la beauté durable, il faut un ciseau patient, un style pur, une forme précise et sévère.

Trois chemins sont ouverts : se replier sur soi-même, se fier à ses forces comme Dédale et Prométhée ; ou bien suivre pas à pas les maîtres, prendre pour guide l'empreinte qu'ils ont laissée, et s'inspirer de leurs ouvrages ; ou bien enfin étudier directement la nature, source unique et féconde où ils ont puisé. Ce dernier parti est, selon nous, le meilleur de tous. Dans le partage des difficultés qu'impose l'exécution de ce plan, le lot des paysagistes est bien

plus riche que celui des peintres d'histoire. Les lieux ne changent pas du jour au lendemain comme les sociétés humaines. Les chemins de fer peuvent sillonner les Alpes, mais l'industrie humaine ne fondra pas les glaciers et ne ralentira pas la chute des torrens. Chaque jour, au contraire, altère et métamorphose les mœurs et les coutumes des nations. David, il y a cinquante ans, disposait de Rome entière, et la faisait poser devant lui. MM. Schnetz et Robert ont interrogé les solitudes de la Sabine et les repaires de Sonnino; en 1825, ils copiaient les bandits, mais à cette heure il n'y a plus de bandits; il n'y a plus de lazzaroni à Naples; Constantinople voit disparaître les turbans, et la Grèce grisonner les derniers de ses pallikares. Mais l'ancien monde n'est pas épuisé de tout point; l'Orient garde un trésor de beautés naturelles qui attendent d'autres Robert. Raphaël et Poussin traduisaient la Bible en poésie grecque et occidentale : sous cette version des Septante, il reste encore tout le texte hébreu. La vie des Arabes au désert, c'est la Bible en action : là vous trouverez une forme moins arrêtée sans doute et moins parfaite que la forme grecque, mais vous gagnerez en grandiose ce que vous aurez perdu du côté de la précision. M. Horace Vernet a bien compris cette vérité dans son voyage d'Alger, il a découvert la mine que la peinture est appelée à exploiter; mais si son esprit a deviné cette mine, son talent l'a laissée intacte : M. Vernet est trop imbibé lui-même des influences sociales, pour qu'il puisse librement aspirer ce souffle de poésie. C'est un trait charmant que d'avoir appelé *Eliézer et Rébecca* un tableau qui n'offre que l'imitation familière et actuelle des mœurs des Bédouins; mais, quelle que soit la délicatesse de pinceau avec laquelle le peintre a traité ce sujet, sa Rébecca a trop de la femme d'agent-de-change, et son Eliézer du capitaine d'état-major, pour qu'il y ait ici plus que l'indication de la marche à suivre.

Quoi qu'il en soit, une telle direction nous semble seule réellement féconde, que le peintre s'arrête, comme Léopold Robert, à l'imitation de ce qu'il voit, ou qu'embrassant une tâche encore plus pénible, il veuille interpréter les grandes figures de l'histoire d'après les figures vivantes et familières qui les rappellent encore le mieux. Parmi les raisons qui font désespérer de la peinture, on met en première ligne la ruine des croyances religieuses : les sujets

de dévotion sont, il est vrai, les plus heureux de tous pour l'invention et le style; mais l'incrédulité ou du moins le scepticisme n'étaient pas inconnus au siècle de Périclès ni à celui de Léon X. Il est vrai que les indifférens, comme Raphaël, ou les incrédules, comme Léonard, vivaient au milieu de populations dont la foi était vive et sincère; voilà pourquoi la peinture de Léonard et de Raphaël, reflet naïf de ces impressions extérieures, nous semble une peinture religieuse. Les hommes qui voudront aborder l'art dans le sens le plus élevé continueront sans doute de préférer les sujets religieux; mais l'orthodoxie n'est pas indispensable pour atteindre aux dernières cimes de l'invention. Séparons nettement ce qui ne doit pas être confondu; que la nature, toujours nouvelle et toujours inépuisable, soit le symbole et le perpétuel enseignement de l'art, et que l'art, docile et studieux, se rajeunisse éternellement dans la contemplation de son modèle.

Ch. Lenormant.

CONTEMPLATION.

A MON PÈRE.

M. Ampère, de l'Académie des sciences, a publié depuis quelques mois, sous le titre *d'Essai sur la Philosophie des Sciences* (1), une classification nouvelle de toutes les connaissances humaines, avec un exposé analytique de la marche qu'il a suivie et des considérations qui l'ont dirigé. La tête, véritablement encyclopédique et métaphysique, de l'illustre savant n'a pu procéder à ce complet inventaire de nos connaissances sans y porter un jour nouveau et y répandre beaucoup de vues profondes à côté de beaucoup d'autres ingénieuses. Mais la classification de M. Ampère, tout ingénieuse qu'elle est, tend à établir l'ordre naturel et vrai dans la distribution des sciences; l'auteur ne s'est point mis un jour à dresser un tableau encyclopédique avec un parti pris, avec une idée antérieure; il a marché par voie de découverte successive et de perfectionnement graduel. La manière lente dont cet ordre s'est formé, l'occasion, les tâtonnemens, les indications apparues à mesure, tout cela est raconté avec lucidité et naïveté dans une préface qui rappelle les habitudes d'exposition

(1) Librairie de Bachelier, quai des Augustins, 55.

familières aux savans métaphysiciens du XVIIe siècle. M. Ampère fait voir comment la symétrie constante des divisions et subdivisions, qui semblerait au premier abord un caractère artificiel, se rattache au contraire à la nature même de notre intelligence et prend sa raison dans la forme et les lois de nos facultés. On ne pourrait donner en quelques mots idée de cette base de la classification de M. Ampère ; le volume qu'il publie est destiné tout entier au développement et à la justification du principe dans l'ordre des sciences qu'il appelle *cosmologiques*, c'est-à-dire relatives à tous les êtres matériels dont l'univers est composé. Un prochain volume complètera le développement en ce qui concerne les sciences *noologiques*, c'est-à-dire relatives à l'étude de la pensée et des sociétés humaines. M. Ampère donnera aussi, dans un futur volume à part, les principaux résultats de ses observations psychologiques qui, remontant aux années de sa jeunesse, devront le classer parmi les idéologistes contemporains, à côté de son ami M. Maine de Biran : une longue note sur ce sujet, placée à la fin de sa préface, peut dès aujourd'hui en faire concevoir l'intérêt. En attendant ces publications si désirables, et à défaut d'une analyse tronquée de son présent volume, nous offrirons à nos lecteurs, ce qui leur agréera infiniment mieux, de beaux vers adressés au savant auteur de la classification par M. Ampère, son fils et notre collaborateur. Celui-ci ne fait que répondre, en quelque sorte, à une pièce de vers latins, que, sous le titre de *Carmen mnemonicum*, son père a jointe au tableau final en la lui dédiant. Ces vers latins, d'une excellente latinité et d'une précision parfaite, sans trop de sécheresse, reproduisent le ton de quelques exposés de Lucrèce. Les vers français que nous donnons n'embrassent, pour parler le langage de la classification, que le premier *embranchement* des sciences cosmologiques, c'est-à-dire les sciences mathématiques; on pourrait y mettre pour épigraphe le vers paternel

Jam numeros, spatium, vires et sidera noris.

Quant à l'élévation et au mérite de cette noble poésie philosophique, tous ceux qui apprécient certaines épîtres sérieuses de Voltaire, certaines pages du poème *de la Nature* de Lebrun, en jugeront mieux que nous ne pourrions dire.

Clermont, 1832.

Je viens à toi, mon père, au pied du Puy-de-Dôme ;
Je te trouve faisant le tour de ton royaume,

Royaume du savoir, grande et calme cité
Où loge tout problème et toute vérité.
Par ses mille chemins tu vas et te promènes,
Tu fais signe, en marchant, aux sciences humaines,
Et chacune aussitôt, d'un pas obéissant,
Accourt au lieu marqué par ton geste puissant.
Et toi, législateur des célestes compagnes,
Tu les ranges d'en haut, du haut de tes montagnes,
Comme un chef en bon ordre étend ses bataillons,
Ou comme un laboureur espace des sillons.
Oui, tu l'as bien choisi ce lieu pour ta pensée;
Ici devait mûrir ton œuvre, commencée
Ailleurs, en d'autres temps, au bord de cette mer,
Dans ces prés embaumés, dont tu respirais l'air :
Tu te souviens,.... les prés, les orangers d'Hières,
Rives toujours en fleur et toujours printannières;
Nos courses à tous deux dans ces champs caressés
D'une brise salubre à tes poumons lassés;
Toi, joyeux de marcher, moi de te voir revivre;
Aidant tes pas, ou bien te lisant dans un livre
Pris au hasard, parfois te murmurant mes vers,
Éclos d'un beau soleil de ces tièdes hivers;
Mais plus souvent, mon père, écoutant tes pensées
Incertaines encor, mais nombreuses, pressées,
Et renfermant déjà, dans la tige enfoui,
Le bourgeon maintenant en fleur épanoui.
Ici tout a changé: plus de pensers malades,
Plus, sous les orangers, de molles promenades;
Ici tout est plus fort; ton dessein a grandi,
Ton œuvre, alors à l'aube, a touché son midi.
Où comprendrais-tu mieux l'esprit caché des choses
Qu'en ce pays qui vit tant de métamorphoses?
Vous les savez, ô monts qui couliez embrasés,
O générations de volcans épuisés!
Là, commença ses jours, éclatante agonie,
Pascal, aigle blessé des foudres du génie.
Oui, ces lieux, ils sont grands, mon père, et tu fais bien

A tous leurs souvenirs d'associer le tien.
J'aime que ce soit là, dans ces monts solitaires,
Où pensait un Pascal, où brûlaient cent cratères,
J'aime que ce soit là que ta main ait planté
Ton arbre de savoir et d'immortalité.
Et je vois s'inclinant l'arbre dont, sur son âge,
Bacon, pour l'avenir, dressa le vaste ombrage,
Que le flot du savoir, qui débordait toujours,
Fit tomber de la rive et roulait dans son cours,
Et que, pour étayer notre encyclopédie,
Releva d'Alembert sur sa base agrandie;
Je le vois saluer l'arbre plus fortuné
Que mon glorieux père à mon siècle a donné.

Moi, ton fils, que berça d'abord ta voix savante,
Que t'enleva trop tôt la Muse décevante;
Mais qui gardai toujours en mon ame imprimé
Le culte du Savoir pour qui tu m'as formé,
J'ai roulé quelquefois parmi mes mille rêves,
Nombreux comme les flots qui brisent sur les grèves,
Oui, j'ai roulé ce songe en moi, de refléter
Le monde du savoir, et de l'oser chanter;
D'oser faire à notre âge ouïr la mélodie
D'une Muse inconnue, à la bouche hardie,
Au vol majestueux planant sur l'univers,
De qui la forte voix soufflerait en mes vers
Non d'un passé détruit la tradition morte,
Vaine ombre que du temps l'aile rapide emporte,
Non les songes déjà vieillis du genre humain,
Songes de trois mille ans qui pâliront demain,
Mais les choses et l'homme, et le monde et la vie,
Éclairés des splendeurs de la philosophie;
Mais nous et notre foi, nous, notre vérité,
Nos symboles de Dieu : nature! humanité!
Alors les temps, les lieux, les êtres et les mondes,
Flottant dans l'infini comme des mers profondes,
En gigantesques flots rouleraient sous mes pas;

Et si cet infini ne m'engloutissait pas,
Un jour on entendrait, sur sa vague aplanie,
D'un chant contemplateur la tranquille harmonie,
Que le siècle présent ne pourrait contenir,
Et qui déborderait sur l'immense avenir.
Laissez pousser le chêne au penchant des collines,
Laissez bercer le temps par les heures divines;
Qui sait ce que vivra le chêne aux verts sommets?
Et le temps au berceau grandira-t-il jamais?
Je ne veux aujourd'hui que préluder encore.
N'as-tu pas observé les monts, lorsque l'aurore
A semé seulement sur leurs fronts diaprés
Un peu de la splendeur de ses beaux doigts dorés;
Alors l'œil ne voit point les profondes vallées
Et les mille torrens, les plaines ondulées,
Les lointaines cités qu'il comptera plus tard,
Les abîmes profonds encombrés de brouillard;
Alors l'œil voit à peine au loin des cimes blanches,
D'où l'on entend rouler le bruit des avalanches;
Ainsi je veux, mon père, à cette heure effleurer
Le saint mont qui, pour moi, commence à s'éclairer.
Sur ton large horizon planant de cime en cime,
Je ne descendrai point sur tes pas dans l'abîme;
Mais viens, car pour mon vol j'aurai besoin de toi;
A travers l'infini, mon père, emporte-moi.

CONTEMPLATION PREMIÈRE.

URANIA.

Emporte-moi d'abord dans le pays des nombres (1),
Muette région, comme celle des ombres,
Où ne se mêle rien des choses d'ici-bas,
Ni mouvement, ni forme; où ne pénètre pas

(1) L'arithmologie, ou science des nombres.

Notre jour incomplet, vague et fausse lumière,
Qui de l'homme éblouit l'esprit et la paupière;
Mais où la certitude habite, où tes transports
Découvrent chaque jour de merveilleux rapports;
Où résonne, accessible à ton heureux génie,
Un concert sans parole et non sans harmonie;
Où tu fais resplendir, à tes vives clartés,
Du calcul infini les deux immensités!

Mon ame, qui n'y peut demeurer suspendue,
De ce monde idéal tombe dans l'étendue (1);
Elle découvre alors de nouvelles grandeurs,
Dans un autre infini lit d'autres profondeurs;
Elle voit, de tout temps existant dans l'espace,
Où l'univers encor n'avait pas pris sa place,
La *forme*, vide avant que l'être universel
Eût rempli de matière un contour éternel;
Vous, point, cercle, triangle, ellipses, paraboles,
Vous, d'un type increé figures et symboles,
N'avez-vous pas aussi des mystères sans fond,
Rapports, ordre certain, ravissement profond,
Qui faisaient immoler cent bœufs par Pythagore
Au dieu révélateur que la raison adore;
Qui faisaient qu'Archimède, en ses pensers perdu,
Ne sentait pas le fer sur son front descendu?
— Pourtant, ces grands mortels, ils n'avaient en partage
Qu'un peu de ce savoir, notre immense héritage;
Ainsi, leurs yeux voyaient des sels et des métaux,
Aux cavités des monts, se pendre les cristaux (2),
Qu'en bouquets nuancés, en joyaux diaphanes,
Dieu lui-même assortit loin des regards profanes;
Que pareils à la lampe en la main du mineur,
Dans la nuit qu'il habite allume le Seigneur,

(1) La géométrie.

(2) La géométrie moléculaire, ou crystallographie.

Dont il fait pour lui seul rayonner l'eau sereine,
Afin d'en éclairer sa veille souterraine;
Mais savaient-ils les lois, dont la simplicité
Efface, en l'expliquant, cette diversité;
Et la géométrie, incessamment vivante,
Que pratique, en secret, Dieu, de sa main savante,
Dieu qui peut tout sans peine, et peut tout à la fois,
Dieu qui fait se grouper par d'immuables lois
Des atomes légers dispersés sous les ondes,
Comme il fait dans les cieux se balancer des mondes.
Sur ces hauteurs, mon père, où tu m'as emporté,
Je sais qu'il est encor plus d'une vérité;
D'ici je crois sentir la *force* universelle (1)
Dont le foyer est Dieu, dont l'homme est l'étincelle,
La force que jamais il n'eût pu concevoir
S'il ne la sentait vivre en son libre pouvoir,
Qui ne s'absorbe pas dans l'inerte matière,
Mais s'y joint et la meut sans cesser d'être entière;
La force enfin d'où naît cet autre étonnement
De l'homme qui le voit partout, le *mouvement*;
Oui, partout et sans cesse, à nos pieds, sur nos têtes,
Et non pas seulement dans le vent des tempêtes,
Dans le torrent qui tombe ou dans l'aigle qui fuit,
Dans la foudre qui vole en sillonnant la nuit,
Mais dans le lent effort du glacier qui s'affaisse,
Du rocher que le temps travaille, et qu'il abaisse.
Partout, ô mouvement! je te sens, je te vois....
Sans doute il serait beau de dévoiler tes lois,
Tour à tour de te peindre, errant, captif ou libre,
Produisant le repos enfin par l'équilibre;
Mais pour ces grands objets, impalpables aux sens,
Je ne trouverais plus que de vagues accens;
La muse se fatigue à ces hauteurs sublimes,
Ses beaux pieds sont meurtris et saignent sur leurs cimes;
Un vertige me prend, tout se trouble à mes yeux;

(1) La mécanique, science des forces et des mouvemens.

Ah! pour nous reposer, viens, descendons aux cieux (1).
Qu'ils sont beaux dans la nuit et dans la solitude!
Comme ils invitent l'ame à leur tranquille étude!
Aussi de l'Orient les antiques pasteurs (2)
Elevèrent d'abord leurs yeux contemplateurs
Vers ce ciel qu'ils voyaient comme une roue immense,
Dont chaque soir, sans bruit, la course recommence,
Et dont les feux, versant un éclat pâle et pur,
Leur semblaient des clous d'or sur un plafond d'azur;
La Grèce vit plus tard l'astre que la nuit voile
S'endormir chaque soir avec une autre étoile,
Les planètes en chœur s'avancer, s'arrêter,
Retourner en arrière ou se précipiter,
Ainsi qu'entrelaçaient leurs danses fortunées
Les vierges d'Eleusis ou des panathénées;
Elle vit, déplaçant son lit à l'horizon,
Le soleil éveiller l'une ou l'autre saison,
Traçant sur l'écliptique une route assurée,...
Son pas changer des nuits la longueur mesurée,
Et, comme autour du monde il voyage en un jour,
Dans les cieux, de l'année accomplir le grand tour.
Moi-même, abandonnant mes sens à l'apparence,
A ces illusions j'aime à donner créance;
J'aime à m'imaginer la terre des mortels,
Centre du mouvement des globes éternels,
Immobile et laissant, comme une jeune reine,
Ses mille astres former sa pompe souveraine.
Mais la science parle, et sa sévère voix (3)
Me dit que rien n'est vrai de tout ce que je vois.
La main de Copernic a brisé le prestige;
En dépit de mes sens, je le crois, ô prodige!
Et perçant le bandeau dont mes yeux sont couverts,

(1) L'uranologie, ou science du ciel.

(2) L'uranographie, ou description des mouvemens apparens des astres.

(3) L'héliostatique, ou explication des mouvemens réels des astres, en supposant le soleil immobile au centre de notre système planétaire.

Par-delà j'aperçois l'invisible univers,
Univers seul réel, qu'à notre faible vue,
D'une sublime nuit, voile son étendue,
Où nous vivons dans l'ombre entourés de clarté,
Aveugles tâtonnant dans son immensité.
Adieu les chœurs légers des planètes brillantes,
Et le dôme d'azur, et ses lampes roulantes!
Adieu ce beau soleil, de la terre amoureux,
Esclave de ses fils et se levant pour eux,
Qui n'avait d'autre soin, dans toute la nature,
Que de lui faire au ciel reluire une ceinture!
Adieu la terre enfin, paresseuse beauté,
Se berçant sur son lit dans l'espace arrêté,
Cependant qu'adorait son trône solitaire
L'univers prosterné, complaisant tributaire,
Fait pour être un spectacle à ses vagues ennuis,
Pour égayer ses jours, pour embellir ses nuits!
Plus de ciel... il n'est pas! son azur est mensonge;
Plus rien qu'un vide immense où le regard qui plonge
Voit dans l'espace noir des flots d'astres nombreux,
Trop loin pour que jamais nous soyons rien pour eux;
En un coin de ce vide,... et là bas,... notre monde;
Le soleil, masse immense et que la flamme inonde;
Monotone, et roulant sur son rapide essieu
Le disque sans rayons de sa meule de feu;
Onze globes divers de vitesse et de masse
D'un inégal essor emportés dans l'espace,
Se renvoyant entre eux ses traits étincelans,
Et comme pêle-mêle autour de lui roulans
Avec ce qui les suit, lune, anneau, satellite,
Qu'un même mouvement entraîne et précipite;
Et nous-mêmes enfin, penser qui fait frémir!
Sur ce globe paisible et qui semble dormir,
Plus rapides cent fois que le boulet qui vole,
Ou que le son ailé qui porte la parole,
Nous traversons aussi le vide spacieux;
Nous roulons, nous tombons, nous fuyons dans les cieux.

Un homme osa tenter ces ténèbres profondes (1)
Et se jeter vivant dans ce gouffre des mondes,
Cet homme était Kepler, l'intrépide Germain
Qui, changeant mille fois de guide et de chemin,
Des sons et des couleurs consultant l'harmonie,
Vingt ans de rêve en rêve égara son génie;
Car à tout, de ce monde, il demandait les lois,
Même aux songes hardis des sages d'autrefois.
Un jour il les trouva: « Je puis, dit-il, attendre,
Si le siècle où je vis n'est pas mûr pour m'entendre.
Pour qu'on apprît les lois de ces globes roulans,
Le Dieu du ciel m'a bien attendu six mille ans! »
Du Christ de la science annonçant la venue,
Kepler du tabernacle avait ouvert la nue;
Alors du Dieu voyant, adoré par Platon (2),
Le verbe se fit homme, il s'appela Newton;
Il vint, il révéla le principe suprême,
Constant, universel, un comme Dieu lui-même.
Les mondes se taisaient, il dit: Attraction!
Ce mot, c'était le mot de la création.
Cependant, par-delà les orbes planétaires
L'homme retrouve encor d'insondables mystères;
Et comment pourrions-nous par des pensers certains
Atteindre de si bas des astres si lointains,
Que peut-être il en est, dont, jamais observée,
La lumière voyage et n'est pas arrivée?
Mais voici la merveille, et des étonnemens
Le plus grand... la science a ses pressentimens:
S'il est là des soleils, s'il est là des orbites,
Des planètes tournant avec leurs satellites,
A ces mondes perdus dont son génie est roi,
D'ici Newton leur maître impose encor sa loi!
Que dis-je? on a sondé ces régions voilées;
Les bornes du possible ont été reculées!

(1) L'astronomie, ou connaissance des lois du système planétaire.
(2) Mécanique céleste, fondée sur l'attraction.

Un mortel a pu voir, armé d'un œil géant,
Osciller des lueurs aux confins du néant,
C'est vous dont votre Herschel, ô pâles nébuleuses,
Découvrit les clartés qu'on dirait fabuleuses!
Il aperçut en vous des germes d'univers,
Qui, selon leurs aspects et leurs âges divers,
Ou contenaient encor leurs semences fécondes,
Ou déjà répandaient leurs poussières de mondes!
Eh bien! de ces lueurs blanchâtres, que les yeux
Discernent vaguement aux limites des cieux,
UNE renfermerait les étoiles sans nombre,
Qui font étinceler les abîmes de l'ombre,
Ce grand cintre lacté qui n'est jamais terni,
Arche d'un pont brisé qui mène à l'infini;
Mille mondes encore et le monde où nous sommes...
Ah! la terre est trop loin... je ne vois plus les hommes.

J.-J. AMPÈRE.

VISITE

A LATTAQUIÉ.

Il y a eu en Orient quatre ou cinq villes du nom de Laodicée; celle dont nous voulons parler était connue sous la dénomination de Laodicée-sur-la-Mer (*ad mare*); c'était la plus belle et la plus noble des cités de ce nom. Malgré son importance aux temps anciens et au moyen-âge, Laodicée de Syrie n'a point trouvé dans l'histoire une fidèle gardienne de ses souvenirs; nous n'avons que des notions fort incomplètes sur le passé de cette ville. Il ne sera point question ici du moyen-âge; pour ce qui touche à l'antiquité, nous dirons que différentes médailles frappées en sa mémoire, et le combat de Dolabella et de Cassius sur ses rivages, semblent résumer à peu près l'histoire de Laodicée. Dolabella, troisième mari de la fille de Cicéron, marchant contre la Syrie à la tête d'une flotte nombreuse, rencontra dans Cassius un terrible ennemi; ayant perdu ses galères et tout espoir de conquête, il s'immola

lui-même sur les débris de sa fortune, et Laodicée vit la chute et la fin dernière d'un des Romains les plus remuans de cette époque.

Cette ville se nomme aujourd'hui Lattaquié ou Ladiquié; on la comptait encore, dans le siècle dernier, au nombre des villes les plus florissantes de la côte de Syrie. Elle a été tant de fois bouleversée par des tremblemens de terre, qu'on n'y peut faire un pas sans rencontrer des décombres. La ville de Seleucus, assise sur un sol volcanisé, qui semble trembler sans cesse, a de la peine à se tenir debout; sa principale occupation consiste à se relever de ses propres ruines. Le tremblement de terre de 1822 lui fut surtout funeste; des quartiers tout entiers tombèrent, et le grand khan de Lattaquié ne put résister à la secousse. La population de la cité arabe est réduite à 6,000 habitans environ : musulmans, 5,300; Grecs schismatiques, 5 ou 600; une cinquantaine de Maronites et autant de Juifs. Les Grecs ont cinq chapelles; la petite église du couvent de Terre-Sainte sert de sanctuaire aux familles catholiques; un seul religieux habite le couvent latin. Les musulmans de Lattaquié ne sont pas d'humeur facile et tolérante; leur piété fanatique leur donne des traits de ressemblance avec les musulmans de Damas et de Tripoli. Non contens des onze mosquées qu'ils avaient déjà, ils viennent d'en bâtir une douzième en l'honneur d'un cheik Mougrabbin, mort de la peste depuis quatre ans, et placé par eux au rang des saints de l'islamisme. La mosquée du cheik Mougrabbin s'élève sur une hauteur où fut le château de Laodicée; le luxe et l'élégance de l'édifice, les ornemens dont on l'entoure, annoncent bien vite que c'est la dévotion d'un peuple crédule qui en fait les frais. Les musulmans de cette ville implorent avec autant de confiance le cheik Mougrabbin que le prophète de Médine; ils ont voué un culte particulier à sa mémoire, et comptent beaucoup sur sa protection souveraine pour passer au dernier jour sur le pont de fil jeté à travers les flammes de la géhenne.

Voici en quelques mots la biographie du cheik Mougrabbin. Mahomet (c'est le nom du santon) naquit en Barbarie en 1775; il choisit la Syrie comme le théâtre le plus digne de ses vertus et de ses miracles, et alla d'abord dans la cité d'Alep. Ce n'est pas là que Mahomet devait avoir le plus de succès : ayant un jour prêché

que c'était un crime de permettre aux Francs d'aller à cheval dans la ville, parce que le cheval est chéri du prophète, l'apôtre barbaresque reçut ordre de sortir d'Alep et de n'y plus reparaître; il se réfugia dans un bourg voisin d'Alep, connu par l'étrange licence de ses mœurs; le cheik, s'obstinant à vouloir convertir les habitans de ce bourg, en fut chassé et se rendit à Lattaquié. Une de ses premières œuvres à Lattaquié, ce fut de faire assassiner un chef de la secte des Nosaïris ou Ansariens, répandus dans la partie septentrionale du Liban. Le santon Mougrabbin trouva dans la ville de Lattaquié des cœurs qui recueillirent ses saintes paroles, des bouches qui publièrent ses miracles; il se vantait d'entretenir un commerce habituel avec Dieu et les anges, et les musulmans croyaient cela comme parole de Koran. Il n'est point de maison turque qui ne se fît gloire de recevoir cet autre élu d'Allah; disons même que la porte des harems ne se fermait jamais pour lui.

Le tombeau du cheik Mahomet, dressé en forme de catafalque, est renfermé dans la nouvelle mosquée; il est en marbre et revêtu d'une draperie; aux quatre coins du sépulcre pendent de longs rosaires. J'ai vu des groupes de musulmans prier autour du tombeau, assis sur leurs talons et branlant la tête; ils comptaient les quatre-vingt-dix-neuf grains de leur *cumbolio* en répétant à chaque grain avec une endormante monotonie : —*Alla-Kébir*, —*Dieu est grand*.—Quelqu'un qui, passant auprès de la mosquée, eût entendu un pareil bourdonnement, sans en savoir la cause, eût pu croire facilement qu'une ruche d'abeilles était enfermée dans l'édifice plutôt qu'un sépulcre entouré de dévots musulmans.

Les bazars sont comme l'image du commerce dans une cité asiatique; le dénuement et la solitude des bazars de Lattaquié prouvent assez que les beaux jours de cette ville sont passés. Le tabac de Lattaquié, si doux, si parfumé, le meilleur et le plus célèbre d'Orient, est cultivé par les Ansariens dans les montagnes voisines. Cette peuplade vend tous les ans pour cinq à six cents piastres de tabac. Les Ansariens donnent à leur *toutoun* (tabac) la suave odeur et la couleur noire qui le distinguent en brûlant d'un bois nommé *ezez*; ils suspendent le *toutoun* en feuilles au plancher de leurs cabanes, et ces feuilles se parfument et se brunissent par la fumée du ezez. En cultivant ainsi la plante fameuse à laquelle la

moitié de l'univers a voué un culte désormais impérissable, que de jouissances, que de tranquilles plaisirs les Ansariens préparent! Pour un véritable Oriental, le bonheur est une plante qui fleurit dans les montagnes de Lattaquié, et c'est la peuplade ansarienne, peuplade sauvage et sombre, haïe et méprisée des musulmans, qui envoie chaque année aux bords du Bosphore et aux rivages du Nil les plus aimées des feuilles de *toutoun*, source de consolation et de volupté.

Les autres productions de Lattaquié, telles que la soie, les galles, la laine et la cire, sont trop peu abondantes pour qu'on s'y arrête; citons seulement le coton de ce pays que les commerçans estiment beaucoup, et qui forme, après le tabac, la ressource la plus importante des Lattaquiotes. L'huile d'olive est détestable; l'huile de noix vaut mieux, quelqu'insipide qu'elle paraisse. Jadis les vins de Laodicée coulaient dans les banquets d'Alexandrie; la cité égyptienne n'en connaissait pas de meilleurs; les mêmes vignobles sont toujours là, mais la liqueur autrefois tant vantée aurait en France tout au plus la renommée des vins de Surêne. On s'explique difficilement une semblable décadence, surtout quand on a mangé des raisins de Lattaquié qui sont délicieux, et que les habitans font sécher au soleil. Les plus beaux raisins, ceux dont les grains sont énormes, proviennent des montagnes de *Sahioum*, à l'est de Lattaquié. Cette ville reçoit tous les ans des bords du Nil une grande quantité de la poudre appelée *henné*, qui occupe tant de place dans la toilette des femmes d'Orient; Lattaquié se charge d'expédier de cette poudre égyptienne à Antioche, à Alep, aux principales cités de la Perse. La poudre de *henné* est de couleur verte; elle devient rouge aussitôt qu'on l'applique mouillée sur la peau.

L'ancien port de Laodicée, qui pouvait contenir, si l'on en croit l'histoire, plus de mille galères, est aujourd'hui en partie comblé, en partie couvert d'orangers, de citroniers, de mûriers et de jujubiers, formant un vaste jardin. Le port où mouillent maintenant les navires, n'est autre chose qu'un bassin suffisant à peine à dix ou douze bâtimens marchands. Si Dolabella revenait aujourd'hui à Laodicée avec sa flotte, il serait très embarrassé de trouver un mouillage, et les Romains seraient peut-être assez surpris de

cueillir des oranges et des jujubes là où leurs galères se balançaient autrefois sur les eaux. Le tremblement de terre de 1822 en renversant une partie du château construit à l'entrée du port, a encombré de débris cette entrée déjà bien étroite, de sorte qu'à présent les navires au-dessus de trois cents tonneaux ne peuvent s'engager dans le port. Des mains habiles qui nettoieraient le bassin de Lattaquié, pourraient en faire un asile commode et sûr; mais avant que des mains habiles se mettent à l'œuvre dans ces pays-là, par combien d'évènemens il aura fallu passer!

Après tant de violentes secousses, il ne faut point s'attendre à trouver debout les monumens de l'ancienne Laodicée. Le seul débris remarquable des siècles antiques, c'est un édifice carré, aujourd'hui converti en mosquée, revêtu d'insignes militaires tels que des casques, des boucliers, des gardes d'épée; les savans ont pensé que cet édifice était un arc de triomphe élevé en l'honneur de Lucius Verus ou de Septime-Sévère. On peut citer aussi les ruines d'une grande église du moyen-âge, des restes de portiques et de colonnades, des chambres sépulcrales taillées dans des rochers voisins de la mer. Il est à présumer que le sol de Lattaquié cache dans son sein des monumens ou d'intéressantes ruines ensevelis à la suite des tremblemens de terre; les fouilleurs ne creuseraient point en vain dans l'enceinte de la cité, rivale d'Apamée et d'Antioche. Les vestiges circulaires de l'ancienne Laodicée, qu'on peut suivre encore, lui donnent une circonférence de plus d'une lieue et demie. On fait en trois quarts d'heure le tour de la ville nouvelle. Ainsi donc les voyageurs curieux des ruines du passé n'auront pas aujourd'hui beaucoup de choses à admirer à Lattaquié; mais les amans de la belle nature et des rians paysages y trouveront de quoi satisfaire leur goût. Les oliviers, les mûriers, les palmiers et les orangers, mêlés à toute espèce d'arbustes et de fleurs, répandus sur un sol inégal, dans les vallons et sur les collines, forment un spectacle dont l'œil ne se lasse point; la côte de Lattaquié est surtout charmante et pittoresque à voir, quand on y arrive par mer.

L'air de ce pays est très sain. En été, les habitans dorment sur des terrasses faites d'étoupes et de chaux, et la fièvre ne les atteint point. Mais la ville est fort mal propre, et les cadavres

d'animaux, et les ordures qu'on entasse dans le quartier grec, exhalent des miasmes impurs qui pourraient nuire à la santé des habitans. Dans ces dernières années, on allait jusqu'à jeter dans le quartier grec le corps de ceux qu'on avait pendus, empalés ou crucifiés. L'eau de Lattaquié est mauvaise; la seule bonne fontaine est celle de Saint-Alexis, à peu de distance de la ville, et c'est là que vont puiser la plupart des habitans.

Il est peu de villes en Syrie où les chrétiens soient aussi amoureux des plaisirs et des fêtes qu'à Lattaquié. A les voir ainsi perpétuellement disposés à s'amuser, on ne dirait pas que la domination musulmane étend sur eux de pesantes chaînes. Les femmes de Lattaquié sont en général belles; l'éclat et la noblesse de leur costume ne les servent pas médiocrement. Les chrétiens forment souvent le soir des réunions joyeuses; au printemps, en été et en automne, les familles ou les amis s'asseient en cercle dans la cour des maisons sur des nattes et des tapis; en hiver, dans une des salles intérieures meublées de divans écarlates. Là, les heures se passent en causeries, en récits, en contes merveilleux; souvent les femmes dansent en cadence à la manière des almées égyptiennes; les hommes chantent au bruit du psaltérion; Karakous (le polichinelle d'Orient) y donne des représentations tant soit peu licencieuses; et au-dessus de tous les groupes, la fumée odorante du kassabé ou du narguillé s'élève en nuages blancs. Dans ces réunions du soir se retraçaient à mes yeux différentes scènes de la vie arabe; les mœurs et les coutumes locales étaient là devant moi sans mystère, sans aucun de ces voiles qui dérobent la vérité au voyageur. Entre autres sujets de causerie, on parlait de la honte qui s'attache à une jeune fille arrivée à sa vingtième année sans avoir trouvé un époux; car la grande affaire d'une bonne mère, à Lattaquié, est de marier sa fille, n'importe de quelle manière, n'importe avec quel mari : plus une fille se marie jeune, plus elle a de droits au respect et à l'estime de tous. On imagine facilement que de pareils préjugés doivent faire bien des victimes. J'ai entendu raconter à ce sujet une histoire assez triste.

Une jeune fille, nommée Eudoxie, Arabe chrétienne de la communion grecque, vivait à Lattaquié, il y a sept à huit ans. Dans

les pays d'Orient où les races humaines offrent une précoce maturité, l'enfance et le mariage vont souvent ensemble; chez nous, on a peine à comprendre qu'une fille se marie à dix ou douze ans; c'est cependant ce qui arrive fréquemment dans les régions asiatiques. Par suite de cette coutume, et surtout à cause des préjugés de Lattaquié dont je parlais tout-à-l'heure, Eudoxie avait épousé à dix ans un Arabe de soixante ans, nommé Dimitri, appartenant, comme elle, à l'église grecque. Dimitri aimait Eudoxie toute enfant qu'elle était; il lui semblait que cette union rajeunirait son cœur, renouvellerait son existence, et que par là une vie nouvelle commencerait pour lui. Une telle différence d'âge n'effraya point les parens d'Eudoxie pauvres et sans espoir de fortune; sa mère s'était dit : Ma fille ne possède rien dans ce monde; elle trouvera difficilement un époux; quelle honte pour elle si elle parvenait à sa vingtième année sans se marier! Il faut bénir Dieu de nous avoir envoyé Dimitri pour être l'époux de notre fille.

Quand on n'a que dix ans, peut-on ne pas obéir aveuglément à une mère? D'ailleurs que sait-on à cet âge? On connaît et on aime les caresses de la famille, les fleurs qui brillent aux champs, les papillons aux ailes d'argent, d'or ou d'azur, qui jouent et s'envolent sous le soleil. Eudoxie savait quelque chose de plus pourtant; elle savait qu'elle était jolie et la plus jolie des vierges de Lattaquié. Elle avait donc silencieusement obéi à sa mère, se fiant à sa tendresse et aux soins de la Providence pour n'être pas malheureuse dans l'avenir. Lorsque la destinée unit une très jeune fille à un très vieux mari, il n'est guère possible d'espérer de la sympathie et un mutuel amour; une seule chose alors serait capable de séduire l'ame insouciante d'une jeune fille, la richesse ou l'aisance dans la vie; un ménage où tout abonde, la perpétuelle satisfaction de tous les besoins, de tous les caprices, une couronne de sequins sur la tête, un collier d'or ou de perles, un châle de cachemire à la ceinture, tout cela peut adoucir bien des ennuis intérieurs; mais si la misère s'assied au foyer, s'il faut chaque jour chercher son pain, on tombe de tristesse en tristesse, de douleur en douleur, et la vie n'est plus qu'un long deuil. C'est ce qui arriva pour Eudoxie : elle était pauvre, et Dimitri, son mari, était aussi pauvre qu'elle. Dimitri avait pour unique trésor un excellent caractère,

une humeur douce, facile, enjouée; il avait pour maxime qu'on ne doit point prendre la vie au sérieux, qu'il y a toujours un bien caché sous les plus grands maux. — Je suis pauvre, disait-il souvent; je ne suis point pour cela malheureux; je me contente des miettes de pain que la Providence m'envoie, sans jamais envier au riche sa table abondante; je dors paisiblement sur une natte dans ma cabane de pierre, et jamais je ne songe aux tapis, aux divans, aux belles maisons que d'autres ont reçus en partage. Parfois, il est vrai, j'ai des privations à subir, des momens amers à passer, mais il ne m'arrive point de me lamenter ni de pleurer. Quand même je remplirais les montagnes de Lattaquié du bruit de ma voix gémissante, je ne changerais rien à mon destin; quand il s'échapperait de mes yeux assez de larmes pour former un fleuve comme le *Nahr-el-Kébir*, l'aurore de chacun de mes jours ne se teindrait point de couleurs plus brillantes. Pourvu que je voie de temps en temps sourire mon Eudoxie, pourvu qu'une fois par semaine il coule un peu de vin ou d'eau-de-vie dans ma tasse de bois, je suis content, et le dimanche, dans notre chapelle grecque, je mêle volontiers ma voix à la voix des papas qui chantent *Kyrie eleyson*.

Les réflexions de Dimitri ne charmaient point Eudoxie, qui n'avait ni le même caractère, ni la même philosophie. Cette jolie enfant, durant les premiers temps de son mariage, n'avait jamais rêvé ni réfléchi; jamais elle ne s'était surprise, pensant à elle-même et au lendemain. Les seize ans arrivés, un voile tomba de ses yeux; elle ne vit autour d'elle qu'isolement et pauvreté. Eudoxie répondait par de la mélancolie à la gaieté de Dimitri; aucun mot ne sortait de sa bouche qui pût offenser son mari, mais elle s'attristait de sa misère et n'osait regarder l'avenir sans effroi. L'obéissance et la résignation sont les deux vertus nécessaires aux femmes d'Orient; Eudoxie ne se plaignait point, et renfermait dans son ame ses agitations, ses craintes, ses douleurs. Un jour cependant que sa mère, plus tendre que de coutume, la questionnait sur ses secrètes pensées, sur ses sentimens intimes, Eudoxie, agenouillée à ses côtés, se mit à lui confier une partie de ses tristesses. — Bonne mère, lui dit-elle, vous m'avez trop aimée; si vos sollicitudes pour moi eussent été moins vives, vous ne vous seriez pas tant pressée de me donner un époux; peut-être n'avez-vous pas

songé qu'il me serait difficile d'être parfaitement heureuse avec un mari qui a cinquante ans de plus que moi, et qui n'a reçu de la main de Dieu aucun des biens de la terre. Dimitri m'a répété plus d'une fois que je suis belle; êtes-vous sûre que si Dimitri ne m'eût point épousée, nul autre chrétien n'eût voulu passer sa vie avec moi? J'ai quelquefois entendu dire qu'une jolie fille ne vieillit point dans la solitude et l'abandon. Pardon, bonne mère, je me sens du remords et du chagrin de ce peu de paroles que je viens de vous faire entendre; je ne suis point comme Dimitri, qui croit que tout est écrit d'avance dans un livre éternel, et que cette écriture redoutable ne s'efface point : chaque matin je prie Dieu, et j'espère que, si quelque chose de mauvais pour nous est écrit dans le grand livre des destinées, le doigt divin l'effacera. — Ainsi parlait Eudoxie, et de grosses larmes brillaient suspendues à ses longs cils noirs; sa mère cherchait à lui prouver, avec une douceur mêlée de quelque brusquerie, que rien ne manquait à sa félicité.

Je n'ai point dit encore quels étaient les moyens d'existence d'Eudoxie et de Dimitri, par quelle industrie ils gagnaient le pain de la journée. Eudoxie chantait; sa voix, pure et mélodieuse, prenait différens tons, différentes expressions; on eût pu la comparer tour à tour au chant brillant du bulbul quand il salue le lever du soleil au mois d'avril dans les bois du Liban, aux soupirs amoureux de la tourterelle sur les palmiers des collines de Lattaquié, aux notes harmonieuses que l'alouette jette dans l'air quand elle plane d'un vol inégal au-dessus des guérets. Eudoxie allait chantant de place en place, de maison en maison, et le vieux Dimitri accompagnait sa jeune femme en frappant sur un petit tambour arabe. L'apparition d'Eudoxie excitait presque partout un tendre intérêt; on donnait à la jolie chanteuse des paras, des gâteaux, des olives, d'autres petites provisions. La plupart des chansons d'Eudoxie étaient des mouals ou chansons d'amour échappées à la lyre arabe de Syrie; on m'en a cité deux que j'ai traduites :

Amour! amour! mon amie et moi, nous sommes esclaves de l'amour.
L'amour m'a blessé, et la plaie qu'il m'a faite est profonde.
J'ai appelé à mon secours un médecin :

Tâtez-moi le pouls, lui ai-je dit, apprenez-moi quel est mon mal;
Et le médecin a secoué mon bras avec force;
Je lui ai dit : Prenez ma main plus doucement, si vous êtes un bon médecin.

RÉPONSE DE LA FEMME.

Si j'étais médecin, je me serais déjà guérie moi-même.
O belle nuit, belle nuit! la lune brillait dans le ciel.
Je vis mon ami; son front resplendissait des rayons de la lune.
Mes yeux, mes yeux, quelle belle chose vous vîtes alors!
Vous contemplâtes le visage de celui que j'aime.
O ma rose, ma rose! je serai votre jardinière,
Je défendrai au vent de souffler sur vous, au soleil de vous brûler.

Voici la seconde chanson, expression mélancolique des désirs d'une jeune femme arabe :

Mon bien-aimé, je vous le rappelle, je vous le rappelle;
Ne manquez pas de m'envoyer un esclave pour m'annoncer l'heure du rendez-vous.
O beau rosier! vos rameaux se sont desséchés, et j'ai perdu ma joie;
Je voudrais ne vous avoir jamais connu;
Je voudrais ne vous avoir jamais fait goûter le miel du bonheur.
Rose chérie, je désire respirer ton parfum, parce que tu es aimée de toutes les femmes, et qu'elles te choisissent pour parer leur tête.
O mon ami, mon ami! je vous aimais déjà, quand vous étiez encore dans le sein de votre mère.

Je ne chercherai point à faire ressortir le mérite poétique de ces chants d'amour simples, naturels et naïfs; dans la bouche d'Eudoxie, ils étaient divins.

Eudoxie et Dimitri étaient quelquefois appelés aux soirées arabes de Lattaquié; ils apportaient, moyennant une pincée de paras, leur contingent d'harmonie et de gaieté. On pense bien que ce n'est point Eudoxie qui remplissait le rôle jovial; cela regardait Dimitri, l'homme aux mots plaisans, à la philosophie rieuse, esprit sans souci, sans préoccupation grave, candide vieillard, qui traitait la vie comme une affaire qui n'eût pas été la sienne; Diogène bon-

homme, qui glissait sans frayeur sur la pente rapide des destinées humaines, et qui, dans son calme imperturbable, aurait pu au besoin dire au sultan : Ote-toi de mon soleil. Quant à Eudoxie, il était rare qu'on ne la vît pas doucement triste chaque fois qu'elle chantait : le spectacle du monde ne l'égayait point; elle se disait dans son ame que les portes du bonheur étaient à jamais fermées pour elle, qu'elle était venue sur la terre pour y chanter l'hymne lugubre et non point l'hymne des félicités.

Un soir, c'était en été, Eudoxie et Dimitri ayant paru dans une nombreuse réunion au milieu de la cour d'une maison chrétienne, la jeune chanteuse, inspirée par la vue d'un ciel semé d'étoiles étincelantes, charma les assistans par les accens les plus suaves qu'elle eût jamais fait entendre. Les rayons de la lune tombaient à flots blancs et purs sur le visage et la tunique d'Eudoxie. Ainsi vêtue de lumière, les cheveux inondés de molles clartés, elle était belle à ravir tous les enfans de la terre. On pouvait se demander si ce n'était pas là quelque fille errante d'un monde inconnu, qui, un moment, était venue poser son pied chez les hommes; si, descendue des cieux comme un rayon, comme un rayon elle n'y remonterait pas soudain. Elle représentait vraiment alors la muse arabe qui s'enivre du spectacle des belles nuits, qui aime la lune comme une sœur mélancolique perdue dans l'espace, qui écoute délicieusement le bruit monotone des fleuves au milieu de la nature endormie, la brise quand elle gémit avec les flots de la mer, avec les palmiers de la rive et les sapins de la montagne. Ce soir-là donc la voix et les regards d'Eudoxie troublèrent le cœur du jeune Guéorguious, chrétien de Lattaquié. Guéorguious, jeune homme au cœur pur et brûlant, avait déjà plus d'une fois arrêté ses yeux sur l'intéressante Eudoxie; en la voyant passer, il se sentait involontairement ému d'une tendre compassion, car de jour en jour le front d'Eudoxie se couvrait d'une pâleur mortelle; la tristesse habitait au fond de son œil noir, et tout son visage portait l'empreinte des secrètes douleurs que Dieu seul connaissait. Trois jours avant la soirée où Guéorguious l'aima d'un profond amour, il l'avait rencontrée dans un des bazars de la ville, et avait dit à un chrétien de ses amis : La pauvre chanteuse ne vivra pas long-temps; voyez comme elle est pâle et triste!

Le lendemain de la soirée où l'amour entra violemment dans le cœur de Guéorguious, il s'en alla vers le Nahr-el-Kébir et passa toute la journée sur ses rives, seul avec l'image d'Eudoxie et les souvenirs de la veille. — Qu'elle était belle, s'écriait-il en marchant le long du rivage du fleuve; qu'Eudoxie était belle hier lorsqu'elle chantait ces mouals si tendres, si mélodieux, pendant que les rayons de l'astre roi de la nuit s'épanchaient doucement sur elle comme des flots d'argent de l'urne des cieux, lorsque sa tunique resplendissante semblait la tunique d'une vierge du paradis! Dimitri, je ne vous maudis point, quoique vous appeliez Eudoxie votre femme; vous avez fait pour elle tout ce qu'on pouvait attendre de vous: mère d'Eudoxie, je ne vous maudis point; en mariant votre fille, vous ne croyiez point travailler à sa ruine. Mais tous les maux d'Eudoxie vont finir; je l'aime, et désormais je défie le malheur de l'atteindre; un jeune homme qui aime bien devient le dieu sauveur de la femme qu'il aime. O mon Eudoxie! j'ôterai de ton chemin les pierres qui pourraient te meurtrir le pied; j'écarterai les nuages noirs qui menaceraient ton front: maintenant pour toi plus de désert, plus de soleil dévorant; tu poursuivras le voyage de la vie dans lés sentiers fleuris, sous les tranquilles ombrages, au bruit des ruisseaux et des fontaines. Tu ne seras plus la feuille pâle qui tombe de l'arbre au premier souffle du vent, et disparaît foulée sous les pas du voyageur, ou qui roule au loin de vallée en vallée, jusqu'à ce que le fleuve ou la mer l'engloutisse; tu seras la feuille printanière autour de laquelle l'oiseau chante, la feuille verte où, chaque matin, brille la rosée. — Guéorguious s'arrêta à ces mots: une pensée, un doute, avait traversé son esprit; Eudoxie m'aimera-t-elle? Le jeune chrétien s'assied près du Nahr-el-Kébir, et tombe dans une profonde rêverie; puis, inclinant sur la main droite sa tête couverte d'un turban noir, il se penche du côté du fleuve, jetant des regards distraits aux flots fugitifs.

Après un long silence mélancolique, Guéorguious prend le parti de composer quelques vers en forme de chanson; il avait une voix harmonieuse et douce, et souvent il chantait dans ses heures solitaires ou avec quelques amis. Guéorguious fréquentait à Lattaquié un café devant lequel Eudoxie s'arrêtait souvent pour chanter, accompagnée de Dimitri. L'idée d'exprimer son amour dans une

courte chanson qu'il chanterait lui-même en présence d'Eudoxie lui parut une heureuse manière d'ouvrir son ame amoureuse à la pauvre femme. Le jeune Arabe tira de sa ceinture l'écritoire de cuivre jaune qu'il avait coutume de porter, et bientôt il écrivit avec son calem de roseau, sur un bout de gros papier, des vers dont voici à peu près le sens :

Celle que j'aime a vaincu le rossignol dans les combats du chant;
Les sons de sa voix sont plus doux que les sons du nay,
Plus harmonieux que le murmure des cascades du Liban,
Que les rameaux des chênes et des mélèzes agités par le vent du soir.
Deux étoiles qui brillent à côté de nuages épais
Jettent un éclat moins vif que les yeux de celle que j'aime.
Celle que j'aime est une fleur tendre,
Courbée sur un vieux tronc qui lui donne lentement la mort;
Je veux l'arracher à son mauvais destin.

Guéorguious revint du Nahr-el-Kébir, préoccupé de mille doutes, de mille pensées inquiètes; en rentrant dans sa demeure, il rencontra une bonne vieille chrétienne liée depuis long-temps avec la mère d'Eudoxie; il se contenta de lui demander d'un air qu'il s'efforçait de rendre indifférent et léger, si, dans la journée, elle avait entendu la belle chanteuse. La bonne vieille, qui, une heure auparavant, avait vu Eudoxie, crut inutile de répondre au jeune homme. Guéorguious passa la nuit sans dormir; vous devez imaginer si la nuit lui parut longue; il quitta sa natte dès que le muezzin de la mosquée la plus voisine eut béni Allah du haut du minaret.

Guéorguious était un beau jeune homme de vingt ans, grand, bien fait, portant avec noblesse son beau turban noir et sa robe d'étoffe brune à la manière des chrétiens du pays : l'expression de sa figure était sévère et recueillie; mais dès qu'il parlait, sa physionomie animée s'adoucissait, et n'exprimait plus que la douceur et la bonté. Rien n'était charmant et franc comme son sourire sous ses moustaches noires; comme il parlait toujours avec conviction, son amitié se révélait facilement aux gens qu'il aimait.

Sorti de sa demeure au premier chant du muezzin, Guéor-

guious courut porter ses ardentes pensées dans les campagnes voisines de la ville, en attendant l'heure de midi, heure à laquelle Eudoxie commençait ses tournées accoutumées. Il promenait ses pas vagabonds des collines à la mer, de la mer aux collines; ses courses incertaines le conduisaient vers les rives du Nahr-el-Kébir qui avaient entendu les premières confidences de son amour. Le jeune Lattaquiote fredonnait sa chanson sur un air qu'Eudoxie connaissait; il avait choisi précisément un des airs qui avaient si bien inspiré Eudoxie, dans cette soirée arabe où Guéorguious la trouva belle au point de lui vouer à jamais son ame et sa vie. Enfin l'heure de midi arrive; le jeune homme se rend au café; il s'assied sur le côté de l'estrade le plus près de la porte, et fume le narguillé comme aux jours où rien ne troublait le calme de son esprit, où toutes les heures s'écoulaient pour lui indifférentes. Plusieurs chrétiens oisifs fumaient dans la taverne arabe. Guéorguious attendit long-temps. Eudoxie et Dimitri ne parurent à la porte du café qu'un peu avant le coucher du soleil. La petite chanteuse se fit entendre; les regards passionnés de Guéorguious cherchaient les regards d'Eudoxie et les rencontraient quelquefois. La pauvre jeune femme poursuivait ses mouals, tremblante et baissant les yeux autant qu'elle le pouvait; quant à Dimitri, il frappait en cadence sur son tambour et ne songeait qu'à la quantité de paras qu'il espérait ramasser. Eudoxie n'avait pu dérober à Guéorguious son émotion; celui-ci sentait son cœur battre à coups redoublés, et renonça au projet de chanter sa chanson. O Dieu! en amour, qu'est-ce que la parole auprès du regard? Lorsque vint le moment de la petite collecte, Guéorguious tira de sa poche quelques paras pour les donner à Dimitri. Plusieurs habitués chrétiens en firent autant, et tandis que Dimitri présentait à la ronde sa tasse de bois, Guéorguious se lève, paie le cafetier, et, passant à côté d'Eudoxie restée seule au seuil de la porte, il se contente de lui dire à voix basse : Guéorguious vous aime, gardez-vous d'en douter; songez à votre bonheur et au sien.

En sortant du café, le jeune homme regagna les champs à pas rapides, et marchant à l'aventure; emporté par l'ivresse de l'amour, il s'en allait parlant d'Eudoxie aux arbres, aux fleurs, aux ruisseaux, se recommandant à Dieu, à la Vierge, aux anges,



à toute la nature, aux djins qui, dans l'opinion des Arabes, favorisent ou déjouent les projets des hommes. La nuit était descendue depuis plusieurs heures, quand Guéorguious retourna dans sa demeure, uniquement occupé du moyen de revoir la bien-aimée de son ame, la fille de ses songes brûlans.

Eudoxie, troublée, avait repris le chemin de sa cabane. Que d'images, que d'impressions nouvelles pour Eudoxie! dans quelle vie inconnue elle allait entrer! Elle crut se rappeler que Guéorguious l'avait souvent regardée avec intérêt depuis quelques mois, et surprit dans son ame un penchant déjà presque ancien pour le jeune Lattaquiote qui venait de jeter à son oreille les plus douces paroles qu'elle eût jamais entendues. Ces mots: « Guéorguious vous aime, gardez-vous d'en douter, » revenaient à chaque instant sur ses lèvres et lui semblaient l'expression complète et définitive d'un sentiment vrai. Assurément il m'aime, ajoutait-elle, puisqu'il me l'a dit; quel intérêt aurait-il à tromper une pauvre femme comme moi? Guéorguious est cet inconnu que j'invoquais vaguement dans mes douleurs, ce sauveur mystérieux que j'appelais intérieurement à mon secours, dans ces heures où les larmes de mes yeux arrosaient ma natte de jonc; un moment nous a suffi pour nous comprendre, car depuis long-temps nous nous attendions tous deux, depuis long-temps nous nous appelions secrètement pour achever ensemble notre route. Vierge Marie, dites-moi quand je pourrai le revoir? — C'étaient là les préoccupations intimes d'Eudoxie; l'amour était pour elle la première page d'un livre qu'elle ne connaissait pas encore,

J'ai parlé plus haut de la fontaine de Saint-Alexis, située hors de Lattaquié, à peu de distance. Guéorguious savait que, chaque matin, Eudoxie allait y puiser de l'eau pour la journée; trois fois le soleil levant le surprit sur le chemin de la fontaine: hommes, femmes et filles passaient et repassaient devant lui avec des urnes sur la tête; mais Eudoxie n'y était point, Guéorguious avait manqué trois fois l'heure de son passage. Le quatrième jour, les premières lueurs de l'aube le trouvèrent encore sur le chemin de la fontaine. Tout à coup une femme paraît au détour du sentier; elle cheminait seule, nu-pieds, avec une urne sur la tête; un petit voile blanc, qui laissait son visage découvert, retombait le

long de ses épaules; elle portait une casaque noire bordée de cordons rouges; sa tunique de toile bleue descendait à mi-jambe; rien n'était gracieux et léger comme la démarche de la jeune Arabe. Guéorguious reconnut Eudoxie. Le chemin était solitaire; pas de témoins, aucun regard à redouter; Guéorguious attendit, pour aborder Eudoxie, qu'elle fût parvenue derrière un mur verdoyant formé d'orangers, de grenadiers et d'oliviers. Là, les deux amans se parlèrent rapidement d'amour, de bonheur, d'avenir. Eudoxie, long-temps condamnée à toutes les douleurs de l'isolement, s'abandonna sans crainte aux tendres épanchemens de Guéorguious; ceux qui ont besoin d'être aimés croient facilement qu'on les aime, et puis Guéorguious avait un langage, un accent de vérité, qui ne permettait pas de douter de lui. Eudoxie n'eut point le courage de dérober ses lèvres aux lèvres tremblantes de son ami. Le prophète arabe a dit que le baiser donné par l'enfant à sa mère égale en douceur celui qu'on donnerait au seuil de la porte du ciel; un baiser d'amour, surtout un premier baiser, c'est quelque chose de plus que les douceurs de la porte du ciel, c'est le ciel même.

A compter de ce jour-là, Eudoxie et Guéorguious trouvèrent les moyens de se rapprocher, de converser plus souvent ensemble, de se redire ces mille paroles de causerie intime et amoureuse qui, pour deux amans, sont autant de gouttes de miel versées dans la coupe de leurs jours. Eudoxie n'était plus seule dans le monde; un esprit veillait sur elle, esprit bienfaisant qui protégeait son existence; une ame tendre et dévouée était venue remplir le vide de son ame; l'univers avait pris à ses yeux de plus riantes couleurs; la nature lui semblait plus belle, l'humanité meilleure. Ce n'était plus la pâle jeune femme au front couvert d'ombres, au sourire mélancolique; la joie se peignait sur son front pur; tout son visage s'animait de bonheur; une douce gaieté avait remplacé la tristesse au fond de son œil noir. Dimitri et les gens de la ville, qui remarquaient le changement d'Eudoxie, ne voyaient dans cette soudaine métamorphose que le retour de la santé. Eudoxie songeait à Guéorguious dans tous les mouals d'amour qu'elle répétait à la porte des cafés; dans les bazars, dans les réunions du soir où elle était appelée, elle chantait de préférence la chanson composée pour elle sur les bords du Nahr-el-Kébir, et plus d'une fois des larmes de bonheur



entrecoupaient son chant. Eudoxie aimait aussi à chanter le moual cité plus haut, qui finit par ces paroles : « Mon ami, je vous aimais déjà lorsque vous étiez encore dans le sein de votre mère. »

Jamais les deux amans, dans leurs tendres causeries, ne se sentirent coupables du moindre sentiment de haine contre Dimitri, cette barrière vivante qui les séparait ; ils n'obéissaient qu'à une impression naturelle quand ils murmuraient entre eux cette confidence : — Si Dimitri arrivait à sa fin, nous pourrions nous unir devant les hommes comme nous le sommes déjà devant Dieu ; nos cœurs ne battraient plus de crainte, mais toujours d'amour. — Ils avaient coutume d'ajouter : Que Dieu bénisse Dimitri, et qu'il accorde à notre amour un long avenir !

Il y avait quelques mois qu'Eudoxie et Guéorguious goûtaient toutes les félicités de l'amour, lorsque la peste fut signalée à Lattaquié ; on sait que rarement une année s'écoule sans que la peste descende sur les côtes de Syrie. Chaque maison, chaque famille chrétienne redoutait le fléau qui venait de s'abattre sur la cité ; on s'enfermait, on s'entourait de précautions, car les chrétiens orientaux ne sont pas comme les musulmans qui se fient à la seule Providence pour échapper à la peste. Le fléau cruel atteignit plusieurs habitans de Lattaquié, entre autres Guéorguious, l'ange d'Eudoxie, la lumière et la joie de sa vie. Eudoxie, désespérée, courut auprès du malade. Les gardiens du pestiféré repoussèrent d'abord la jeune femme, ne voulant point la livrer à la contagion ; mais d'heure en heure il circulait dans le quartier des nouvelles de plus en plus tristes sur l'état de Guéorguious. Eudoxie, qui, durant deux jours et deux nuits, avait été vue errant autour de la demeure du malade sans vouloir toucher à aucune nourriture ; Eudoxie, qui, dans ce court espace de temps, était devenue un fantôme digne de pitié, parvint à tromper la vigilance du gardien et se précipita dans les bras de Guéorguious mourant ; elle colla ses lèvres sur les lèvres livides de son ami, baiser lugubre et mortel. « Qu'ai-je à faire de la vie, s'écriait-elle, puisque Guéorguious m'est enlevé ? O mon bien-aimé ! toujours ensemble, toujours ensemble ! Quelle honte si je restais sur la terre quand tu seras enfermé dans le tombeau ! » Lorsque Eudoxie parlait ainsi, l'oreille de Guéorguious était fermée aux paroles des vivans ; un faible

souffle s'échappait péniblement de sa poitrine, et déjà ses pieds et ses mains avaient été atteints du froid de la mort. Le lendemain, deux fosses étaient creusées au champ des morts de Lattaquié, et deux ames, que la mort n'avait pu séparer, étaient remontées vers Dieu.

J'arrive maintenant à ce qui me semble le plus curieux, le plus digne d'attention dans le pays de Laodicée; je veux parler de la peuplade qui habite les montagnes voisines de cette ville, et qui est connue sous le nom d'*Ensyriens*, de *Nosaïris* ou d'*Ansariens*. Les savans ne connaissent que très imparfaitement la peuplade ansarienne renfermée dans ses montagnes comme dans des forts inaccessibles ou dans des sanctuaires interdits aux profanes. La religion, les mœurs, les coutumes des Ansariens sont encore enveloppées de mystérieuses ombres. Ce que je vais rapporter, c'est le fruit des conjectures les plus probables, le résultat de longues observations faites par les chrétiens du pays; c'est surtout ce que les gens les plus éclairés de la côte ont pu comprendre par la lecture de quelques livres ansariens qu'un heureux hasard a fait tomber entre leurs mains.

Les Ansariens sont partagés en différentes sectes, parmi lesquelles on compte la secte des adorateurs du soleil, celle des adorateurs de la lune, celle des adorateurs de la femme; le nombre des villages qu'ils habitent s'élève à plus de sept cents; ils forment une population d'environ cent mille ames. Les Ansariens regardent Jésus-Christ et Mahomet comme deux grands prophètes amis de Dieu; ils ont des fêtes musulmanes et des fêtes chrétiennes; la Noël, la Pâque, l'Épiphanie, la Pentecôte et la Circoncision, sont célébrées par deux sectes ansariennes, les *Chemelié* et les *Clésié*; les autres sectes ne célèbrent que la solennité de Noël. Voici quelques cérémonies en usage chez les Ansariens, le jour des fêtes chrétiennes. Les travaux des champs sont suspendus; on se pare des plus beaux habits. Les hommes choisissent pour lieu de rendez-vous un des villages qui possèdent un cheik *eulm* ou prêtre savant; ils se réunissent dans une maison dont la porte est sévèrement gardée. L'approche en est défendue aux femmes, aux enfans et aux étrangers. Là, chacun fait son oraison. Le cheik qui pré-

side a devant lui un grand vase rempli de vin; le prêtre boit de ce vin et en offre à tous les assistans; c'est, comme vous voyez, une espèce de communion. Ceux qui, dans le courant de l'année, pour obtenir des graces particulières, ont promis des dons tels qu'un bœuf, un mouton ou une chèvre, apportent ce jour-là l'offrande promise. Après la prière, tous ces animaux sont immolés en manière d'holocaustes; puis on les fait rôtir, et un grand banquet est préparé pour tout le village, hommes, femmes et enfans. Des danses, des chants et des cris d'allégresse remplissent le reste de la journée.

Les prêtres ansariens ne mangent que ce qui sort de leur propre demeure; quand ils ont une route à faire, ils emportent avec eux toutes leurs provisions, car ils n'accepteraient rien de personne, pas même de leurs plus proches parens. Il se trouve des sectes dont les cheiks vont jusqu'à s'interdire l'usage de la pipe. On reconnait un prêtre savant à l'écritoire qu'il porte à la ceinture, et au turban blanc qu'il arrange sur sa tête d'une manière distinctive. Quand un cheik meurt, les fidèles de sa religion lui élèvent un tombeau et le révèrent comme un saint; pour chaque prêtre qui s'éteint, on voit un oratoire de plus dans les montagnes, on compte un saint de plus dans le ciel. Le jour de la mort d'un cheik, on distribue des aumônes à tous les pauvres.

Les Ansariens prient indifféremment debout, assis ou à cheval; avant la prière, ils font des ablutions comme les musulmans. Les Ansariens ne prient qu'avant le lever du soleil, et jamais dans le courant de la journée. Pendant l'oraison, l'Ansarien se couvre tout entier de son manteau; il ne regarde ni à droite ni à gauche; si un chrétien, un nègre, un chameau ou une gazelle venait à passer en ce moment devant lui, sa prière ne serait pas valable; il serait obligé de recommencer les ablutions et la prière. Les premiers mots de l'oraison sont ordinairement des malédictions contre les chrétiens et les Turcs, contre Aba-Baker et Omar; dans le cours de sa prière, l'Ansarien invoque quelques-uns des saints de notre calendrier. Si un Ansarien se trouve par nécessité au milieu de chrétiens ou de Turcs, il est dispensé de prier, dût-il rester un mois sans remplir ses devoirs religieux.

Lorsqu'une femme ansarienne met au monde un enfant, le mari

va trouver un cheik, et lui demande quel nom il donnera au nouveau-né. Alors le prêtre ouvre un livre, et, après l'avoir parcouru un moment, dit le nom que doit porter le nouveau-né; c'est quelquefois le nom d'un saint chrétien; le plus souvent, c'est le nom d'un prophète. Dans leurs relations avec les musulmans, les Ansariens prennent des noms musulmans, tels que Mahomet, Ali, etc. On circoncit les enfans huit ou dix jours après leur naissance, et cette cérémonie est une fête pour la famille.

Les Ansariens Kadmousié, ceux qui rendent à la femme un culte particulier, ont une étrange et odieuse cérémonie qui prouve jusqu'à quelles aberrations l'esprit de l'homme peut descendre. Durant la nuit du premier jour de l'an, les hommes de chaque village s'enferment dans une maison et murmurent dévotement une prière à la lueur de quelques flambeaux; quand la prière est achevée, on éteint les flambeaux, et la porte s'ouvre pour laisser entrer confusément les femmes et les jeunes filles du village. Au milieu des ténèbres, chaque homme se saisit de la première femme que le hasard lui donne, et dans cet affreux désordre, peut-être arrive-t-il que le frère rencontre la sœur, et le fils la mère. Cette fête si révoltante se nomme *boc-bèche* (fête d'empoignement).

Comme les Ansariens ont fait de leur religion un secret qu'il importe de garder, ils ont voulu que leurs femmes restassent étrangères à la connaissance de la doctrine, et c'est pour cela aussi qu'ils n'initient leurs enfans qu'à l'âge de raison. Alors un homme s'empare de l'adolescent et l'entraîne dans des lieux déserts. Là, séparé du bruit et des choses humaines, le jeune homme est instruit dans la science sacrée; tous les mystères lui sont dévoilés, on tire devant lui cet épais rideau qui lui dérobait le tabernacle de la vérité, et l'enfant devenu homme reçoit en dépôt le grand secret. Le jeune Ansarien, qui jusqu'alors n'avait porté qu'un simple bonnet entouré d'un fichu, est admis à l'honneur de porter le turban et de participer à toutes les cérémonies.

Quoiqu'il se trouve parmi la peuplade ansarienne une secte pour qui la femme est un objet d'adoration, la femme n'est comptée pour rien dans cet étrange royaume. Ce n'est point à la noble et douce compagne de l'homme que les Kadmousié rendent hommage; ce

qu'ils adorent, ce n'est point la femme avec ses enivrantes séductions, la femme née d'une pensée d'amour pour aider l'habitant de la terre à supporter ses maux; les Ansariens adorent simplement en elle l'instrument sacré dont Dieu se sert pour multiplier la race humaine. Les femmes ansariennes n'ont aucun devoir religieux à remplir, puisque toute connaissance de la religion leur est interdite; leur salut dans la vie à venir est une question que les cheiks savans n'ont jamais pris la peine d'étudier; elles vivent comme les animaux grossiers incessamment courbés vers la terre. Pourquoi leveraient-elles les yeux en haut? Les portes du ciel leur ont été fermées.

D'après cela, on ne s'étonne point que cette nation compte pour peu de chose la fidélité conjugale. Un mari ne s'inquiète pas beaucoup que sa femme lui soit fidèle ou non, pourvu toutefois qu'il ne la surprenne point entre les bras d'un autre: aux yeux d'un Ansarien, le commerce avec les femmes est une chose sainte. Les lois du pays ne défendent point la polygamie; un homme peut épouser jusqu'à quatre femmes, mais il ne peut en répudier aucune. La chasteté n'est point une vertu dans l'opinion des Ansariens; cette fleur de virginité, première parure d'un jeune front, charme divin qui fait tant aimer l'adolescence, l'aimable naïveté d'une ame qui ne s'ouvre que timidement aux premiers regards du monde, tout cela n'est absolument rien dans les montagnes voisines de Lattaquié.

Les Ansariens croient à la magie et à la métempsychose; un homme de cette peuplade disait qu'il se souvenait d'avoir été tour à tour Anglais, chèvre et gazelle.

Les Ansariens, ayant su que les Anglais ne sont point catholiques, ont conclu que la nation britannique professait la même religion qu'eux. « Quel dieu adorez-vous? disais-je en souriant à un cheik ansarien. » — *Ensari, Ingliz, sava, sava* (les Ansariens et les Anglais marchent ensemble), me répondit-il d'un ton très sérieux. Le même cheik me demandait pourquoi la France n'envoyait pas une armée en Syrie pour en chasser les musulmans: « Comptez sur les Ansariens, ajoutait-il; écrivez-nous un simple billet d'avis et vous aurez vingt mille cavaliers à vos ordres. » Pour comprendre cette énergique protestation contre les Turcs, il faut qu'on sache que les Ansariens, devenus pour les musulmans un objet de mépris

et de haine, gémissent sous le poids d'énormes impôts, sous le coup de perpétuelles vexations.

Une constitution forte, de la régularité dans les traits, un courage peu commun, distinguent les Ansariens; leurs femmes sont en géral grandes et belles. C'est une race d'un sang pur et généreux comme la race maronite du Liban. Si la peuplade ansarienne vivait en paix avec elle-même, si elle pouvait se former en corps de nation bien compacte, bien unie, elle serait invincible dans ses montagnes, et secouerait facilement le joug des Turcs. Telle qu'elle est, la peuplade montagnarde est singulièrement redoutable en des temps de révolution; aussi l'invasion égyptienne d'Ibrahim-Pacha a-t-elle trouvé dans les Ansariens de rudes ennemis.

Les doctrines des Ansariens sont un mélange informe de toutes les doctrines d'Orient; chacune des pages qui composent leur évangile est empruntée à des évangiles divers, et toutes ces pages sont souillées ou défigurées. Parmi les peuples orientaux, il en est qui ne sont plus aujourd'hui que des ruines, et la croyance à leur résurrection politique ne serait qu'un rêve. Il en est d'autres qui n'ont point encore vécu de la vie des nations, et qui se sont arrêtés dans la grossière ignorance d'une enfance de plusieurs siècles : de ce nombre sont les Ansariens; qui nous dira leur future destinée? Leur existence ne sera-t-elle jamais meilleure? L'avenir ne leur réserve-t-il aucune lumière? Y a-t-il des peuples condamnés à ne point connaître la vérité, semblables à ces nations hyperboréennes, dont nous parlent les poètes, qui ne verront jamais le soleil?

POUJOULAT.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 avril 1835.

Chaque jour, les hommes politiques de l'Angleterre nous donnent des leçons nouvelles. La séance où sir Robert Peel a annoncé sa retraite à la chambre des communes, restera comme un monument de franchise et de loyauté. Suivez d'un coup d'œil tout ce ministère. M. Peel vivait paisiblement à Naples, où il était loin de songer au pouvoir. Peut-être même se disait-il que dans l'état où se trouvait l'Angleterre, son parti n'avait plus assez d'influence pour y exercer directement l'autorité. Tout à coup un ordre du roi l'appelle au poste de premier ministre. Il part et se dévoue. Déjà le duc de Wellington avait donné l'exemple d'un autre genre de dévouement. Appelé par le roi à former un cabinet, lord Wellington charge, sans délibérer, sa vieille tête chauve et blanchie, du poids des affaires de deux ou trois départemens; il administre les finances, la guerre, les relations extérieures; il se multiplie, et se livre nuit et jour au travail, au bruit des malédictions dont le charge la presse, et forcé de traverser une multitude menaçante, chaque fois qu'il va d'un ministère à l'autre, pour remplir ses difficiles et pénibles fonctions. C'est là ce qu'on a vu rarement faire à un ministre de France. M. de Rigny s'est, il est vrai, chargé quelquefois de deux portefeuilles, mais dans l'espoir d'en garder un. Lord Wellington, au contraire, se dévouait au travail et à l'insomnie pour sir Robert Peel. Chose rare dans un homme politique,

il se rendait justice, il reconnaissait son insuffisance et son incapacité; chose rare dans un ministre, il ne se disait pas que le pouvoir doit être impopulaire, en s'apercevant que le peuple le haïssait, et il sacrifiait jusqu'à sa vanité personnelle au triomphe de ses opinions!

En arrivant à Londres, sir Robert Peel trouve le parti tory aux abois, irrité comme tous les partis qui ont éprouvé une défaite, et il a d'abord le courage de lui faire connaître toutes les concessions qu'il faut faire. Ces concessions, il les annonce hautement; il marque avec netteté au parlement le point où il ira, il trace franchement la ligne où, selon lui, le flot populaire doit mourir; s'il s'élance au-delà de cette ligne, le ministre quittera le pouvoir et le cédera à d'autres, en regrettant de n'avoir pas accompli les desseins qu'il croit utiles à son pays, et de n'avoir pas été assez puissant pour empêcher l'exécution de ceux qui lui semblent funestes. Alors il combat presque seul; seul, disons-le, il défend pied à pied son terrain; il fait face avec un courage inoui à une opposition unique comme le ministre qu'elle attaque, à une opposition composée d'élémens qui s'abhorrent, de whigs purs, de whigs modérés, de toutes les nuances du radicalisme, d'une fraction irlandaise représentée par O'Connell, ennemie à la fois de l'opposition et du ministère, d'un parti flottant soumis à lord Stanley qui a des intérêts dans les deux camps; et cependant cette opposition est unie et manœuvre comme un seul homme.

Lord John Russel la mène comme un coursier docile. Elle s'arrête, elle marche, elle avance, elle recule à sa voix, et si elle ne renverse pas tout à coup le ministère, c'est qu'elle semble se plaire à admirer la noblesse et la grandeur qu'il apporte dans cette guerre. On dirait une de ces vieilles batailles de la chevalerie, où les assaillans s'arrêtaient et cessaient de frapper, émerveillés de la vigueur et de l'héroïsme de l'adversaire qu'ils avaient en tête. Mais enfin la lutte étant devenue trop inégale, et la mesure qu'il avait lui-même indiquée étant comblée, le ministre est venu naïvement s'avouer vaincu. C'est avec la plus grande répugnance, a-t-il dit, c'est uniquement pour céder à la nécessité que j'abandonne le poste où m'a placé la confiance de mon souverain. — N'est ce pas ainsi qu'un lieutenant fidèle ouvre ses portes en montrant orgueilleusement que la place qu'il commandait n'est plus qu'un monceau de ruines? Sir Robert Peel n'est pas mort sur la brèche aristocratique, parce qu'il a trop d'esprit pour se faire tuer inutilement; mais il l'a défendue en héros, et les applaudissemens de ses ennemis, au bruit desquels il a battu en retraite, prouvent assez la grandeur de sa conduite. En France, nos ministres pensent qu'il est plus honorable de demeurer à leur poste au bruit des huées et des sifflets.

Il est convenu, entre penseurs politiques, de se confier que l'Angleterre est à la veille d'une violente et terrible révolution. Sans doute, si l'illustre épée de Wellington était brutale comme le sabre obscur du général Bugeaud, si M. Peel avait l'inflexible aveuglement d'un philosophe doctrinaire, cette révolution serait bientôt faite, et la discussion ne traînerait pas long-temps; mais le dernier ministère éloigne l'idée d'une lutte matérielle. Les tories ont montré, en cette circonstance, qu'ils ont appris à lire dans l'histoire des révolutions, et qu'ils savent tout ce que peut leur coûter une résistance absolue. Ils savent aussi par les discussions récentes du parlement, ce que veut l'Angleterre, et ce qu'il faut lui donner. Ils céderont, mais ils regagneront dans l'opposition une partie de l'influence qu'ils ont perdue au pouvoir. Sir Robert Peel, rentré dans la chambre des communes comme simple membre, y recueillera le bénéfice de sa noble conduite, et on peut s'en fier à son habileté pour profiter de toutes les fautes des whigs. La lutte va s'engager entre ces derniers et les radicaux; mais les progrès de ceux-ci seront bien lents, et le pouvoir reviendra sans doute plusieurs fois aux tories, avant que le parti purement démocratique ne s'empare des affaires. Nos doctrinaires, qui se sont fait tout bas le serment de faire reculer la révolution devant eux, gémissent de la chute de M. Peel. Ce n'est pas qu'ils craignent beaucoup lord Stanley ou lord Melbourne; mais M. Peel et le duc de Wellington comprenaient parfaitement les nécessités du ministère doctrinaire, et ils l'eussent aidé à s'opposer à l'esprit révolutionnaire sur tout le continent.

Nous venons d'admirer la franchise des hommes politiques de l'Angleterre; en France, c'est à qui déguisera le mieux ses opinions. Quand le ministère Soult, Guizot et Thiers eut décidé que les accusés politiques de juin et d'avril seraient traduits devant la chambre des pairs, les instrumens ne manquèrent pas pour accomplir sa volonté. Il faut rendre justice à M. Decazes, s'il est vrai qu'il profita de cette occasion pour se faire nommer grand référendaire, en remontrant que M. de Sémonville n'était plus d'âge à soutenir les fatigues d'une longue procédure, du moins il est certain qu'il apporta dans ses fonctions de juge instructeur toute la mansuétude possible. On ne trouve dans les procès-verbaux de ses interrogatoires aucune de ses questions insidieuses qui changent si facilement un innocent en un coupable; de nombreux élargissemens ont eu lieu par ses ordres, et les sous-officiers de Lunéville et de Nancy, qui se trouvaient sous sa juridiction, s'accordent à reconnaître sa bienveillance. Il se peut même que M. Decazes ait été dès-lors pour l'amnistie, bien que nous ne le pensions pas; mais aujourd'hui ce n'est pas seulement M. Decazes qui veut avoir demandé l'amnistie, c'est le maréchal Soult, c'est M. Thiers qui

eut aussi, dit-on, un jour de clémence, et c'est, le croirait-on? c'est M. Pasquier qui fait glisser dans quelques feuilles innocentes et dévouées qu'il a présenté, dès l'origine, quatre ou cinq mémoires en faveur de l'amnistie. On ne dit pas à qui s'adressaient ces mémoires. On ne dit pas si c'est au roi; mais assurément ce n'était ni aux ministres ni à la chambre des pairs que M. Pasquier les adressait. Dans tous les cas, M. Pasquier était bien actif à cette époque, car dans les intervalles de loisir que lui laissait la composition de ses quatre ou cinq mémoires, il se délassait en lançant cette multude de mandats d'amener, signés de lui, qui ont parcouru toute la France, et à l'aide desquels on a fait des arrestations jusqu'à Strasbourg et à Marseille. N'importe, M. Pasquier tient beaucoup à établir qu'il voulu amnistier tous les accusés qu'il a jetés de si bonne grace dans les cachots, et qu'il repousse le procès auquel il a travaillé avec tant d'habileté et de zèle. Il y tient tellement qu'une sorte de rixe s'est élevée entre lui et M. Dupin qui l'accuse, dans le *Journal de la Nièvre*, d'avoir été moins indulgent qu'il ne l'est aujourd'hui. M. Dupin, qui n'a d'avis ni sur le procès, ni sur l'amnistie, n'est peut-être pas en droit de s'enquérir des opinions de M. Pasquier; mais n'importe, il le poursuit avec acharnement, et c'est une petite comédie fort divertissante que cette querelle entre les présidens des deux chambres.

M. Dupin accuse aussi M. Molé de n'avoir pas toujours été du parti de la clémence, et en cela M. Dupin a tort. M. Molé désirait tellement une amnistie, qu'il ne voulait pas que le ministère dont il devait faire partie, courût les chances d'une discussion dans la chambre à ce sujet. En proposant une loi d'amnistie, disait-il, on court le risque de la voir repousser par les centres, ou de n'en obtenir l'adoption qu'à une faible majorité, ce qui ôterait toute puissance et tout caractère de clémence à cette mesure. Le rejet de la loi d'amnistie forcerait le ministère à dissoudre la chambre, ajoutait-il, et pendant ce temps les prisons ne s'ouvriraient pas. C'était donc uniquement pour mieux assurer l'amnistie que M. Molé ne voulait pas qu'on en fît une affaire législative. Sa pensée pouvait n'être pas complètement régulière, d'après la jurisprudence et les idées du barreau sur le droit de grace et de rémission, mais elle était généreuse, large et loyale, et, en ce sens, on ne peut rien reprocher à M. Molé.

Parmi ceux qui veulent l'amnistie sans le dire, et ceux qui n'en veulent pas sans l'avouer; entre ceux qui la demandent par une loi et ceux qui la proposent par ordonnance, il est bien difficile de trouver les membres d'un ministère. M. Thiers seul pourrait en faire partie ou le composer, car il sera toujours de l'avis du principe qui dominera, et le jour où l'amnistie sera la condition d'un nouveau cabinet, il nous prouvera sans doute aussi

qu'il a présenté *quatre ou cinq* mémoires en faveur de cette mesure. Les mémoires de M. Thiers se retrouveront avec ceux de M. Pasquier.

M. Guizot seul a le courage de ses opinions. Il veut le procès, et il le dit. La force doit rester au pouvoir. Le ministre de l'instruction publique explique toutes les nécessités de cette procédure; il faut, selon lui, que la victoire de juin s'achève, que les conséquences de l'état de siége s'accomplissent; c'est un homme complet qui ne reculerait pas devant les déductions de ses théories, dussent-elles en venir à l'échafaud.

C'est l'avis de tous les hommes qui observent, et qui sont en position de voir les choses de près, que le roi est impatient de se débarrasser de ce ministère, et que M. Thiers, depuis son dernier discours en réponse au duc de Fitz-James, pèse plus à son royal ami que les autres ministres. La pensée suprême laisse ce cabinet perdre ses dernières forces dans les illégalités indispensables où l'entraîne le procès qui le tuera; elle le laisse se flétrir dans la honteuse et misérable discussion du traité américain, dont la réussite assurera à ce ministère un renom ineffaçable de lâcheté et de peur. Cela fait, ses grandes destinées seront accomplies. Il pourra se retirer en paix, après avoir couvert nos villes de sang et de ruines, enfreint partout les lois, violé la liberté individuelle, poursuivi la presse avec un acharnement inoui, dissout en vingt endroits la garde nationale, après avoir arraché les accusés à leurs juges, après avoir essayé de déshonorer les médecins par une ordonnance monstrueuse, les avocats par des prétentions insoutenables; après avoir fait fleurir la police, la délation, fondé son pouvoir sur les fonds secrets, son crédit sur la corruption et les pots-de-vin; et, enfin pour couronner l'œuvre, après avoir déposé les millions de la France aux pieds des Américains, et porté humblement notre or dans la balance où nos ancêtres ne jetaient que leur épée.

Il est facile de s'expliquer aujourd'hui l'impossibilité de former un autre ministère. Ni le maréchal Soult, ni le maréchal Gérard n'eussent voulu se charger de conquérir vingt-cinq millions dans la chambre pour le président Jackson. Ce n'est pas M. Molé qui eût consenti à débuter dans un ministère par une demande exagérée de fonds secrets, et il est probable que M. Dupin, quelque fâcheuses que soient ses réticences, n'eût pas consenti à marquer son entrée à la chancellerie par une attaque contre l'indépendance du barreau. Toutes ces choses résultent de la situation que le ministère actuel nous a faite. Il faut qu'elles s'accomplissent, et c'est à lui d'en recueillir les fruits.

Le dernier discours de M. Thiers a renouvelé les aigres discussions qu'on s'efforçait d'écarter depuis quelque temps dans le cabinet. M. de Rigny

qui doit à M. Thiers sa position actuelle, qui le sait, et qui ne lui pardonnera jamais le rôle nul et grotesque auquel il est condamné, M. de Rigny s'est empressé de saisir cette occasion pour se plaindre des mauvais procédés de M. Thiers. Il a démontré, par vingt exemples anciens et récens, que M. Thiers sacrifie, en toute occasion, ses collègues, qu'il parle toujours pour lui seul, et qu'il sera toujours un ferment de dissolution. M. Guizot se serait montré plus que généreux en cette circonstance, dit-on; il aurait parlé, sans rire, de la fidélité que garde M. Thiers à ses amis politiques, et il l'aurait protégé d'éloges si outrés, qu'on ne sait si le duel qui a failli avoir lieu entre M. de Rigny et M. Thiers n'eût pas été plus motivé entre ce dernier et M. Guizot. Aujourd'hui, grace à une haute intervention, la paix règne de nouveau dans le ministère, c'est-à-dire que les vaillantes épées qui brillaient déjà au soleil, ont été remises dans les fourreaux, et que tous ces bons amis réconciliés se contenteront de se poignarder et de se tendre des guet-à-pens.

La discussion du traité américain avance sans faire un pas, et devient, en quelque sorte, une suite d'affaires personnelles. Heureusement les guerres d'hommes à hommes se passent ici comme les querelles de nation à nation. Celle qui menaçait de s'élever entre M. de Fitz-James et M. Vigier s'est terminée, grace à Dieu, le plus heureusement du monde. On sait avec quelle plaisante vivacité M. de Fitz-James proposa à M. Vigier, qui l'interrompait, de lui céder la parole. Jugez de l'embarras et de la colère de M. Vigier. Aussi vint-il trouver dans le salon des conférences M. de Fitz-James, qui était baigné d'une noble sueur parlementaire, et se hâtait de se couvrir pour échapper à l'influence du froid de cette vaste salle. M. Vigier perça à grand'peine le groupe qui félicitait M. de Fitz-James, et voulut parler; mais sa langue fut tellement rebelle que le duc eut pitié de son embarras, et lui dit amicalement : Voulez-vous bien m'aider à passer ma rédingote? — M. Vigier, tout étonné, se prêta complaisamment à cet office, et l'affaire en resta là; entre gens de cour et gens d'esprit, il y a toujours moyen de s'arranger.

La seconde affaire personnelle, causée par le traité américain, est celle de M. de Fitz-James et de M. Thiers, du drapeau tricolore et du drapeau blanc. Elle s'est également passée sans suites fâcheuses.

Le troisième de ces duels pacifiques a eu lieu hier, grace à l'extrême susceptibilité de M. le général Tiburce Sébastiani, qui s'est cru blessé dans l'honneur de son frère, par quelques paroles de M. Ducos contre les signataires du traité du 4 juillet 1831. Les paroles de M. Ducos avaient été fort obscures; mais s'il a voulu dire que M. Horace Sébastiani a porté de son chef à 25,000,000 une indemnité fixée à 16,000,000 par trois com-

missions successives, et qu'en cela il a prodigué nos finances avec une coupable légèreté, il n'a dit que la vérité, et nous ne voyons pas quelles excuses il aurait à faire. Si l'on publiait la véritable liste des acquéreurs de créances américaines, qu'il ne serait pas impossible de procurer, bien d'autres susceptibilités seraient éveillées parmi les puissans et les heureux du jour; mais, en pareil cas, on ne répond qu'à ceux qu'on inculpe, et les plus étroits degrés de parenté n'autorisent pas à se faire le champion d'un autre: les admettre serait une véritable dérision, et les ministres échapperaient ainsi à la seule responsabilité à laquelle ils n'ont pas encore pu se soustraire.

Quel cousin et quel parent de M. Thiers se présentera pour le défendre des imputations qui lui ont été adressées cette semaine, par plusieurs journaux, au sujet des fonds secrets? L'un de ces journaux citait, entre autres, un brave général, qui a certainement gagné ses épaulettes sur les champs de bataille, mais qui touche le prix de ses services ailleurs qu'au ministère de la guerre. Il paraît que cet officier-général, dont personne n'attaque d'ailleurs l'esprit et le caractère, recevrait une faible indemnité annuelle de 18,000 francs sur les fonds secrets du ministère de l'intérieur, attribués à l'encouragement des arts, des lettres, des talens de tous genres, et sans doute de la danse aussi. Quelques dénégations s'étant élevées à ce sujet, nous donnerons l'historique de la pension du général. Elle date de la restauration. Alors elle s'élevait à 24,000 francs, qui, joints à un traitement de 15,000 francs, comme pair, et à un traitement de lieutenant-général (c'était avant la loi du cumul), composaient un revenu sortable. Les 24,000 francs s'abîmèrent dans les barricades. Depuis, Casimir Périer se laissa émouvoir, et rendit 6,000 francs au noble pensionné. A la suite d'un dîner au bois de Boulogne, M. d'Argout ajouta 6,000 francs aux 6,000 francs de Casimir Périer, et M. Thiers, ne voulant pas rester en arrière de ses prédécesseurs, porta à 18,000 francs ce mystérieux chapitre. On voit que M. Thiers ne peut pas accepter de la chambre moins que 1,200,000 francs de fonds secrets. Aussi la majorité de la chambre les lui a-t-elle votés avec enthousiasme.

Nous qu'on ne suspectera pas de complaisance et de sympathie pour le ministère, nous parlerons avec franchise des troubles qui ont eu lieu à l'École de médecine, au sujet du cours de M. Hyppolite Royer-Collard. M. Desgenettes, professeur d'hygiène, distrait de ses travaux par ses fonctions de maire du dixième arrondissement, fatigué d'ailleurs par son grand âge, avait demandé un suppléant pour cette année. La faculté nomma M. Royer-Collard qui a gagné au concours, depuis plusieurs années, le titre de professeur aggrégé à l'École de médecine. Malheureu-

sement le nom que porte le jeune professeur, la place qu'il occupe au ministère de l'instruction publique, donnèrent de l'ombrage aux étudians, déjà excités par quelques articles de journaux. Une conspiration d'école se forma contre le cours, et quelques jours auparavant, on apprit que les huées et les sifflets devaient y jouer leur rôle. Ce jour-là, en effet, M. Royer-Collard, qui se présenta à l'amphithéâtre accompagné de M. Desgenettes et de M. Orfila, fut accueilli par de violens murmures et par des apostrophes insultantes. M. Orfila prit alors la parole et rapporta comment s'était faite la nomination du professeur suppléant, nomination toute régulière, toute légale. Quelques applaudissemens s'ensuivirent, puis les huées redoublèrent, et à la sortie du cours, M. Royer-Collard, accompagné de ses amis, fut poursuivi de cris et de chants poussés par une multitude d'étudians, jusqu'à l'École des Beaux-Arts. Le jeune professeur opposa à ce tumulte le plus grand calme et la contenance la plus digne, et le lendemain, s'étant rendu à l'École de médecine, pour y remplir ses fonctions d'examinateur, il traversa, en robe, les cours remplies de jeunes gens qui le saluèrent avec politesse.

Cette distinction raisonnée entre le professeur et l'examinateur, faite par les étudians en médecine, nous fait espérer que, plus calmes et abandonnés à leurs propres réflexions, ils reviendront sur l'injustice qu'ils ont commise, et qui s'adresse malheureusement à un homme qui la mérite peu. M. Royer-Collard, nommé professeur par son seul mérite, presque au sortir des bancs de l'amphithéâtre, est une intelligence vive et droite, un esprit libre, qui n'a pas renoncé à son indépendance, en acceptant une place dans les bureaux d'un ministère. Entre autres graves reproches qui s'élevaient contre lui à l'amphithéâtre, nous l'avons entendu accuser de porter des gants blancs; quelques-uns de ses amis, qui s'étaient rendus à l'amphithéâtre pour assister à l'ouverture du cours, avaient aussi, ce jour-là, ces malheureux gants blancs qu'on croit incompatibles avec la science. Aussi les cris: *à bas les gants blancs!* retentissaient de toutes parts, et à sa seconde leçon, M. Desgenettes débuta ainsi : « Messieurs, nous professerons tranquillement aujourd'hui. Les gants blancs sont à se promener sur les boulevarts. »

En s'élevant de la sorte contre les gants blancs, M. Desgenettes s'est peut-être involontairement reporté à des souvenirs de son ancien temps, aux beaux jours de *la jeunesse dorée;* mais aujourd'hui l'élégance peut s'allier au travail et à l'érudition. Parmi ceux qui portaient des gants blancs au cours de M. Royer-Collard, il s'en trouvait qui les quittent souvent pour prendre la plume ou le pinceau, pour faire la savante autopsie d'un cadavre, et soulager les maladies les plus rebelles. On nous permettra de citer

les docteurs Pasquier, de Guise, Thierry, Subervic, MM. Mérimée, Janin, quelques autres connus par des ouvrages distingués, fruits de sérieuses études, et l'humble écrivain de cette *chronique*, qùi, tous, ne devaient pas se croire déplacés au milieu d'une assemblée de jeunes gens laborieux et instruits. Tels étaient les *dandies* qui entouraient M. Royer-Collard le jour de l'ouverture de son cours, et qui ont partagé avec lui les outrages dont on l'a poursuivi. Nous espérons que les gants blancs trouveront maintenant grace auprès de messieurs les étudians. Qui sait s'ils ne seront pas aussi tentés d'en porter un jour? Nous en avons bien vu aux mains de sir Asthley Cooper et de Dupuytren.

— Depuis quelques jours, on voit au musée Colbert un dessin très remarquable de M. Chenavard, représentant le jugement de Louis XVI. Cette composition, exécutée à la mine de plomb, mais sur une échelle assez étendue, soutiendrait glorieusement la comparaison avec les meilleurs morceaux du salon de cette année. Un caprice du château a fermé les portes du Louvre à M. Chenavard : le portrait de Philippe-Egalité a paru séditieux à la clairvoyance complaisante du jury. C'est une puérilité bien ridicule, à coup sûr, de vouloir abolir l'histoire par un *veto* de M. Montalivet. Mais pour dénoncer de pareilles niaiseries, on ne peut monter jusqu'à la colère; la raison publique s'en tient à la pitié. Le dessin de M. Chenavard, conçu et composé avec une gravité singulière, touche à la tragédie sans sortir visiblement des limites du procès-verbal. La scène historique dans toute sa simplicité suffit à tous les frais de la poésie. Déjà, dans son *Mirabeau* répondant à M. de Brézé, M. Chenavard avait montré ce qu'il peut faire; il n'avait pas besoin de revanche. Il a marché, il a eu raison; l'avenir ne manquera pas à sa persévérance.

REVUE MUSICALE.

Le Théâtre Italien a fermé ses portes, et la magnifique saison d'hiver qui vient de s'écouler nous semble avoir, mieux encore que les précédentes, démontré l'importance musicale de cette belle entreprise. Ainsi donc, le voilà pour long-temps établi parmi nous, ce théâtre dont on niait tant la vitalité, et qui devait crouler tôt ou tard, parce qu'il répose sur des chefs-d'œuvre, comme si les chefs-d'œuvre ne renaissaient pas d'eux-mêmes, comme s'il en était de *Don Juan*, du *Mariage Secret* et de *Sémiramis*, comme de *Brézilia* ou de la *Tentation*, comme si tous les ans, après six mois d'abstinences musicales, lorsque paraît Lablache sur une ritournelle de Cimarosa, ou que Rubini chante *il mio tesoro*, toutes les ames pouvaient ne pas tressaillir à cette musique toujours nouvelle et toujours admirable. Certes, les chanteurs italiens ont dû être contens du sort qui les attendait cette année à Paris; le public a salué leur départ avec d'aussi flatteuses acclamations qu'il en avait fait éclater à leur retour. Aux dernières représentations, les couronnes tombaient de toutes parts, et Julie Grisi devait recueillir par soirée autant de fleurs qu'elle donnait de notes. Les corridors étaient convertis en une sorte de jardin, où venaient, comme Ophélie, moissonner toutes celles que la musique rendait folles, et grâce à cet échange, une familiarité charmante s'était établie entre la salle et le théâtre. Le public, en jetant une couronne, demandait une cavatine de plus; et c'est ainsi que Rubini, affublé de son costume bleu de cavalier et de sa perruque blonde, est venu chanter le bel air du *Pirate*, et que dans un entr'acte des *Puritains* nous avons entendu le duo du *Mariage Secret* admirablement exécuté par Lablache et Tamburini. Le duo du *Mariage Secret* dans l'entr'acte des *Puritains!* Ils sont partis, et maintenant Dieu fasse que les prés deviennent bientôt verts et les arbres touffus!

Aussi bien, à l'heure qu'il est, toute musique s'en va, et tandis que les

rameaux fleurissent et bourgeonnent, l'arbre sonore et mélodieux se dépouille, et chaque jour une dernière feuille en tombe. Le Conservatoire est à la veille de sa clôture. Depuis quelques jours la salle de Cimarosa et de Rossini est silencieuse et déserte; le sanctuaire de Beethoven n'a plus qu'une fois à retentir. A l'une des dernières séances du Conservatoire, nous avons entendu, grâce à Mlle Falcon, une scène encore inconnue en France de ce maître. On sait avec quel sentiment de mélancolie et d'amour, avec quelle émotion sereine et confiante, le public intelligent recueille tout ce qui lui vient de Beethoven; c'est alors qu'on est bienheureux d'ignorer et d'avoir dans le champ une petite fleur à ramasser encore, et dans le ciel une étoile à découvrir. Vraiment ce serait une bonne déesse, celle qui se tiendrait assiduement auprès des artistes doués, leur enlevant çà et là quelqu'une de leurs mélodieuses inspirations pour en faire part à l'avenir, et entretenir dans l'humanité l'éternelle pensée et l'éternel regret de ces anges de Dieu. Quelles bénédictions manqueraient à celle qui laisserait tomber sur la terre une esquisse de Raphaël, un sonnet inédit de Pétrarque à Laure! Aussi ce jour-là, lorsque Mlle Falcon eut paru tenant entre ces mains les feuillets mystérieux du chant de Beethoven, la salle entière frémissait de plaisir, et chacun louait dans son ame les studieuses recherches et le zèle accompli de la jeune cantatrice, avant d'applaudir sa voix éclatante et son admirable expression. On la remerciait d'abord; les applaudissemens sont venus ensuite.

La scène qui nous occupe ne porte aucune désignation spéciale; Beethoven en a pris le titre dans les premiers mots du texte italien; il aurait pu tout aussi bien l'appeler cantate en mi bémol du nom de la note qui en règle la tonalité, comme il a fait d'ailleurs pour le plus grand nombre de ses symphonies. En général, Beethoven s'est toujours médiocrement soucié de ses titres, il avait d'autres soins à prendre, et savait bien que du creuset profond où l'œuvre s'élabore, le nom monte comme une écume. De notre temps on a changé de façon d'agir; autrefois on allait de l'œuvre au titre, maintenant on trouve plus facile d'aller du titre à l'œuvre. Pour de petites choses on invente de grands noms. Le style de cette cantate est grandiose et solennel, plein de noblesse à la fois et de simplicité; ce n'est plus, comme dans *Adélaïde*, une forme indécise et vague qui flotte dans les airs, et va au hasard où la chasse le vent. Ici tout est logique, prompt, étroitement lié; plus de contemplation oisive, plus de causerie au bord du pré, plus de fleur qu'on effeuille en murmurant un nom chéri; mais une action véhémente qui naît, se développe et se conclut sous une même loi. L'unité remplace la fantaisie.

Autant *Adélaïde* révélait cette source de mélancolie et de tristesse qui

s'est épanchée à si grands flots dans le bel *andante* de la symphonie en *la*, autant cette cantate donne la mesure dramatique de cet homme puissant qui devait un jour écrire *Fidelio*. Ces cantates relèvent toutes deux de l'amour; quelle œuvre d'art sereine et pure n'en relève? et sorties d'une inspiration différente (l'une exprime la rêverie et l'inquiétude, l'autre la haine jalouse et la vengeance), elles sont sœurs en leur cause première, l'amour. Entre ces deux créations du poète il y a le même lien qui existe entre Roméo, par exemple, et le Maure de Venise. Une femme, Ariane peut-être, se lamente. La scène commence par un récitatif impétueux dès les premières mesures, la tempête éclate; tout ce qu'une femme peut chanter de plaintif, d'amer, de suppliant, à son époux qui l'abandonne, tout cela est dans cette musique désordonnée et folle comme la jalousie et son désespoir. Elle blasphème, elle crie, elle pleure, et, quand la voix manque à sa haine, elle tombe épuisée sur le roc. Alors ses cheveux roulent sur ses épaules, ses bras pendent, ses regards humides s'abaissent; cependant la mer est calme, l'air tiède, le ciel bleu, et tandis qu'apparaissent les étoiles au firmament, de plus douces pensées percent les ténèbres de son ame, et sa douleur va s'effaçant par degrés dans un adagio d'une adorable résignation. Ces deux cantates sont autant de belles créations. Comme Shakspeare, Beethoven tenait de Dieu cette force miraculeuse qui donne la vie à toute chose; pourvu que l'homme soit doué, qu'importe la matière que son souffle féconde? Les figures de Beethoven sont aussi visibles sous leurs robes sonores que celles de Raphaël ou de Dante. A toutes ses pensées, il donnait un vêtement harmonieux et leur disait: Allez. Et ces anges du poète, ayant pris leur vol dans les airs, nous les retrouvons maintenant, l'un ici, l'autre là, et les reconnaissons à ce signe d'éternelle beauté qu'ils portent à leur front comme une auréole. Chacun d'eux a sa voix pour aimer et se plaindre, et l'un ne sait pas un mot de la chanson de l'autre. Adélaïde, douce et blonde créature, est incapable des emportemens d'Ariane, et si la douleur d'où naît ce désespoir était tombée un jour sur elle, sans doute qu'elle serait morte avant d'avoir pu seulement articuler un son. Le style de cette scène, je le répète, est simple, grandiose, antique, et ne manque pourtant ni de fantaisie allemande ni de vapeur. On croirait voir le soleil du Parthénon à travers le voile humide et transparent des brouillards du nord; l'antique de Beethoven ressemble assez ici à l'antique de Gœthe dans *Iphigénie en Tauride*. Mlle Falcon dit cette scène avec une intelligence exquise des plus mystérieuses intentions du grand maître, un sentiment parfait de la mesure et du ton. Lorsqu'une cantatrice prend sous sa protection une musique ignorée, elle met d'ordinaire, à l'exécuter, tout ce qu'elle a de voix et de talent; car il faut qu'elle

fasse adopter au public ce qu'elle trouve beau, et sa conviction la soutient dans son entreprise. Ce n'est plus de roulades qu'il s'agit à cette heure; elle est responsable en même temps de la musique et de l'exécution, et le public juge à la fois son goût et son talent. Mlle Falcon s'est tirée à merveille de cette double épreuve. La musique et la cantatrice étaient dignes l'une de l'autre. Comme Rubini avait déjà fait pour *Adélaïde*, Nourrit pour les ballades de *Schubert*, elle vient d'attacher son nom à cette page immortelle du grand maître. Il est beau de contribuer pour sa part à la gloire de Beethoven, et la satisfaction qui naît d'une telle pensée vaut bien celle que donne un bouquet de camélia qui tombe en s'effeuillant à vos pieds.

L'Opéra n'a pas voulu rester en arrière du Théâtre-Italien et du Conservatoire, et s'est mis en tête de terminer par une éclatante reprise la glorieuse saison musicale qui vient de s'écouler. Vous savez qu'entre tous les chefs-d'œuvre de Rossini, il en est un qui a nom *Moïse*, magnifique partition que l'Italie admire, et que sans doute le maître ne trouvait pas assez belle pour nous, puisqu'il l'a dotée, en nous l'apportant, d'un des plus beaux finales qu'il ait peut-être jamais écrits; vous savez aussi que depuis quatre ans, cette partition a disparu du répertoire, et que la direction, sans doute par reconnaissance pour le génie du plus grand musicien de ce temps, et pur amour de l'art, la laissait reposer dans la bibliothèque du théâtre, ensevelie sous la même poussière que *la Vestale* et *le Siége de Corinthe*. Eh bien! chose étrange! c'est sur elle que le choix est tombé. Mais comme il faut bien se garder de donner au public de trop violentes émotions, et d'abuser des effets de la musique; comme de toute grande chose, il faut être avare; il a été décrété que nous n'entendrions qu'un acte de *Moïse*, et que cet acte serait presque tout entier occupé par la danse des deux sœurs Elssler. Et cela n'a rien qui nous étonne: une pareille musique a besoin de secours étrangers; on n'écoute Rossini au Théâtre-Italien que parce qu'il est chanté par Lablache et Tamburini! Qui donc le supporterait à l'Opéra français, si Mlle Elssler ne venait à son aide? Grace à ces ridicules mutilations, la partition française de *Moïse* se trouve être moins complète que celle qu'on exécute en Italie, et pourtant on sait avec quel soin et quel amour Rossini l'avait enrichie. On écoute cette musique imposante et sévère; ces chants inaccoutumés vous ravissent; on attend avec impatience la conclusion d'une œuvre si noblement commencée, et tout à coup voilà que le rideau tombe, et tout est dit. Cela dure à peu près aussi long-temps qu'un acte du *Philtre* ou de *la Bayadère*: et Rossini a passé deux ans de sa vie à refaire son œuvre! En vérité, voilà du temps bien employé, et nous faisons un étrange cas

de son inspiration. C'est merveille comme toute œuvre musicale s'amoindrit en séjournant à l'Opéra. Il faut que les murs de ce théâtre sécrètent quelque matière dissolvante, qui agit sur la musique comme la rouille sur le fer. D'une partition énorme, il reste, au bout d'un an, tout au plus un finale. La musique se fond au lustre de l'Opéra, comme la neige au soleil; pour peu que cela continue, on finira par ne plus garder d'un opéra que l'ouverture, et le *Freyschütz* de Weber se trouvera dès-lors faire partie du répertoire, car on exécute l'ouverture de *Freyschütz* à l'Opéra, dans toutes les grandes solennités musicales. Il faut espérer que de tels scandales ne seront plus donnés. Les hommes qui seront appelés à donner une direction à notre première scène lyrique, n'auront garde de s'engager dans une route qui les conduirait infailliblement à leur ruine. Le temps de la musique est venu. Les représentations de la *Juive* ont démontré que dans un opéra des décors et des costumes ne peuvent suffire. Dans la musique, je le répète, est l'avenir et la fortune de l'Opéra. Des tentatives nouvelles seront faites, et peut-être un nouveau chef-d'œuvre est près d'éclore en cette tête féconde qui vient de se reposer si long-temps. En ce point une administration nouvelle aurait déjà bien mérité de l'art. Quelles que soient les querelles que lui font certaines écoles rivales, Rossini n'en reste pas moins le musicien de ce temps; le silence dans lequel il s'est tenu sera la transition de sa gloire passée à sa gloire à venir. Tout espoir est dans l'auteur de *Sémiramis* et de *Guillaume Tell*, et maintenant que la musique est en péril, qu'il faut relever l'art qui tombe, et le mettre en honneur, c'est encore lui qui doit être appelé.

En vérité, tous les théâtres de musique semblent prendre aujourd'hui à tâche de dévier de leur route naturelle. L'Opéra français, exclusivement réservé aux gloires de l'Europe, ouvre ses portes à des hommes qui n'ont pas encore commencé de bien faire, et l'Opéra-Comique, au lieu d'appeler de jeunes compositeurs et de leur prêter appui, s'amuse à reprendre les vieilles pièces de son répertoire. L'Opéra-Comique s'occupe en ce moment de la reprise du *Diable à Quatre*. Le vieillard a brossé son habit vert pomme, poudré sa perruque à neuf, et se tient assis sous les bosquets de roses, fredonnant d'une voix débile les petits airs de sa jeunesse. L'Opéra-Comique va reprendre le *Diable à Quatre*, gracieuse partition du dernier siècle, où doit briller le talent de l'une de ses jeunes actrices qui joue et ne chante pas, car il faut que vous sachiez qu'à ce théâtre il y en a qui jouent, d'autres qui chantent, beaucoup qui ne jouent ni ne chantent. Jouer et chanter à la fois leur paraît à tous un idéal qu'ils n'ont pas la prétention d'atteindre de leur vie. Les comédiens de ce lieu sont pareils à ces hommes du concert russe qui donnent chacun une

note, avec cette différence cependant que de toutes ces notes résulte une sorte d'harmonie, et que là il y a discordance. L'Opéra-Comique va donc remonter le *Diable à Quatre*, dont les représentations suivront immédiatement celles du *Cheval de Bronze*, autre opéra à ariettes, écrit, il y a cent ans, par Auber, maître de chapelle du roi Louis XV et grand ami de Philidor; du *Cheval de Bronze*, qui eut tant de succès au dernier siècle, et serait encore fort goûté aujourd'hui, si Rossini n'en avait pris les plus jolis motifs pour en abuser étrangement et les semer pêle-mêle et sans ordre dans toutes ses partitions. — En vérité, si tout cela n'était affligeant, on se prendrait à rire volontiers en voyant cet aimable théâtre de l'Opéra-Comique épousseter de telles œuvres et les venir présenter sérieusement à la lumière de Mozart et de Beethoven.

H. W.

REVUE LITTÉRAIRE.

TROISIÈMES MÉLANGES, par M. l'abbé de La Mennais (1).

M. l'abbé de La Mennais vient de faire paraître sous ce titre un certain nombre de morceaux, sortis de sa plume à différentes époques, et publiés la plupart dans le journal *l'Avenir*. Après avoir contribué depuis quelques années d'une manière si marquante au mouvement de l'opinion publique, l'auteur a pensé avec raison que les personnes qui s'intéressent à l'histoire des idées, trouveraient avec plaisir réunis en un volume des fragmens épars jusqu'ici dans plusieurs recueils, et confondus dans la sépulture commune où vont s'abîmer presque toutes les publications de la presse périodique. Ce volume est précédé d'une préface sur laquelle nous appellerons surtout l'attention; ce morceau, en effet, résume toute la position de M. de La Mennais; c'est à la fois un coup d'œil jeté en arrière, une appréciation de ses travaux antérieurs, et aussi une profession de foi formelle; à ce double titre, elle commande l'étude et l'examen.

Après avoir rappelé ses travaux sur le principe de la certitude et ses solutions dans lesquelles il persiste plus que jamais, M. de La Mennais

(1) Paris, Daubrée et Cailleux, rue du Bouloy.

arrive à la question du gallicanisme, qui a été également pour lui l'objet de méditations profondes; il fait voir comment ce conflit, particulier en apparence, de l'autorité spirituelle et du pouvoir temporel, se rattache à la question plus générale de la souveraineté, et comment les solutions contradictoires, adoptées et par l'état et par la cour de Rome, reproduisent cette antinomie radicale qui se retrouve toujours entre l'autorité et la liberté, ces deux termes extrêmes, entre lesquels les états comme les individus oscillent sans cesse, ces deux écueils sur lesquels on se sent alternativement poussé, sans pouvoir jamais garder le milieu. Or, la souveraineté, qui, prise au point de vue absolu, n'appartient qu'à Dieu, ne peut, dans l'ordre humain, appartenir qu'au peuple, qu'à la réunion collective de toutes les volontés et de toutes les intelligences.

Dévoué en politique au succès de la cause démocratique, M. de La Mennais aurait voulu persuader au clergé de divorcer avec l'état; il aurait voulu que l'Église déclinât la solidarité des actes d'un pouvoir tombé en discrédit, et cherchât à recouvrer, par une indépendance qui ne pouvait se conquérir, il est vrai, qu'au prix de quelques dangers, le respect et l'affection des peuples; il aurait voulu réconcilier avec les idées religieuses les esprits amenés à confondre dans une même réprobation un pouvoir impopulaire et rétrograde par essence, et la religion momentanément compromise par une alliance contraire à son esprit.

Cette volonté que l'on pourrait retrouver en germe dans les premiers travaux de M. de La Mennais, est aujourd'hui articulée d'une manière plus ferme et plus précise. Il se prononce en politique sur des questions que jusque-là, moitié par incertitude, moitié par prudence, il avait laissées dans l'ombre. M. de La Mennais repousse la transmission héréditaire du pouvoir : le grand mot est prononcé, il est républicain. Nous ne le suivrons pas dans l'éloquente critique qu'il fait de la politique intérieure et extérieure de la France depuis la révolution de 1830, dans l'accumulation énergique des griefs qui ont décidé sur ce point sa conviction jusque-là flottante. Le fragment inséré dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er février 1833 a dû mettre le lecteur en état de juger par lui-même de la portée de cette profession de foi. L'accession de M. de La Mennais aux idées républicaines est un fait d'une grande importance. Il a, plus que personne, ébranlé des esprits qui jusque-là étaient restés, par le fait de leur éducation, étrangers aux sympathies populaires; il a fait sous ce rapport une brèche considérable dans les rangs du clergé, de la jeunesse libérale, mais non voltairienne, que la longue hostilité du libéralisme contre la religion avait indisposée et tenue dans l'éloignement. L'adhésion formelle et explicite d'un tel homme doit faire avancer ou reculer, mais,

dans tous les cas, fera décider un grand nombre d'intelligences encore incertaines.

Sur un seul point, nous eussions désiré des explications plus nettes. M. de La Mennais, homme politique, est aussi homme religieux; il est prêtre. Ce qu'il a voulu en politique et en religion, le pape l'a condamné. Il persiste dans ses premières opinions, il les résume, les fortifie, les explique; que pense-t-il alors de la compétence religieuse et politique du Saint-Siége? Sa conduite, son livre, sa personne, sont une protestation vivante contre l'esprit de la cour de Rome. Des phrases ironiques lui échappent plus d'une fois à ce sujet; et il dit pourtant (pag. LXXX), à propos de la séparation de l'église et de l'état, proposée par lui, repoussée par le pape: « Maintenant que la hiérarchie a prononcé, nous devons le croire et nous le croyons. » Une page plus loin, il fait remarquer ces paroles du pape, au sujet de la liberté de la presse: « On ne saurait trop la détester. » Or, en dépit de ses convictions constatées, on dirait qu'en cet endroit il se contient et s'impose le silence par une sorte de respect superstitieux en face d'un homme dont il a de loin contredit les principes et infirmé les doctrines. La pensée de M. de La Mennais, sa position comme prêtre, en face du pouvoir ecclésiastique, est claire aux yeux de tous; mais on aimerait qu'elle fût claire par son aveu.

Si nous nous exprimons avec cette franchise sur un point presque personnel, c'est que nous savons tout ce que la force des idées et la puissance du talent empruntent de crédit à une position hautement constatée, qui va d'elle-même au-devant de l'induction, et échappe, à force de clarté, à ce que la libre interprétation peut avoir d'hostile et d'aveugle.

DE L'ALLEMAGNE (1). — Henri Heine fait paraître aujourd'hui même un livre intitulé : DE L'ALLEMAGNE. Collaborateur d'Heine, notre louange serait suspecte de partialité; le blâme, s'il y avait lieu à en exprimer, nous serait pénible; nous laisserons donc à d'autres le soin d'exalter ou d'attaquer ce livre, qui, nous le croyons, excitera de vives sympathies, et donnera lieu certainement aussi à de rudes attaques. Nous nous bornerons donc à quelques réflexions destinées à faciliter au public l'intelligence d'un livre qui se rattache par une filiation directe, quoique partielle, à la *Revue des Deux Mondes*. Nos lecteurs n'auront pas sans doute oublié, à l'heure qu'il est, les brillans articles de Heine sur l'ALLEMAGNE DEPUIS LUTHER. Ces articles se trouvent reproduits dans la nouvelle publication de Heine, ainsi que les articles insérés, il y a quelques années, dans un autre recueil,

(1) 2 vol. in-8°, librairie de Renduel.

et qui commencèrent cette rude guerre, continuée depuis avec non moins de succès, mais plus de modération, dans ses publications subséquentes.

Allemand par la naissance, par l'imagination, par un certain mélange de bonhomie rêveuse et de scepticisme panthéistique, Heine appartient à la France par ses sympathies libérales, révolutionnaires même, par ses tendances réalistes, sensualistes, bizarrement alliées chez lui à l'exubérance d'imagination qu'il tient de sa mère-patrie. Venu en France, où il n'avait point à redouter les tracasseries des petits princes allemands, il s'est fait de la France une chaire à double écho, enseignant la France à l'Allemagne, l'Allemagne à la France, s'efforçant d'inspirer à l'Allemagne ce sentiment de liberté pratique, qui ne nous permet guère, à nous autres Français, de nous tenir pour satisfaits de concessions théoriques, si larges qu'elles puissent être, commentant à l'usage de la France les rêveries panthéistiques de l'Allemagne, et cherchant un point de ralliement, un drapeau commun entre les deux pays, un terrain neutre où le traité d'alliance puisse, sans répugnance, être signé des deux parts. Tel est Heine, tel on le retrouve en littérature, en poésie, en philosophie, en politique.

C'est ainsi qu'en littérature il avait fort bien compris que les tentatives du romantisme, l'exhumation du moyen-âge, la résurrection de la chevalerie et de toute la poésie long-temps oubliée de cette époque, s'appuyaient en définitive sur des sympathies catholiques qui avaient été l'aversion de toute sa vie. En France, où les mouvemens littéraires n'ont ni le même sérieux, ni la même gravité, où l'action des poètes et des critiques se trouve à chaque instant limitée par les intérêts et la marche ininterrompue du monde matériel, le romantisme suscita quelques beaux talens, apprit à mieux apprécier les poétiques beautés de l'art et de la société catholique, en butte, depuis Voltaire, à un sarcasme superficiel et routinier, répété sur la parole du maître. Il n'y avait pas lieu de craindre que cette belle sympathie pour le passé nous portât à vouloir pour notre compte des institutions ou des croyances qui avaient régné sur nos aïeux. Les beaux temps du romantisme, c'étaient les années 1825, 26, 27, 28; or, pendant que les romanciers, et les poètes, et les historiens, réhabilitaient le moyen-âge, chantaient la Vierge, réinstallaient sur son trône historique le vieux Grégoire VII, à cette même époque, la France politique repoussait la loi du sacrilége, renversait le ministère Villèle, imposait, sous M. de Martignac, la surveillance universitaire aux séminaires des jésuites, jusque-là exempts de tout contrôle. Dans ces retours littéraires vers le passé, il n'y avait donc pas le moindre péril pour les choses

présentes, et l'on put voir au même instant, non-seulement dans la même nation, mais souvent dans le même homme, cette contradiction étrange en apparence et qui est si bien dans le caractère français : admiration théorique de l'esprit et des institutions du moyen-âge, et lutte acharnée et à la fin victorieuse contre les derniers restes de cette époque prolongés jusqu'au milieu de la nôtre.

En Allemagne, au contraire, où le bruit des questions et des assemblées politiques ne forme pas, comme en France, un perpétuel avertissement pour les imaginations ardentes, cette admiration pour le moyen-âge, pour le pape et l'empereur, sans contrepoids dans le présent, avait fait incliner les esprits, par un zèle aveugle d'imitation, vers des idées de despotisme politique et d'asservissement spirituel, qui seraient aujourd'hui pour l'Allemagne un anachronisme et un contre-sens. C'est contre cette tendance que Heine a voulu réagir en littérature; ceux qui n'apprécieraient pas cette différence entre les effets du même mouvement littéraire en France et en Allemagne, s'expliqueraient mal Heine, et son antipathie passionnée jusqu'à l'injustice contre Mme de Staël; c'est cette distinction à faire entre le catholicisme féodal d'Allemagne et le catholicisme de France, si empressé, depuis quelques années, à s'approprier les idées fécondes qui se produisent hors de son sein; c'est cette distinction, dis-je, qu'Heine s'efforce d'établir dans la préface du livre dont nous parlons.

Si nous voulions le suivre dans ses travaux philosophiques, nous le verrions encore tendre au même but, au milieu de ses digressions et de l'indépendance de son allure. Les lecteurs de la *Revue des Deux Mondes* se souviennent avec quelle vigueur de bon sens et quelle verve d'imagination il a soufflé sur les vapeurs de la métaphysique allemande, avec quelle malice il a ridiculisé ces élucubrations profondes, qui, du cerveau des penseurs, n'ont pas la force de s'épancher sur le monde, savantes et laborieuses superfluités. C'est qu'en effet Heine, homme aux sympathies populaires, est impatient, dans son amour de la réalité, de voir enfin ce paradis si long-temps espéré, fût-ce celui de Mahomet, descendre sur la terre, de voir le corps, les sens, la vie matérielle en un mot, exilée jusqu'ici du sanctuaire, reconquérir enfin son droit de cité, et le peuple affranchi par là de ces jeûnes, de ces macérations rigoureuses, de ces abstinences sévères, qui lui sont si fort recommandées par les chanoines de la bourgeoisie catholique.

Après ce que nous venons de dire, on ne s'étonnera pas si le livre de Heine est dédié au père Enfantin qui lui avait fait demander d'Egypte quelques renseignemens sur la marche des idées en Allemagne. Les travaux les plus sérieux du saint-simonisme ont toujours eu pour objet la

réalisation d'une espèce de christianisme terrestre et politique assez conforme aux tendances personnelles de Heine. Cette dédicace, d'ailleurs assez singulière dans la forme, est donc en soi chose peu surprenante.

L'Échelle des Femmes, par M. Emile Souvestre (1). — La vie humaine se compose de deux parts bien distinctes : d'un côté les sentimens innés, les affections primitives; tous nous avons des parens, des enfans, des amis dont le seul nom éveille en nous les émotions les plus nobles et les plus durables de l'ame : d'un autre côté, le monde où nous vivons nous enlace dès notre naissance d'une multitude d'entraves et d'habitudes nécessitées par les besoins d'une civilisation complexe et raffinée. Ces habitudes, ces préjugés, ces maximes, fruits d'une inspiration que le progrès du temps nous a rendue étrangère, forme au-dessus de notre tête comme une croûte maudite qui nous intercepte la vue du ciel, le contact de l'air pur et vivifiant; aussi, à mesure qu'une morale plus douce et plus humaine inspire aux hommes le désir de refaire ce monde de convention, sous lequel ils sont venus chercher un abri, sur un modèle plus vaste, et suivant des proportions plus équitables, voit-on les hommes actifs et généreux s'empresser à l'œuvre, et tous à l'envi s'évertuer, comme dans une fourmilière laborieuse, à démolir, à retailler chaque pierre de l'édifice, afin de pouvoir le livrer meilleur à leurs enfans qu'ils ne l'ont reçu de leurs pères.

Le sort des femmes a été depuis quelques années l'objet spécial de l'attention de tous ceux qui pensent ou qui sentent. Le signal une fois donné, il a été facile de reconnaître écrit dans tous les livres de nos lois], dans tous les symboles dépositaires de nos traditions et de nos préjugés, combien à toutes les infirmités originelles de la femme, à ses faiblesses d'organisation, les conventions sociales ont ajouté de rigueurs injustes, de cruautés gratuites. On se plaint parfois de la monotone platitude où la société languit, de l'égoïsme qui éparpille et dessèche toutes les velléités nobles et généreuses, de la froideur, de l'impuissance où nous sommes de rien concevoir ou de rien entreprendre de grand, d'audacieux. Comment en serait-il autrement, lorsque les femmes, en qui réside toute spontanéité, toute inspiration, sont aujourd'hui, par le fait de leur éducation, et plus encore de la nôtre, réduites à dissimuler, à éteindre ce qu'il y a en elles de bon, de sincère, de poétique, et à n'acheter une condition supportable que par l'abandon des plus pures inspirations de leur cœur, quelquefois même par celui de leur propre dignité. Elevées dans des idées mesquinement bourgeoises, on leur apprend à n'exiger d'un

(1) 2 vol. in-8°, librairie de Charpentier.

homme que de l'argent, une position matérielle, une pâture pour le corps. Pour les mériter, il ne faut être ni généreux, ni brave, ni distingué par aucune des qualités du cœur ou de l'esprit; il faut seulement ou avoir reçu de son père en héritage un confortable patrimoine, ou, par une pratique assidue des coulisses de la Bourse, avoir acquis, avant que les cheveux aient entièrement blanchi, quelqu'une de ces fortunes rapides où la stricte probité n'arrive guère; il faut, en un mot, pouvoir les nourrir, les parer, les amuser : celui qui a une pareille condition à leur offrir, celui-là est un bon parti recommandé aux innocens manéges des filles, envié et circonvenu par les savantes intrigues des mères rivales.

L'éducation bourgeoise a fructifié. Les femmes égoïstes ont engendré des hommes qui paient avec usure à leurs filles les intérêts des leçons de morale sèche et cupide dont on a bercé leur enfance. *Go, my son, and make money,* dit aujourd'hui la mère à son fils. Docile aux leçons maternelles, le fils saura peut-être faire fortune; mais ne lui demandez pas de savoir faire le bonheur d'une femme, de respecter ses affections, de protéger sa faiblesse; ceci n'a point fait partie du programme exigé d'un bon parti, et, comme il est dit dans l'Evangile : « Celui qui sème le vent recueille la tempête. »

C'est en grande partie par l'effet de cette réciprocité déplorable d'égoïsme brutal et de frivolité cupide, que nous sommes arrivés à ce honteux degré d'hébétation morale, qui, si nous ne devions nous en relever, ne nous laisserait bientôt plus dans le cœur d'admiration que pour les cuisiniers et les danseuses.

C'est le profond ressentiment des misères de la femme, et le désir de contribuer pour sa part à la relever de ses douleurs et de son abaissement, qui a fait prendre la plume à M. Emile Souvestre. Comme nous voyons dans l'art autre chose que la forme, et que nous faisons remonter plus haut l'origine de sa puissance et la cause de ses succès, nous applaudirions déjà M. Souvestre de s'être inspiré de cette noble cause. Il a représenté la vie intérieure de la femme dans quatre conditions différentes : la femme du peuple, victime de la brutalité et de la misère, et entraînée innocente dans l'abîme par son mari coupable; la grisette, exposée aux séductions d'une vie plus élégante, développée par le cœur et par l'esprit, et retenue par la pauvreté dans une lutte inégale dont elle ne peut sortir qu'au prix de l'estime du monde, et quelquefois d'un mépris mérité; la bourgeoise étouffée, hébétée par une éducation machinale; enfin la grande dame pervertie par le goût du plaisir et desséchée par une concession prolongée aux *sages* exigences de la prudence mondaine. De ces quatre tableaux, celui de la grisette et celui de la bourgeoise sont incontestable-

ment les meilleurs. La femme du peuple et la grande dame sont peintes avec des couleurs heureusement exagérées, et une certaine amertume qui trouble parfois l'impartialité présumée de l'historien. En général, le reproche qu'on pourrait adresser à M. Émile Souvestre, c'est que le sentiment philanthropique nuit parfois en lui aux développemens de l'artiste; on sent trop le moraliste sous le conteur, il marche trop l'œil fixé sur la conclusion de son histoire; et cette préoccupation précipite trop sa marche et abrége ses développemens. Mais ce qui assure un succès distingué au livre de M. Émile Souvestre, ce sont des détails pleins de sensibilité, un style ferme et rapide, et enfin la moralité élevée sous l'inspiration de laquelle son livre a été conçu.

— *Isabelle de Bavière*, de M. Alexandre Dumas, a paru, il y a quelques jours, chez le libraire Dumont. Nous reviendrons sur ce livre qui présente un tableau rapide et dramatique du règne de Charles VI.

— C'est aux femmes surtout que s'adressent les *Scènes de la vie castillane et andalouse* de lord Feeling. Ce volume, qui parait aujourd'hui chez le libraire Charpentier, offre une suite d'esquisses gracieuses et coquettes, et se recommande principalement par l'analyse patiente du sentiment, saisi plutôt dans ses nuances et ses demi-teintes, que dans ses couleurs les plus vives et les plus accusées.

— Un de nos collaborateurs, M. Barchou de Penhoën, va publier, chez le même libraire, sous le titre de *Mémoires d'un officier d'état-major de l'expédition d'Afrique*, des souvenirs personnels relatifs à la campagne de 1830, où il accompagnait en qualité d'aide-de-camp le général Berthezène. Ce livre, que nous avons lu, se distingue par deux qualités rarement réunies, l'animation et la sagacité.

— Il doit paraître cette semaine chez Ebrard, libraire-éditeur, rue des Mathurins, n° 24, un volume de poésies, intitulé *Dernières paroles*, où les amis de la réalité dans les peintures naturelles et morales trouveront plus d'un sujet de s'émouvoir. L'auteur, qui garde l'anonyme, ne pourra pourtant se dérober au souvenir qu'ont laissé certaines pièces insérées dans ce volume, et précédemment connues de quelques personnes. On ne saura méconnaître à cette lecture l'un des poètes les plus distingués de la génération littéraire de 1828, un de ceux auxquels il a été le mieux donné d'anoblir par l'art de véritables souffrances.

F. BULOZ.